

Revue de l'Association

des anciens élèves, professeurs, animateurs et amis de

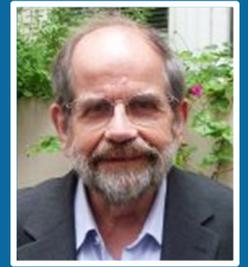
LA MAÎTRISE - L'Escale

de Besançon



P. Christos FILIOTIS

« L'Église orthodoxe :
Entre tradition et modernité »

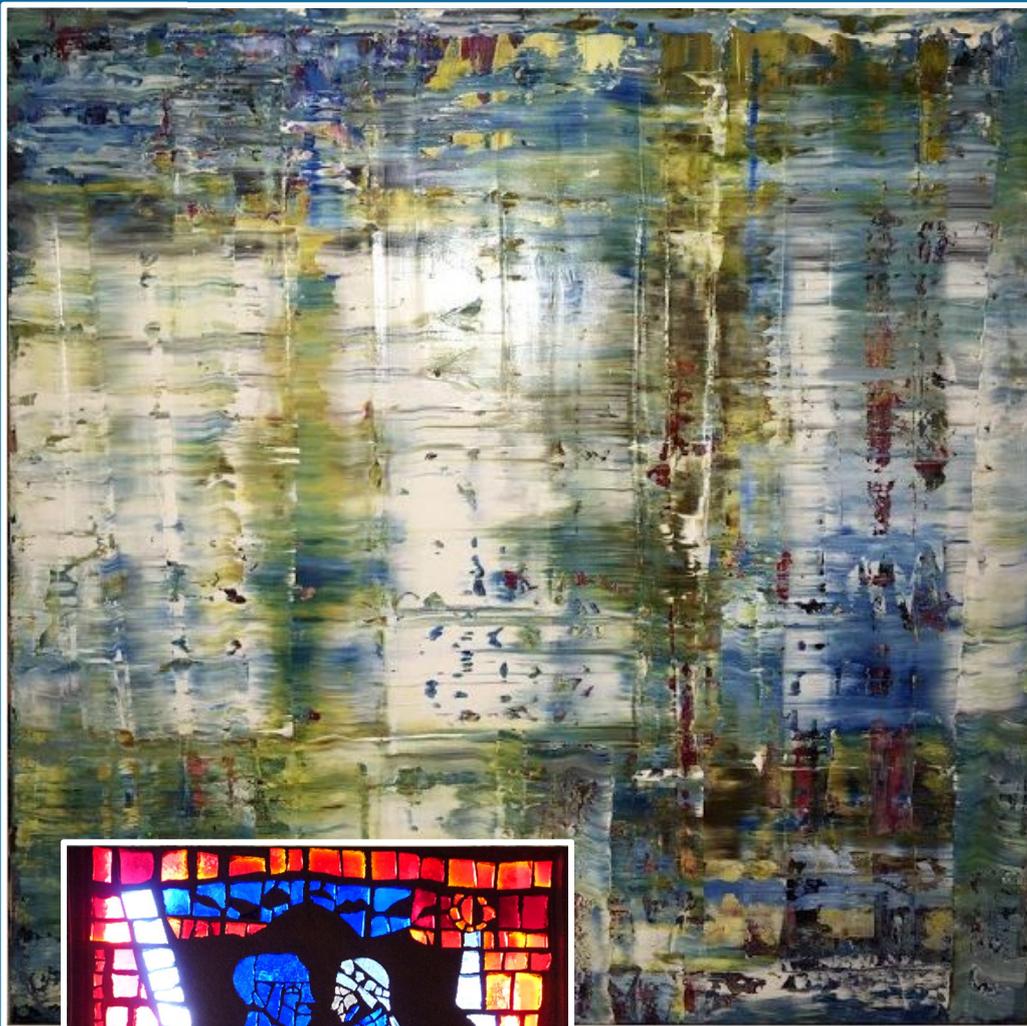


Michel de VIRVILLE

« L'expérimentation

Territoires : zéro chômeur de longue durée »
L'exclusion sociale n'est pas inéluctable

«... transmettre l'inouï de l'Évangile...»



Comme par jeu
nous avons délaissé
Dans un grand éclat de joie
L'usage habituel
de ce qui parle
Nous croyions enfin chanter
Lyriques ô lyriques
devant le monde
Et nous voici
privés de parole

Aujourd'hui
combien de langues
Dont peu à peu
sombrent les mots
Dissous dans le grand
tintamarre

Des cuivres brillants
obsédants
Les puissants
éclairs monétaires
Combien
de langues disparues !

Garrottés
forcés à s'incliner
Au pied de nouvelles idoles
Nulle voix
ne jaillit de leur gorge
Ils ne sauront plus
de quel verbe
Ils furent les fils
Ils ne peuvent plus
Crier nous sommes frères.

« J'ai besoin
de l'autre

pour devenir conscient
de ma propre existence »

Jean-Pierre DENIS
Manger parole Ad Solem, 2012



*Notre devoir le plus
impérieux est peut-être
de ne jamais lâcher
le fil de la Merveille.
Grâce à lui, je sortirai
vivante du plus sombre
des labyrinthes.*

Christiane Singer

« Notre devoir le plus
impérieux est peut-être
de ne jamais lâcher le
fil de la Merveille.

Grâce à lui, je sortirai
vivante du plus sombre
des labyrinthes. »

Christiane Singer

Photo: Madeleine Zeller

« Le courage
de l'espérance, cette folie. »

Bruno Frappat

Couverture

♦ Anna ROSENBACK

« Abstraction 146 »

Art contemporain – Suède

Tableau 80X80 cm

♦ Chapelle St Michel

Abords du Mummelsee

(Forêt Noire)

L'un des vitraux ou plutôt

« vitrages »

intitulé « Rencontre »

Œuvre de Emil Wachter

Pièces de verre enchâssées
dans une feuillure en béton

Photo JMG

♦ Texte

Jean-Pierre DENIS

Journaliste et poète

né à Toulouse en 1967

Directeur de la rédaction

de l'hebdomadaire *La Vie*

A notamment publié

*Pourquoi le christianisme
fait-il scandale* (Seuil 2010)

Recueils de poèmes

Dans l'éblouissant oubli
(Ad Solem, 2010)

Manger parole
(Ad Solem, 2012)

Tranquillement inquiet
(Ad Solem, 2017)

♦ Ci-dessous

« Tous, nous avons besoin
de lumière, en particulier
dans le noir.

Je voudrais citer

le subtil essai

d'Emmanuel Godo :

Mais quel visage a ta joie ?

“La joie est toujours là.

Elle t'attend quand tu crois
être triste, quand tu penses
être écrasé de malheur.”

Comment ne pas lui laisser le
dernier mot ? »

J.-P Denis



SOMMAIRE

Temps présent

pp. 3-4

♦ Michel WACKENHEIM

Un certain rapport au moi *Les sept péchés capitaux*

Vie de l'association

pp. 5-6

♦ Ouverture et mémoire

Conférence 2020

p. 7

♦ Michel de VIRVILLE :

Territoires zéro chômeur de longue durée

Jubilés 2018 et 2020

pp. 8-13

♦ D'or et de diamant

Joseph DUQUET, Bernard LEGAIN, Norbert PETOT

Retrouvailles 2019

pp.14-18

♦ Album

Conférence 2019

pp. 19-26

♦ R.P. Christos FILIOTIS :

Église orthodoxe : entre tradition et modernité

Solidarité Escale

pp. 26-27

♦ Une maison diocésaine des Jeunes

Solidarité Mananjary

pp.28-33

♦ Avant l'ouverture prochaine de HSA

Passage

pp. 34-36

♦ Henri EMONIN, Camille MOUCHET

Charles DESTAING, Louis RAVRY,

Denis QUINNEZ, Claude RIGAUD

Mémoire

pp. 37-51

♦ Michel GENTILHOMME chp. I, II, III

♦ Marie-Claire ALAIN

♦ Joseph PINARD *Laïcité 1950*

Patrimoine

pp. 52-55

♦ Régional : J.-C. DEMARD

L'abbaye de Theuley-lès-Vars

♦ Comtois: J.-M. SALOMON

Tas de fumier

Écrits et Notes

pp. 56-58

♦ J.-L. VIEILLE-GIRARDET *CD's Bach & A. Marchal*

Art sacré

p. 59

Christoff BARON *Passion et Résurrection*

Rédaction et conception graphique Jean-Marie Gautherot

Photos :J.-M. Gautherot, R. Laithier, J.-Y. Lhomme,
L'Escalé, et alii - © Jean-Louis Vieille-Girardet

Impression : Simongraphic, Ornans

Veilleurs sans frontières...

Non, ce n'est pas une nouveauté...

A l'aune de la longue Histoire,
les frontières sont de création récente,
du moins telles qu'elles se sont figées
à l'horizon de nos vies
et de nos histoires nationales
et jusqu'aux dérives
des nationalismes récurrents.

Leur instabilité
et leur fragilité contemporaines
témoignent de leur artificialité,
pour ne pas dire de l'insolence
de leur arbitraire.

L'Europe a eu raison d'abolir
ces portiques qui sectionnaient
nos routes continentales et entravaient
nos migrations physiques et mentales.
Mais force est restée aux égoïsmes,
prompts à réédifier
les "limes" à la romaine.

Contre les enfermements,
incubateurs de peurs et de haines,
il est urgent d'ouvrir
portes et fenêtres, de respirer,
de ménager des courants d'air !

Barrières extérieures au delà
et barricades intérieures au deçà,
élevées contre « l'autre »,
au mépris de l'égalité et de la fraternité,
hypocritement revendiquées,
et sur lesquelles le drapeau
des multiples libertés
subrepticement planté
s'est substitué à celui de la « Liberté...
guidant le peuple ».

Dans la coulisse de ce théâtre,
les sans-toit, les sans-travail, les sans-pain
attendent que se dressent et se rejoignent
ceux qui croient au ciel
et ceux qui n'y croient pas.

Quand le monde s'enténébre,
il est urgent que se lèvent les veilleurs
qui croient encore à l'aurore.

J.-M. Gautherot

L'égoïsme

OU

un certain rapport au moi

Dans son Dictionnaire philosophique, André Comte-Sponville consacre un article au « péché capital ». Inscrivant sa réflexion dans le courant du matérialisme philosophique qu'il cherche à réconcilier avec la quête d'une vie spirituelle sans Dieu, l'auteur se propose de renouveler la liste traditionnelle des sept péchés capitaux. Il commence ainsi : « Les péchés capitaux font partie de notre tradition morale et

spirituelle. Chacun sait qu'il y en a sept, même s'il est incapable d'en citer la liste complète... La voici telle que l'a fixée le pape Grégoire le Grand, à la fin du VI^e siècle, et telle que nos catéchismes n'ont, depuis, cessé de la rappeler : l'orgueil, l'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise, la colère, la paresse ou acédie.

Cette liste a mal vieilli : il y a belle lurette que nous n'y reconnaissons plus nos fautes les plus graves, ni nos dégoûts les plus résolus ! Comme me le disait plaisamment un ami, "il y a dans ces péchés capitaux un côté doigt dans le pot de confiture, qui les rend comme enfantins et presque ridicules." Nous avons d'autres diables à

fouetter. Qu'est-ce qu'un péché capital ? Pas forcément un péché plus grave que les autres, mais un péché d'où les autres dérivent. C'est un péché qui vient en tête de liste (capital dérive de caput, la tête), un péché principal, si l'on veut, comme une des sources du mal. C'est où la notion de péché capital, ou de faute capitale, pourrait retrouver son utilité, qui serait de nous aider à y voir plus clair. Mais il faudrait en actualiser la liste. »

Sans hésitation, André Comte-Sponville suggère donc une liste renouvelée des sept péchés qui, à ses yeux, sont capitaux : l'égoïsme, la cruauté, la lâcheté, la mauvaise foi, la suffisance, le fanatisme, la veulerie. « Non, explique-t-il, parce qu'ils seraient forcément les plus graves, mais parce qu'ils gouvernent tous les autres. Ce sont les sources du mal et sans doute aussi celles du bien, au moins pour une part, au moins par l'horreur ou le dégoût qu'ils nous inspirent, par le désir d'y échapper, enfin par l'effort qu'il faut faire, presque toujours, pour les surmonter... Pauvres immoralistes, qui ont cru qu'il suffisait de ne plus croire en Dieu pour être délivré du mal ! »



Peu importe, ici, l'essai d'actualisation tenté par André Comte-Sponville. Sur un point, cependant, il ne se trompe pas et mérite qu'on s'arrête à sa réflexion : lorsqu'il place l'égoïsme en tête de liste et qu'il le considère comme le tout premier des péchés capitaux.

L'égoïsme, d'après le *Grand Robert*, est la « disposition à parler trop de soi et à rapporter tout à soi », d'où un « attachement excessif à soi-même qui fait que l'on subordonne l'intérêt d'autrui à son propre intérêt ».

« L'égoïsme » chez saint Paul : un péché premier

Si le mot « égoïsme » est relativement rare dans la Bible, il se rencontre plusieurs fois chez saint Paul. En voici quelques exemples éloquentes : « Nous les forts, nous devons porter la fragilité des faibles, et non pas faire ce qui nous plaît. Que chacun de nous fasse ce qui plaît à son prochain, en vue du bien, dans un but constructif. Car le Christ n'a pas fait ce qui lui plaisait » (Romains 15,1-3) ; « [L'amour] ne fait rien d'inconvenant ; il ne cherche pas son intérêt » (1 Corinthiens 13,5) ; « En toute circonstance, je tâche de m'adapter à tout le monde, sans chercher mon intérêt personnel, mais celui de la multitude des hommes, pour qu'ils soient sauvés... » (1 Corinthiens 10,33) ; « Le Christ est mort pour tous, afin que les vivants n'aient plus leur vie centrée sur eux-mêmes, mais sur lui, qui est mort et ressuscité pour eux » (2 Corinthiens 5,15) ; « Ne soyez jamais intrigants ni vaniteux, mais ayez assez d'humilité pour estimer les autres supérieurs à vous-mêmes. Que chacun de vous ne soit pas préoccupé de ses propres intérêts ; pensez aussi à ceux des autres » (Philippiens 2,3-4) ; « Dans le Seigneur Jésus, j'ai espoir de vous envoyer bientôt Timothée, pour que j'aie, moi aussi, la satisfaction de recevoir de vos nouvelles. Je n'ai en effet personne d'autre qui partage véritablement avec moi le souci de ce qui vous concerne. Car



La colère



L'avarice



L'envie



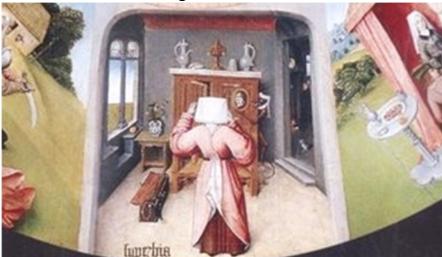
La paresse ou acédie



La luxure



La gourmandise



L'orgueil

tous les autres se préoccupent de leurs propres affaires, non pas de celles de Jésus Christ » (Philippiens 2,19-21) ; « Sache-le bien : dans les derniers jours surviendront des moments difficiles. En effet, les gens seront égoïstes, cupides, fanfarons, orgueilleux, blasphémateurs, révoltés contre leurs parents, ingrats, sacrilèges, sans cœur, implacables, médisants, incapables du bien, traîtres, emportés, aveuglés par l'orgueil, amis du plaisir plutôt que de Dieu » (2 Timothée 3,1-4).

« Moi, moi, moi ! »

D'où l'on voit que saint Paul dresse de temps à autre des listes de vices et de défauts (voir également Romains 1,29-31 ; Galates 5,19-21 ; 1 Timothée 1,9-10, etc.). Ce qui est remarquable dans cette dernière liste qui frappe par son ampleur (dix-huit termes !), c'est que, comme chez notre philosophe athée, l'égoïsme vient en premier – alors que certains péchés dits « capitaux » n'apparaissent qu'ensuite.

Être égoïste, c'est dire : « Moi, moi, moi ! », et faire fi du prochain. « Et qui est mon prochain ? » C'est la question que pose à Jésus un docteur de la Loi pour le mettre à l'épreuve. Comme souvent, Jésus répond par une parabole, en l'occurrence celle du bon Samaritain (Luc 10,30-37).

Au terme de cette parabole, Jésus retourne la question et demande au légiste : « Lequel des trois, à ton avis, a été le prochain de l'homme tombé aux mains des bandits ? » Et le docteur de la Loi répondre : « Celui qui a fait preuve de pitié envers lui. » A quoi Jésus se contente de répliquer : « Va et, toi aussi, aies le cœur tourné vers le prochain au lieu de le garder tourné vers toi-même. Et si ton frère est en souffrance, sois attentif à sa blessure, montre-toi envers lui plein de compassion. Et tu le relèveras. Et tu tourneras le dos à ton égoïsme. »

Une histoire d'amour ?

Alors, bien sûr, on ne manquera pas de faire remarquer aux chrétiens (avec un brin de condescendance) que le Nouveau Testament n'est, à tout prendre, qu'un magistral cours de morale et que saint Paul, lorsqu'il enjoint aux Philippiens de penser aussi aux intérêts des autres, leur administre tout simplement une leçon de savoir-vivre. Et si, au lieu d'être un banal exposé de morale, le Nouveau Testament était une extraordinaire histoire d'amour ?

On signalera encore aux chrétiens (avec, cette fois, la condescendance de l'initié envers le profane) que l'amour n'a jamais servi à rien. Et si l'amour servait à rendre heureux celui qui aime, et à le rendre heureux d'un bonheur que nul ne peut lui ravir et qui jamais ne passera ?

« Devenir un homme, un chrétien »

« Qui aime sa vie, dit Jésus, la perd ; qui s'en détache en ce monde la gardera pour la vie éternelle » (Jean 12,25). Se détacher de sa vie en ce monde, c'est vivre en chrétien. Mais « vivre en chrétien », qu'est-ce à dire concrètement ? Dans cet extrait d'une lettre, Dietrich Bonhoeffer, le grand théologien luthérien, a apporté une réponse toute simple mais si évangélique : « Quand on a renoncé complètement à devenir quelqu'un [...] afin de vivre dans la multitude des tâches, des questions, des succès et des insuccès, [...] alors on se met pleinement entre les mains de Dieu, on prend au sérieux non ses propres souffrances, mais celles de Dieu dans le monde, on veille avec le Christ à Gethsémani [...] ; c'est ainsi qu'on devient un homme, un chrétien. »

(Michel Wackenheim
Les sept péchés capitaux, Bayard 2019)

Illustration de la page précédente :
Jérôme Bosch,
Les sept péchés capitaux et les quatre dernières étapes humaines.
Museo del Prado Madrid
(vers 1500 – huile sur panneau)

L'égoïsme est la source de tout mal

« Pourquoi faisons-nous du mal ? Par pure méchanceté ? Je n'y crois guère. Nous ne faisons du mal que pour un bien. C'est un des points, il n'y en a pas tant, où je me sens d'accord avec Kant : les hommes ne sont pas *méchants* (ils ne font pas le mal pour le mal), ils sont *mauvais* (ils font du mal aux autres pour leur bien à eux). C'est en quoi l'égoïsme est "la source de tout mal", comme disait encore Kant, et le premier, selon moi, des péchés capitaux. C'est l'injustice à la première personne. Car "le moi est injuste, expliquait Pascal, en ce qu'il est l'ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres". On ne fait du mal que pour son propre bien. On n'est mauvais que parce qu'on est égoïste. »

André Comte-Sponville,
Dictionnaire philosophique (Paris, PUF, 201)



Ouverture et mémoire Libres regards sur hier et aujourd'hui

Retrouvailles

Lundi 3 juin 2019

*sous le signe de la convivialité
et de l'œcuménisme*

UNE ASSEMBLÉE FIDÈLE

Une participation conviviale

Quelque 60 anciens maîtrisiens et amis étaient cette année encore au rendez-vous annuel de la Maîtrise-L'Escale, auxquels se sont jointes une vingtaine de personnes extérieures. Une participation égale à celle des années précédentes, en dépit du vieillissement lent qui érode chaque année un peu plus notre communauté sous l'effet des décès qui enlèvent à notre amitié certains de ses fidèles...

En raison de leurs obligations découlant de la conclusion du synode diocésain, ni Mgr Jean-Luc Bouilleret ni aucun vicaire épiscopal n'avaient pu, à notre très grand regret, se rendre disponibles pour, comme les années précédentes, partager avec nous cette journée.

Jubilaires 2019

Mais nous avons eu, en revanche, la grande joie de revoir parmi nous, deux jubilaires, « anciens » de la chère Maison :

- Jean-Marie Baertschi, qui fêtait ses 60 ans de sacerdoce. Ancien élève de Consolation, il avait été appelé, après 68, par Jean Nappes pour être, quatre années durant, professeur au 2^{ème} cycle de la Maîtrise et travailler à la transition de l'ancien Petit séminaire vers ce qui allait d'abord devenir un « Foyer-séminaire ».



- Jean-Louis Lanquetin, qui fêtait ses 50 ans de sacerdoce. Élève de La Maîtrise de 1956 à 1962, son parcours le conduisit ensuite vers des ministères hospitaliers en région parisienne. Après de trop longues années d'absence, sa présence parmi nous lors de cette journée a revêtu, pour notre plus grande joie, le caractère de véritables retrouvailles.



Nous avons cependant « oublié » l'an dernier, Joseph Duquet, prêtre du Sacré-Cœur de Saint-Quentin, fidèle pourtant d'entre les fidèles de nos retrouvailles annuelles (ici, le 3 juin 2019 dernier), mais "non-incardiné"



dans le diocèse, et dont nous aurions dû fêter, en 2018, les 60 ans de sacerdoce... Nous réparerons donc cet oubli en mai prochain, en l'associant à Bernard Legain et à Norbert Petot, jubilaires de la présente année 2020 (cf. pages suivantes).

Chaleureux accueil

Marguerite Bourgon, Bernadette Martin et Michelle Marguier, disponibles et souriantes comme à l'accoutumée, ont été les fidèles hôtes et les pourvoyeuses du café d'accueil ; et, depuis de longues années, Marcel Gable le fidèle et discret « sponsor » de l'apéritif.

Une communication efficace

Comme chaque année, plusieurs membres du Conseil d'administration s'étaient fortement investis dans la communication sur cette journée dans les médias bisontins et les paroisses de la Boucle et de la périphérie : Raymond Laithier et Gabriel Mignot auprès de l'*Est Républicain*, le SEDICOM et *Église de Besançon*. Les mêmes ainsi que Pierre Marguier et Marcel Gable dans la campagne d'affichage et de diffusion de feuillets d'annonce de la conférence.

Une conférence d'ouverture œcuménique

La conférence du 3 juin 2019, prononcée par le P. Christos Filiotis, pasteur de la paroisse orthodoxe grecque de Strasbourg et professeur à l'Université de Thessalonique, intitulée « *L'Église orthodoxe : entre tradition et modernité* », a été reçue comme instructive et enrichissante, bien qu'un peu ardue parfois. On en trouvera ci-après le texte intégral, aimablement retranscrit [verbatim] par Jean-Pierre Lanquetin et consultable également sur le site internet de la Maîtrise. Gabriel Mignot en a par ailleurs publié un résumé de synthèse dans *Église de Besançon*.

ATTENTION ! Conférence 2020

Pour allonger le temps d'échange suivant la conférence et pour favoriser l'élargissement de l'auditoire aux personnes extérieures, la conférence 2020 de Michel de Virville est programmée de 11h00 à 12h30, postérieurement donc à l'AG statutaire.



L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 3 JUIN 2019

Le président Pierre-André Dubreuil souhaite la bienvenue aux nombreux participants et tout spécialement à nos deux « anciens », prêtres jubilaires de l'année 2019 : Jean-Marie Baertschi et Jean-Louis Lanquetin (cf. plus haut).



Il exprime également les remerciements de l'association à Pierre Marguier, qui, avec le soin et la diligence que

nous lui connaissons, a préparé les dossiers d'information distribués à l'entrée de la salle St Matthieu – parmi lesquels figure le rapport moral du président.

Ses remerciements vont aussi au P. Pascal Perroux-Hummel et à Aline Pernin (excusée pour cette journée) pour leur accueil dans cette maison qu'ils dirigent et animent. Et le P. Perroux-Hummel a tenu à remercier tous les anciens pour les dons versés chaque année à l'Escale et destinés à l'équipement des locaux et à l'agrément de la vie de ses résidents.



Lors de notre Conseil du 9 juillet suivant, le P. Perroux-Hummel nous annonçait son départ de l'Escale, au cours de l'été, et sa nomination de curé

de Pontarlier.

Lors de ce même Conseil, le P. Pierre Imbert, responsable, à l'Escale et de la Pastorale "Jeunes" du diocèse, nous annonçait un remodelage de l'équipe de direction et d'animation de l'Escale, qui serait connu à l'automne 2019 (cf. les pages *Escale*).



Dans le courriel qu'elle nous avait adressé avant le CA du 13 novembre,



Aline nous informait que la responsabilité de la maison "Escale" serait portée conjointement par le P. Imbert, prêtre accompagnateur du

Service Diocésain de l'Évangélisation des Jeunes et responsable du Département des Vocations – et par elle-même, responsable administrative et financière de ce même service.

Réitérant les remerciements du président à l'adresse des généreux donateurs, le trésorier Pierre Marguier a confirmé que la générosité des anciens maîtrisiens envers l'Escale et l'Hôpital Sainte-Anne de Mananjary perdurait :



- en 2017 : 2740 € pour l'Escale de 40 donateurs ; et 3730 € pour HSA de 49 donateurs ;

- en 2018 : 2920 € pour l'Escale de 36 donateurs ; et 3580 € pour HSA de 48 donateurs.

À cette occasion, le rédacteur de la revue, a transmis à l'assemblée les chaleureux remerciements et les cordiales salutations du P. Jean-Yves Lhomme, bâtisseur infatigable de « l'hôpital pour les pauvres » du diocèse de Mananjary sur la Grande Île de l'océan Indien.

CA DU 9 JUILLET ET 13 NOVEMBRE 2019 : PUBLICATIONS et ÉDITION

Après le bilan des Retrouvailles de juin et la recherche d'un conférencier pour les retrouvailles 2020, le CA s'est penché sur deux projets de publications :

- la relance du projet « Lucien Ledeur », à remettre sur le chantier. Gabriel Mignot, dans son rôle d'éditeur, avec la collaboration de quelques-uns d'entre nous, a proposé de solliciter certains anciens qui n'ont jusqu'alors pas apporté leur témoignage.

- la finalisation de la publication d'une anthologie du « Journal » d'Alfred Bouveresse, établie en collaboration par Claude Bouveresse, neveu de l'abbé et son exécuteur testamentaire, et Gabriel Mignot – dont l'imposant sommaire est présenté au CA. Gabriel, pose au CA deux questions : notre association soutient-elle l'initiative de cette publication et s'engage-t-elle à en cofinancer l'édition par une souscription ? Deux questions auxquelles le CA répond « oui » unanimement.

COMITÉ : PASSAGE DE TÉMOIN

En raison d'un surcroît d'obligations à la Chambre de commerce, en sus de ses activités professionnelles, Pierre-André Dubreuil, en charge de la présidence depuis 2013, présente sa démission à ce poste et passe le relais à Jean-Pierre Lanquetin qui, malgré ses multiples engagements, l'accepte.

Entré à La Maîtrise en 1959, j'en suis sorti prématurément en fin de 3^e. J'ai apprécié pendant ces quelques années la vie en collectivité, l'apport spirituel et culturel, et bien sûr la musique et le sport, que j'ai pratiqués sans prétention, mais avec constance.

Haut-Saônois de naissance, je suis issu d'une famille installée depuis des temps immémoriaux aux Longevilles (Mont-d'Or). J'ai un attachement particulier pour Besançon et le Doubs, sans doute aussi parce que chaque village évoque pour moi le nom et le visage d'un camarade apprécié alors : Amancey, Athose, Arçon, Aubonne, By, jusqu'à Villers-le-Lac !

Bisontin jusqu'à la fin de mes études secondaires (à St Jean, puis à St Joseph), c'est en Dijonnais que j'ai poursuivi mon parcours universitaire, professionnel et familial. Avec Claude, mon épouse, nous suivons avec grand plaisir le parcours de nos trois enfants et six petits-enfants.

Quarante années au sein de l'École Supérieure de Commerce de Dijon, d'abord comme documentaliste, puis cadre technique et enseignant en informatique. Toujours concerné par le sens du collectif, engagé dans le domaine associatif, professionnel et syndical, je participe également à la municipalité de mon village de Varois-et-Chaignot.

Dans l'ouvrage consacré au P. Sarrazin, j'ai dit ma gratitude envers lui et mon rôle dans l'animation musicale et liturgique de l'église Sainte-Bernadette de Dijon.

À la retraite, la recherche généalogique me rapproche de mes racines et des villages du Haut-Doubs.

Tout cela fait que j'ai accepté naturellement de participer au Conseil d'Administration de notre Association, il y a quelques années, et de succéder à F. Lescoffit comme gestionnaire du site Internet.

Le développement de l'effectif de notre association m'est certes un objectif raisonnable, mais soutenir l'Escale Jeunes et le projet de Mananjary, (re-) constituer la mémoire de l'Institution et de ses figures originales, garder le souci du lien avec nos anciens, avec les rendez-vous réguliers de la Revue et des Retrouvailles, telle est la tâche que poursuit notre Conseil d'Administration, et que votre confiance nous permettra de continuer de mener à bien. ■



Né le 13 mai 1945

Docteur en mathématiques

1968-1984 : Ingénieur de recherche au CNRS ; directeur-adjoint du centre d'étude et de recherche sur les qualifications (CEREQ)

1984-1993 : Conseiller technique au cabinet de P. Mauroy et de L. Fabius, Premiers ministres. Directeur de cabinet de J.P. Soisson, Ministre du travail, de l'emploi et de la formation professionnelle.

1993-2008 : Secrétaire général et DRH du groupe Renault.

2008-2014 : Conseiller-maître et président de section à la Cour des Comptes. Directeur du Collège des Bernardins.

2014 : Adjoint au maire de Saint-Aubin du Perron (Manche) et Conseiller territorial à la communauté de communes de Coutances mer et bocage.

2016 : Vice-Président du Fonds d'expérimentation territorial contre le chômage de longue durée, présidé par Louis Gallois.

Conférence

11h00 – 12h30

Michel de VIRVILLE

Vice-président

du fonds d'expérimentation territorial
contre le chômage

ancien Secrétaire général de Renault

ancien Directeur du Collège des Bernardins

Conseiller maître honoraire à la Cour des Comptes

L'expérimentation

"Territoires zéro chômeur"

L'exclusion sociale n'est pas inéluctable



TERRITOIRES
ZÉRO CHÔMEUR
DE LONGUE
DURÉE

Le texte du préambule de la Constitution donne à chacun « le droit d'obtenir un emploi ».

Le projet "*Territoires zéro chômeur*" est une action expérimentale visant la réinsertion par l'emploi des chômeurs de longue durée.

Dans un territoire donné, les acteurs locaux – le plus souvent des associations appuyées par les collectivités locales – mettent en place une entreprise « ad hoc » dite EBE (entreprise à but d'emploi) qui embauche des chômeurs de longue durée pour occuper des emplois satisfaisant des besoins locaux, non offerts par les entreprises existantes.

Le dispositif est financé par des subventions des collectivités locales et de l'État, la viabilité économique du projet reposant sur l'idée que le financement de ces emplois est équivalent au coût direct (allocations chômage) et indirect (logement, santé...) du chômage, sans parler du gain social que représente la réinsertion sur le marché du travail.

Cette expérimentation est en cours, de 2016 à 2021, dans 10 territoires.

Elle est pilotée par une association nationale, TZCLD (Territoires zéro chômeur de longue durée),

portée par ATD Quart Monde, le Secours catholique, Emmaüs France, le Pacte civique, et la Fédération des acteurs de la solidarité.



d'or

et de diamant

Jubilés

60

Joseph
Duquet

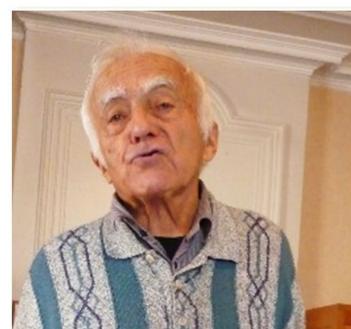
*Né le 22 mai 1931 à Saône
Ordonné à Rome le 6 juillet 1958
Prêtre du Sacré-Cœur de Saint-Quentin
(Congrégation missionnaire)
Maîtrise 1944-1948*



et

Bernard
Legain

*Né le 4 novembre 1934 à Radon
Ordonné en la Cathédrale de Besançon
le 17 décembre 1960
Préfet des études à la Maîtrise de 1960 à 1968*



50

Norbert
Petot

*Né le 1945 à Argillières
Ordonné en la Cathédrale de Besançon
le 29 juin 1970
Directeur du Foyer-Séminaire de 1976 à 1983*



ans

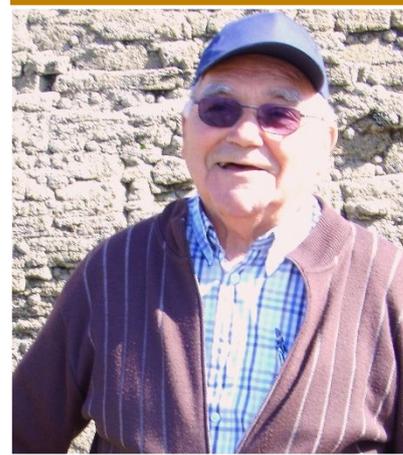
de sacerdote



Joseph DUQUET

A la rencontre de l'autre : l'accueil de sa richesse

« ...à l'occasion de 60 ans de prêtrise »



Deux ans au Val Sainte Marie et deux ans rue de la convention, de 1944 à 1948, font de moi un ancien de la Maîtrise et me donne la joie de participer aux retrouvailles assez régulièrement.

La présence dans la famille de plusieurs missionnaires en Asie, en Afrique et en Amérique latine avait fait naître en moi le désir de les suivre et je me suis laissé prendre par un recruteur de la congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur qui m'assurait que mes vœux pouvaient se réaliser. C'était en 1948.

Après 4 années à la Maîtrise, un long périple de formation

J'ai donc parcouru un long périple de formation, qui m'a fait passer par Viry-Chatillon en Essonne pour le second cycle, par Amiens au noviciat et Uriage, Lyon et Rome, où j'ai été ordonné prêtre le 6 juillet 1958.

1959. Premiers pas du ministère en formation pastorale à Ecully près de Lyon, où le curé d'Ars avait lui-même fait ses premiers pas. Et en 1960, départ pour le Cameroun, où l'on m'attendait au petit séminaire pour enseigner des maths, des sciences et du grec !... Et, bien sûr, accompagner des jeunes et découvrir la vie aux alentours. Douze années, six au petit séminaire et six en responsabilité des religieux missionnaires.

1972. Retour en France; trois ans en Lorraine, dont une en formation CAPCO (cycle d'approfondissement pour prêtres en classe ouvrière), et ensuite, en 1975, j'ai rejoint des petites communautés en mission ouvrière en Essonne : 20 ans aux Ulis et maintenant 24 ans à Massy.



Comment parler de mon ministère ?

Je ne vais pas dire ce que j'ai fait, ce que j'ai donné... Aujourd'hui, je pense particulièrement à ce que j'ai reçu. Sur mon chemin, la rencontre, l'engagement avec bien des personnes m'ont bousculé dans mon humanité, dans ma foi – ma foi en l'homme, ma foi en Dieu. Pour le dire, je me limite à la rencontre de deux personnes : une au Cameroun et l'autre en Essonne.

Je suis arrivé au Cameroun, riche de tout ce que m'avait apporté la formation au séminaire. Missionnaire, professeur, je pensais transmettre, faire découvrir ce que je savais, à des jeunes, des femmes et des hommes pour qu'ils accèdent à la culture, à la foi. L'évêque avait fait appel à la JOC en France, qui a envoyé deux jocistes filles, originaires de Lille.

L'une d'elles, Gaby, est venue me solliciter pour un accompagnement dans des sessions de formation pour des filles et des femmes, qu'elle organisait.



Je pensais qu'elles avaient tout à apprendre. Je ne connaissais pas la JOC. Gaby m'a appris que j'avais d'abord à recevoir d'elles. Elle les faisait raconter leur vie, les coutumes, la façon de faire, cultiver, cuisiner... et en découvrait toutes les richesses, qu'il fallait d'abord accueillir pour que ces femmes puissent les développer et avancer, progresser à partir de ces richesses.

C'est un changement de regard sur ces personnes, sur toutes les personnes que j'étais invité à faire. J'avais d'abord à accueillir, à me laisser instruire. J'ai vécu là une pentecôte. Dieu était là présent et agissait dans la vie de ces femmes. Le Christ avait promis d'envoyer son Esprit, pas seulement aux croyants mais à toute l'humanité. J'avais à le chercher, à le reconnaître. Cela a donné une autre profondeur à ma foi et orienté mon sens de la mission. En revenant en France, j'ai pu demander et rejoindre des petites communautés religieuses en mission ouvrière et continuer ainsi à accueillir les richesses des vies de travailleurs, de migrants, de sans-papiers, de Roms, d'habitants de cités populaires... révéler par là la présence et l'action de l'Esprit.

La deuxième rencontre, Gregoria (plus familièrement Goyita). Elle habitait depuis 30 ans à Massy, dans la cité où est établie la communauté où je vis depuis 1995.



D'origine espagnole, la Castille, où elle a passé son enfance et sa jeunesse; un tempérament de feu, une passionnée. Elle est arrivée dans cette cité de 450 logements, à l'écart de la ville, comme isolée, dès l'inauguration, en 1970 ; elle y a tout de suite manifesté sa volonté d'en faire un quartier vivant, entraînant avec elle la population, créant l'amicale des résidents, luttant pour un vivre ensemble fort entre familles d'origines différentes et créant ainsi les conditions d'être reconnus et d'avoir place dans la ville comme dans la paroisse, elle aussi éloignée.

Elle a rassemblé toutes ces actions dans



un livre intitulé *La France d'en-haut*. Attentive à tous les besoins des gens, elle prend de multiples initiatives, rassemble les femmes au centre social pour partager les souvenirs de la vie du pays d'origine et raconter la vie d'ici pour en faire un petit livre : *Histoires d'ici... souvenirs de là-bas*.

Les familles portugaises expriment le besoin de formation religieuse pour leurs enfants : elle entraîne plusieurs



personnes pour accompagner des groupes de catéchismes ; elle rassemble des enfants dans une chorale, met en route un club ACE, anime une messe dominicale pour les familles portugaises, nombreuses sur Massy. Elle rassemble aussi des adultes pour former une équipe de partage et monte une équipe ACO portugaise.

Quand arrivent de Roumanie et de Bulgarie des familles Roms, voyant leurs conditions de vie, elle rejoint quelques militants politiques et associatifs pour créer une association de solidarité, dont elle devient la première présidente.

Poète également, elle exprimait en poésie sa foi et sa passion pour les gens, les plus fragiles, exclus ou oubliés de notre société. N'acceptant pas ces situations, elle intervenait auprès de toutes les instances politiques et institutionnelles en devoir et pouvoir de faire respecter les droits essentiels de ces gens.

Nourrie de la spiritualité de Thérèse d'Avila et de Jean de la Croix, elle disait souvent : Thérèse ne pouvait pas dormir tant qu'elle savait qu'un homme restait dans le besoin, en situation de rejet, d'abandon. Elle vivait cela elle-même.

Je n'avais pas encore été témoin de la fraternité humaine et de la fraternité chrétienne de cette façon.

Mgr Herbulot, évêque d'Évry, l'avait appelée à la responsabilité diocésaine de la pastorale des migrants et de l'activité missionnaire. Aujourd'hui, il cherche à rassembler tous ses écrits pour ouvrir sa cause. Il la considérait comme la Madeleine Delbrêl de son diocèse.

Faut-il ajouter qu'elle parlait toujours des autres, jamais d'elle-même ; jusque sur son lit d'agonie, elle disait et répétait à chacun des mercis ; n'était-ce pas à nous de la



remercier

Engagé avec elle aux "périphéries", dirait notre pape François, dans la solidarité et sur son chemin de foi, mon regard et mon accueil des gens en sont profondément transformés et je trouve la joie, sa joie de la rencontre, de l'écoute de vies "sur un fil" comme on dit en mission ouvrière, matière de ma prière et de l'action de grâce dans l'eucharistie.

J'ai encore reçu de beaucoup d'autres, chacun a à donner. Ce que j'ai reçu de Gaby, et Goyita m'a permis, me permet de donner toute sa valeur à ce que je reçois de chacun.



Mon quartier

*Il y a dans mon quartier
des enfants aux yeux tristes
Des enfants aux yeux noirs, superbes et racés ;
Il y a dans leur regard des profondeurs divines
Porteuses de tendresses que personne ne connaît.*

*Il y a des solitudes intenses et désertes
Débordantes de vents et de soleils lointains
Des soleils qui réchauffent les demeures inertes
Aux murs de béton gris, les murs de mon quartier.*

*Il y a dans mon quartier des femmes et des hommes
Qui sont enveloppés en odeur de figuier,
Ils portent dans leur cœur l'immensité profonde
De la terre rougie du relief du Maghreb.*

*Il y a des mélodies qui vont jusqu'aux étoiles
Qui partent enlacées de branches d'oliviers,
Chanson qui vient d'ailleurs, chanson qui porte l'âme,
Témoin d'une illusion, présence d'un passé.*

*Il y a des Castillans qui meurent la foi au ventre
Ils meurent dans l'aurore d'un automne glacé,
Des héros oubliés que personne ne chante
Mais ils ont marqué l'histoire, car ils ont tout donné.*

*Il y a ceux qui se taisent, il y a ceux qui pleurent,
Il y a ceux qui cheminent la passion dans le cœur,
Démolissant, tenaces, les barrières qui montent
Qu'obscurcissent et cernent les murs de mon quartier.*

*Il y a des fatigues, il y a des souffrances
Il y a tant de sourires et bonheurs ignorés !
Vous qui voulez savoir comme on vit d'espérance
Venez prenez ma main ! Venez dans mon quartier !*

Prière

Je voudrais tant, Seigneur

*Il y a des nuits où les ombres et les peurs
Assombrissent aussi l'âme,
Où les larmes irriguent les paupières fatiguées
A force de chercher vainement la lumière d'une étoile.*

*Ce sont les nuits d'Aria. [...]
« Je ferme les yeux - me disait-elle -
et je vois les images du passé
ma terre, mes enfants : terre et nid chaud
- Ciel prometteur et mains tendres -
J'ouvre les yeux et les images craquent
et les brisures tombent transformées en larmes.
Alors ma prière devient volcan
qui embrase tout mon être
me rendant espoir de retrouver les miens. »*

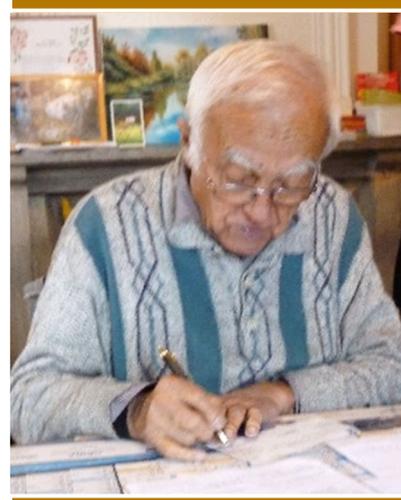
*Je l'ai vue, Seigneur,
J'ai entendu sa plainte et aussi son espoir...
Je voudrais que de sa pérégrination, de sa douleur,
de sa longue attente,
émerge la douceur de la rencontre avec les siens,
les bonheurs de ses tendresses retrouvées. [...]*

*Je voudrais tant, Seigneur...
pour Aria et les innombrables âmes en exil
cherchant la porte de l'accueil...
Tu le sais bien, ce que je veux... Et je t'en prie !
Qu'ainsi soit-il !*

Goyita

Bernard LEGAIN

La fougue et l'exigence pauliniennes de l'apôtre



Jeudi 5 septembre 2019. Cure de Servance, bâtisse ancienne adossée à l'église et jouxtant le cimetière, au cœur du bourg vosgien...

A la demande expresse de Bernard, nous avons pris rendez-vous au cours des jours précédents. A l'écriture du récit de son itinéraire sacerdotal que je lui demandais pour les pages « *Jubilé* » du numéro de la revue des anciens de la Maîtrise, il avait préféré une rencontre...

C'est le matin, il est dix heures. Je sonne. La porte de la cure s'ouvre sur un joyeux brouhaha de voix qui emplissent l'étroit couloir et sur un éclatant salut de bienvenue de Bernard, le maître des lieux : « le Père Legain », 85 ans, tel que ceux qui l'ont jadis et naguère rencontré le retrouvent, toujours inchangé.

Quelques rides et cheveux blancs en plus, sans doute, mais la même vitalité explosive dans la voix et dans l'allure, la même chaleur dans le contact, le même enthousiasme, la même franchise verbale qui ne s'embarrasse pas de précautions, la même rugosité de parole, derrière laquelle se cache la même tendresse généreuse pour les visiteurs, pour les amis, pour « les gens ». Bernard, tel qu'en lui-même...

Accueillant et apôtre toujours

« *Ça n'arrête pas ici* », feint-il de s'excuser. « *Je souffre de tout sauf de la solitude* ». Cet homme jaloux de son indépendance, qui « *ne se voit pas "enfermé" au Centre diocésain* », et qui accueille, chaque jour que Dieu fait, « paroissiens » et visiteurs.

« *Douze années de présence ici* » pour ce prêtre retraité, « en résidence » au presbytère de Servance, petit bourg « *où il a ses racines* », et qui officie « à la demande » (enterrements, mariages...

« *il me faut 25 heures pour une préparation au mariage* », outre la cérémonie). Confesseur des Clarisses de Ronchamp, il se rend chaque lundi sur la colline pour y célébrer la messe, dans l'une des petites chapelles de la « grande ».

Curé atypique, volontiers un tantinet provocateur pour toucher au cœur ses interlocuteurs ou ses paroissiens, le Père Legain garde dans sa mire l'objectif de l'apôtre qu'il est profondément et a toujours été.

Être pour l'autre un don

« *Trop de bigoterie engendre l'enfermement* » lance-t-il, en recommandant la lecture du « roman » de Jean-Pierre Brice Olivier, dominicain, intitulé *Sainte Marie-Madeleine, vierge et prostituée* (ed. du Cerf 2017), que la quatrième de couverture du livre présente ainsi : « Son secret, c'est d'avoir toujours voulu aimer... Elle a compris qu'aimer n'est pas d'ordre sentimental, cette chose collante et encombrante, mais qu'il s'agit d'une volonté, celle d'être pour l'autre, un don. »

Lors de la fête de St Joseph, « *le grand silencieux* », il n'hésite pas, en guise d'homélie, à lancer aux fidèles cette invitation inattendue « *En l'honneur de St Joseph, nous allons nous taire quelques minutes.* »

Ce qui nous a constitués...

Évoquant son service militaire de 21 mois en Haute-Kabylie, durant la guerre d'Algérie, en qualité de simple soldat (il avait refusé de faire les E.O.R.), il déclare au sujet de son unité : « *on ne bouffait pas du bougnoule...et ajoute : J'ai tellement apprécié les Kabyles !...* »

A propos de son ancien instituteur de Radon, qui avait demandé que le curé

Legain préside ses obsèques, il rend hommage à l'école publique laïque « *qui nous a constitués.* » et, à l'issue de la célébration, entend l'inspecteur de l'Éducation nationale qui avait pris part aux obsèques lui dire : « *Je n'ai jamais entendu plus bel éloge de l'École publique !* »

« J'aime bien dire, mais je n'aime pas me dire... »

Et pour conclure notre longue « conversation », qui avait bousculé toutes les balises du canevas d'entretien que j'avais préparé, Bernard me confie la copie de deux homélies, rédigées de sa main, l'une pour le jubilé d'un confrère et ami de la même année d'ordination que lui ; et l'autre pour les obsèques d'un ancien ingénieur qui avait accompli toute sa vie professionnelle en coopération au Maroc et avait expressément demandé « le Père Legain » à son chevet avant son départ pour le dernier voyage. Et comme pour s'excuser, il ajouta : « *J'aime bien dire, mais je n'aime pas me dire* ».

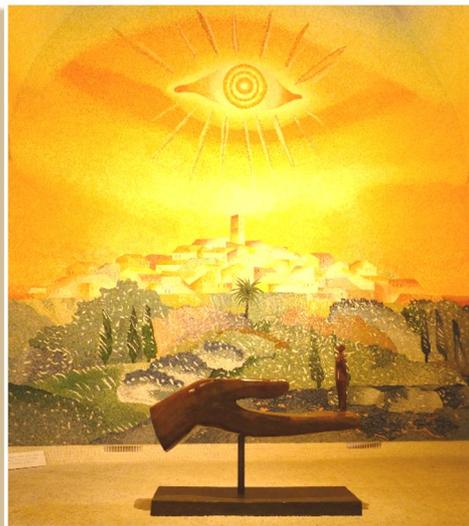
JMG
Notes d'un entretien passionné
et passionnant à la Montaigne, « à sauts
et à gambades », avec l'hôte
du presbytère vosgien de Servance.





Bernard LEGAIN

- 1946-1952 Petit séminaire de Luxeuil
- 1952-1954 Séminaire de
Faverney
- 1954-1960 Grand séminaire
de Besançon
- 1960-1968 Préfet des études
La Maîtrise
- 1968-1985 Directeur de l'École
et Collège Ménans
(Gy – Haute-Saône)
- 1985-1986 Études à la Catho
- 1986-1997 Curé de Borey-Noroy-Pomoy
UP de Noroy-le-Bourg (70)
- 1997-2006 Curé de Fougerolles,
Corbenay, Aillevillers,
Fontaine
- Depuis 2007 en retraite active au service
de Lure et Melisey



« Voir enfin le Vivant ! »

(homélie pour les obsèques d'un ancien
ingénieur coopérant au Maroc)

Jacques !

Ai-je le droit de dire ici
qu'après notre rencontre sacramentelle,
il y a seulement quelques jours,
je suis reparti de chez toi pacifié !
Ainsi, j'ai trouvé un croyant en fin de vie,
lucide et serein.

Et c'est pour cela que je voudrais
que notre accompagnement de ton
départ ne soit pas cérémonie habituelle
des obsèques,
mais autant de gestes d'adieu,
vers Dieu,
dans le respect de ta foi
et comme pour ranimer la nôtre.

Dans ce monde bouleversé
et sans repères,
seul le croyant peut nous dire Dieu,
malgré ses doutes
et ses questionnements,
mais grâce à sa prière
et à son recueillement.
Il nous parle de l'au-delà
et du sens de notre vie.
Il sait où va son chemin de croix.

Tu fais, Jacques, tout simplement partie
des chercheurs de Dieu,
non pas pour oublier les turpitudes
de notre monde,
mais parce que ressusciter,
ce n'est pas d'abord un don
mais un travail avec le Christ...
prendre sa charge d'humanité
pour mieux nourrir d'amour
nos écrits, nos paroles, nos actes,
nos rencontres.

Et maintenant pour toi, Jacques,
les temps sont accomplis.
Ton chemin aboutit
à la maison du Père...
Alors, redis-nous ta Joie :
« Oh oui ! Voir enfin le Vivant ! »

Quand parler des autres, c'est aussi parler de soi...

(pour les 60 ans de sacerdoce d'un ami
et confrère d'ordination)

Soixante ans de sacerdoce ! Bon anniversaire !

Nous sommes de la vieille Église !
On a été bornés, éduqués, construits,
fabriqués dans des familles de croyants,
et tout cela a tout naturellement
débouché sur l'entrée au séminaire
pour un des gosses !
C'était leur fierté.

Puisque nous sommes vieux,
ils sont tous morts, mais peut-être
encore actifs dans nos vies,
parce que certains étaient de saintes
gens !

Et puis, les autorités d'Église
nous ont utilisés suivant leurs schémas.
Avec nos tempéraments,
Toi, avec ce merveilleux sourire
dont tu ornas toujours tes réflexions
malicieuses,
mais signes de ton intelligence
des situations, des gens et des choses.
Alors, oui, c'est toujours le Christ
qui est là,
heureusement, humblement servi,
toute une vie de prêtre.

Voici que tu dois vivre ton temps de
retraite
en temps de bise, un temps
sans Foi ni Loi, hors Dieu...
Mais nous ne nous sentons pas du tout
inutiles.

Même si c'est une souffrance de plus,
chemin de croix !
Nous restons au service du peuple
chrétien,
pour donner un peu de Joie, de Paix,
de réconciliation, un peu de nourriture...
un peu d'Espérance.

Oui, nous aimons les gens,
et nous-mêmes, sans l'amour de
certains,
nous n'aurions peut-être pas tenu !
Alors, va, vieux frère,
sur ton chemin de Résurrection !
Ad multos et felices annos !
Pour de nombreuses années encore
de bonheur ! »

(Bernard LEGAIN)

Norbert PETOT

Des ministères variés, principalement au service des jeunes

Originaire de la région de Champlitte (Argillières), j'ai fréquenté le Petit Séminaire de Luxeuil. Ordonné en 1970 (sur le terreau de Mai 68!), je suis envoyé deux années à Paris, à l'Institut Catholique, pour une licence en théologie.

De retour en Franche-Comté, je passe trois ans à l'Archevêché au service de Mgr Lallier... en pleine tempête Lip ! Occasion pour moi de voir l'Église institutionnelle de l'intérieur : ce qui laisse des marques !

Avec les jeunes du Foyer-séminaire "La Maîtrise"

C'est en 1976 que je pénètre à la Maîtrise ... Je succède à Gérard Daucourt qui avait lancé, cinq ans auparavant, la formule Foyer-Séminaire ! A cette époque, une cinquantaine de garçons issus pour la plupart des Petits Séminaires.

Durant sept ans, avec d'autres animateurs prêtres et laïcs, j'ai cheminé avec ces jeunes.

Beaucoup sont aujourd'hui actifs dans leurs différentes communautés paroissiales.

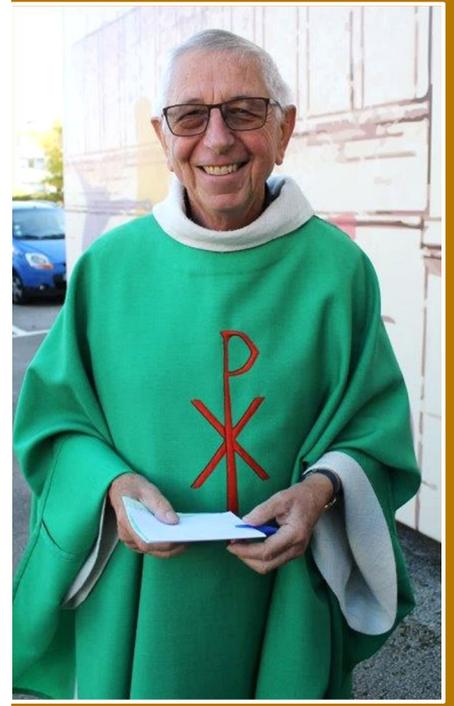
En même temps, je suis aumônier régional des GFU (groupes de formation universitaire) - jeunes se préparant à être prêtres tout en poursuivant des études profanes.

Les années suivantes, c'est mon premier poste de « curé » à Vesoul durant 10 ans. Retour pour moi en terre haut-saônoise !

Et en 1993, Mgr Daloz me demande de revenir à la Maîtrise. Cette fois, j'occupe un secteur de la Maison pour une sorte d'année propédeutique proposée aux jeunes hommes qui se posent la question du ministère presbytéral.

Durant dix ans, je ferai le lien entre les différents séminaires (Lyon et Paris) et le diocèse.

*Ci-dessous
1978
Foyer
séminaire
« La Maîtrise »*



Retour à la charge pastorale de paroisses

En 2004, à l'arrivée de Mgr Lacrampe, je redeviens curé de paroisse à temps plein : à Palente d'abord (paroisse Sainte-Jeanne-Antide), puis au centre-ville et enfin dans le secteur des Chaprais... et Palente à nouveau (à la mort de Jean-Marie Sarron).

Au moment où je rends grâce pour 50 années de ministère, je remercie le Seigneur (et mes différents Archevêques) de m'avoir permis d'exercer des ministères variés, et souvent au service des jeunes.



*Avec Mgr Lucien DALLOZ
Fribourg (Suisse) septembre 1997
Les séminaristes... tous prêtres aujourd'hui :
(de haut en bas et de gauche à droite)
Laurent JARAND, Jean-Pierre POIROT, Jérémie
BONO, Christophe BAZIN, Mgr DALLOZ, Jean-
François FRANCISCO, Axel ISABEY, Florent BELIN,
Norbert PETOT, Pierre BERGIER, Sylvain MULLER*

Accueil



Marcel
GABLE

Michelle MARGUIER
Bernard JOURNOT
Claude LANQUETIN



Pierre
MARGUIER
Marcel
CHOPARD



Jean-Marie CARÊME
Gabriel MIGNOT
René LHOMME



Alain
CARREY
Jean-Louis
LANQUETIN

Lundi 13 juin 2019

Retrouvailles

Images

Présidence de l'association



Passage de témoin

Pierre-André DUBREUIL
à
Jean-Pierre LANQUETIN

Action de grâce



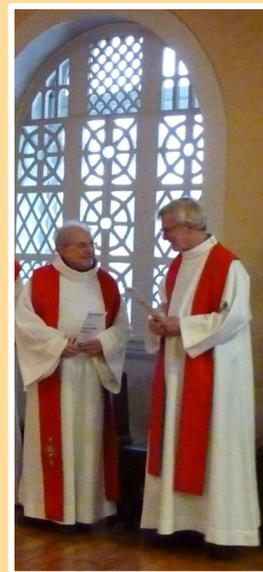
Écoute

« Un dialogue d'amour
et de fraternité
entre les églises
orthodoxe et catholique... »

R.P. Christos FILIOTIS

Professeur à l'Université Aristote de Thessalonique,
Archiprêtre de la Paroisse orthodoxe grecque
de Strasbourg
Patriarcat œcuménique

Jubilés de Diamant et d'Or



P. Jean-Marie
BAERTSCHI
Maîtrise 1968-1971
60 ans de sacerdoce
et

P. Jean-Louis
LANQUETIN
Maîtrise 1956-1962
50 ans de sacerdoce

Solidarités

Futur Hôpital Sainte-Anne
pour les pauvres
(Diocèse de Mananjary, - Madagascar)



P. Jean-Yves LHOMME
MEP - chef de projet



L'Escale-Jeunes
Foyer chrétien d'accueil
et de rencontre

P. Pascal
PERROUX-HUMMEL
Responsable
(en partance
pour Pontarlier)

Communauté de partage



Devant le porche de l'ancienne
Maîtrise et de l'actuelle Escale



Bernard LANQUETIN
Claude BOUVERESSE
Jean-Marie BELOT

Paul MARTIN
Konstantina TSAKONIA
Anna ATHANASIASOU
Georges
Étudiants Erasmus
du Prof. Christos FILIOTIS
Univ. de Thessalonique



Jean-Louis GOUTIÈRE
Claude COULET
(Un auditeur bisontin)
à l'arrière-plan :
Martial BEUREY
Yves DORNIER

Jean MOYSE
et Maryse

Marcel CHOPARD
et Josette



« ...ces murs
qui nous séparent

ne montent pas
jusqu'au ciel... »

P. Christos FILIOTIS
Pau et Bernadette
MARTIN

Platon de Kiev

Œcuménisme



Écoute.



et Dialogue



Jean -Pierre et Claude
LANQUETIN
Martial BEUREY
P. Pascal
PERROUX-HUMMEL

Partage



Jean FAIVRE
Bernard JOURNET
Henri MEUNIER
Josette et Marcel CHOPARD
Serge PERRIN



Sr. Claude-Marie
FRANKHAUSER



Bernard FAIVRE



Gabriel MIGNOT
P. Christos FILIOTIS





Jean-Louis LANQUETIN
Louis ROUGNON-GLASSON



René LHOMME
Bernard JOLIVET

Maryse et Jean
MOYSE

Georges
étudiant grec

Jean-Marie
BELOT



Alain CARREY
Edouard
DESCOURVIERES
Yves DORNIER

Bernard LANQUETIN
Pierre LABARRE



Guy MICLO
Jean-Marie SALOMON



Pierre MARGUIER
Michel COULET



« *L'unité
est une chose déjà donnée
et un but à atteindre.* »

Père Georges Florovsky



Jean-Louis
et Claudette
GOUTIÈRE
Bernadette et Paul
MARTIN



François JEANNIN
Jean-Louis VIEILLE-GIRADET



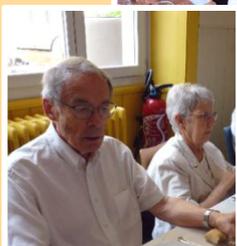
Konstantina TSAKONIA
Anna ATHANASIADOU
Marguerite BOURGON
Nicolle VIENNET
Michelle MARGUIER



Claude
BARRAND
Bernard
VIENNET
Claude
BOUVERESSE
Albert BOURGON
Jean
DEMILLIÈRE



Raymond LAITHIER
Bernard PILLER
Jean-Marie BAERTSCHI



Jean-Marie
CARÈME
Marie-Elisabeth
MAIRE



Gaspard NYAULT
François PANIER
Joseph DUQUET
Roland SIMONIN
Henri MAIRE



*Memento
Domine...*

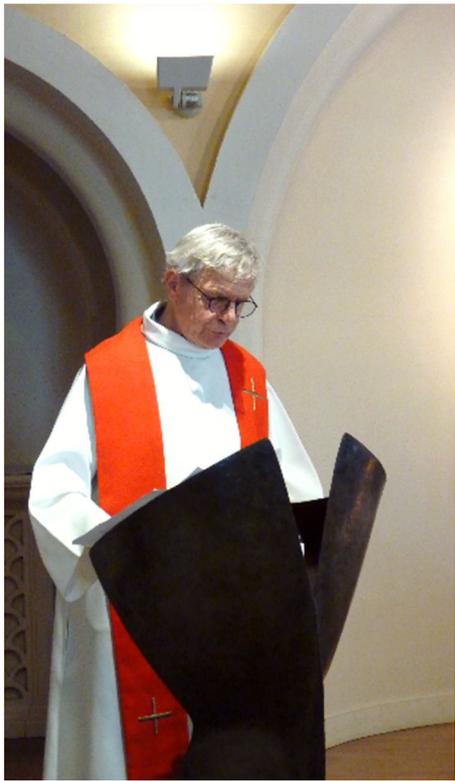
Communion



Les anciens élèves de Colette OUDET, des abbés
Jean SARRAZIN et Arsène GABET, qui depuis
50 ou 60 ans exercent leur talent d'organistes



Homélie



Is 42,16 ; 43,1-3a.4-5)
(Ps 15 1-2.7-11)
(Jn 16,29-33)

N'en voyons-nous pas se révéler capables,
se mettre à chanter
quand les circonstances le leur sont données ?
Par quelle force sont-ils parvenus
à ne pas se ranger eux-mêmes parmi les casseroles ?

Et même si, selon les critères dominants,
certains, en effet, chanteraient archifaux,
cela ne les classe pas.

Il suffit qu'ils aient au cœur la note singulière
qui n'a pas encore trouvé le chœur auquel se joindre,
pour vivre dignement.

N'y a-t-il pas des gens brillants, dont la réussite
ne donne pas de beaux fruits ?
N'y a-t-il pas des inconnus qui ont dit un jour la parole juste
à celui qui, à partir de là, a créé une œuvre magnifique ?
Tous, nous pouvons croire qu'il nous est donné
de vivre, de chanter et que ce don nous justifie.
A partir de là, nous saurons bien donner
le cantique qui nous est propre, peut-être peu audible
aux yeux du monde, mais qui sait ?

Courage, vous pouvez vaincre la cacophonie du monde
nous dit-il.

Le vivre ou tout au moins le pressentir,
ne serait-ce pas être un chemin de jubilation ?
Préludes aujourd'hui de la symphonie céleste.

★

Comment crier de joie, chanter un cantique nouveau...
alors que nous rencontrons tant de gens sans forces,
malades,
sans espoir de guérir... ?
Ont-ils une autre issue que l'amertume, la tristesse ?

Mais n'avons-nous jamais rencontré
des gens ainsi aphones,
et qui pourtant sont paix, petite musique silencieuse
pour eux et pour d'autres ?

Comment font-ils ? Quel exode ont-ils acceptés ?
Quelle symphonie d'au-delà d'eux-mêmes
parviennent-ils à entendre ?

Quelle est cette force qu'ils savent ne pas venir d'eux-
mêmes ?

Vous en reconnaîtrez certains :

Ils sont si pauvres que leur parole ou leur sourire
est merveilleuse cantate.

Mystérieusement, ils chantent, ils aiment la vie.
Ils l'aiment comme le don de cette présence qui se donne
et que la mort même ne saurait réduire au silence.

Ils traversent la mer rouge d'épreuves.

Ils se laissent mener par des sentiers qu'ils ignorent ;
Prêtons l'oreille pour entendre leur cantique silencieux,
qui appelle à reconnaître en nous, en chacun,
la même source naissante.

★

Un musicien reconnaît sans effort les notes
sur une partition ;

non seulement il les reconnaît,
mais il les entend dans le silence.

Ce qui a permis l'Hymne à la Joie que Beethoven,
devenu sourd, n'a jamais pu entendre
comme nous, nous l'entendons.

Nous avons lu aujourd'hui une partition :
celle du chant d'Isaïe (Is 42)
partition qui n'est que de l'encre

tant qu'elle ne s'écrit pas, et ne s'entend pas dans nos vies.

N'y a-t-il pas provocation ou inconscience à jubiler ?

Comment crier de joie en ce temps de Pâques,
chanter un chant nouveau... après les graves scandales
et dans notre environnement assez anxiogène actuel ?

★

Comment nous mettre à chanter juste
alors que nous rencontrons quotidiennement tant de
personnes

qui se sentent vides, avec le sentiment d'une vie ratée...
même s'« ils ont tout ce qu'il faut », comme on dit ?

Mais il arrive que certains parviennent
à neutraliser ces fausses notes sur eux-mêmes,
à découvrir que ce n'est pas là leur propre ton ;
quand ils parviennent à trouver la clef de la portée
de leur vie,

à se défaire de ces fausses notes qu'on leur attribue,
– ou qu'ils se sont attribuées eux-mêmes –
quand ils parviennent à accéder, au fond d'eux,
à leur vrai désir et à leur bonne puissance...
Entendrons-nous leur chant des profondeurs,
capable d'enrichir le nôtre ?

Jubiler, crier de joie ?

Alors que nous rencontrons
tant de personnes au passé dissonant ...
tentées de répéter sans fin leurs lamentos
avec le sentiment d'être indignes de vivre,
d'aimer, et d'être aimé.

S'ils parviennent à s'en sortir,
à trouver le chemin de sen sortir,
à trouver la bonne clef,
n'accèdent-ils pas au cantus firmus
si nécessaire à une vie bonne ?

Ce chemin-là qu'ils font parfois douloureusement
donne de retrouver le cœur à chanter.

Ceux qui viennent de la nuit la plus noire,
quelle merveille quand ils arrivent
jusqu'à l'aube de la vérité...

Je changerai pour eux les ténèbres en lumière (Isaïe 42)

Même les dissonances, le mal où nous avons trempé,
peuvent être le terreau de la beauté gracieuse.

Cela nous donne de comprendre un peu et d'accueillir
les pauvres de ce monde ;

cela nous garde de la prétention criarde du pharisien...

N'y a-t-il pas plus de cris de joie dans le Ciel
pour un seul qui revient des terres de la mort
que pour quatre-vingt-dix-neuf qui sont restés à la
maison... ?

*Aux sourds, je ferai entendre
un chant qui leur est inconnu (Isaïe)*

★

Courage, j'ai vaincu le monde.

Vous ne jouerez pas juste, sans erreurs, sans répétitions,
sans combat, sans travail inlassable
pour laisser accueillir le chant nouveau.

Vous qui vivez ce passage,
vous êtes, au milieu de nous, la Pâque passionnée,
continué

dans votre histoire, dans votre chair.

Vous êtes les témoins discrets des énergies
du Ressuscité aujourd'hui,

énergies qui vous sont données

et que vous accueillez activement.

Votre relèvement chante – à votre insu – la discrète
présence
du Ressuscité.

Il donne à deviner votre ADN pascal, christique.

Et voilà que même les casseroles,
que les pierres rejetées des bâtisseurs de ce monde
deviennent la beauté, l'espérance de notre humanité.

En elle le Père se réjouit,
car Il y reconnaît le chant inouï de Son Bien-Aimé ;
le Souffle de Son Esprit rejoint notre souffle
pour cette mélodie amoureuse au jour le jour ;
sans Lui, nous ne pourrions l'entendre
dans la rumeur du monde et de nos vies.

Merveilles que fait pour nous le Seigneur. Amen



G. KLIMT (1862-1918) Die Poesie- Beethovenfries Secession

*Je ferai marcher les aveugles
sur un chemin inconnu d'eux,
sur des sentiers inconnus d'eux
je les ferai cheminer.*

*Je transformerai devant eux les ténèbres
en lumière,
et les détours en ligne droite.
Ces projets, je vais les exécuter
et nullement les abandonner.*

*Ne crains pas, car je t'ai racheté,
je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi.
Si tu passes à travers les eaux, je serai avec toi,
à travers les fleuves, ils ne te submergeront pas.
Si tu marches au milieu du feu,
tu ne seras pas brûlé,
et la flamme ne te calcinera plus en plein milieu,
car moi, le Seigneur, je suis ton Dieu,
le Saint d'Israël, ton Sauveur.*

*Tu vaux cher à mes yeux, tu as du poids :
moi je t'aime ;*

*Ne crains pas, car je suis avec toi,
depuis le levant, je ferai revenir ta descendance,
depuis le couchant, je te rassemblerai.*

(Is 42,16 ; 43,1-3a.4-5)



G. KLIMT (1862-1918) Die Musik – Bayerische Staatsgemäldesammlung München

CONFÉRENCE

R.P. Christos FILIOTIS

L'Église orthodoxe : entre tradition et modernité



« Χριστός Ανέστη » *Christ est ressuscité !*

C'est par cette salutation, en usage chez les chrétiens orthodoxes durant le temps pascal, que le P. Christos Filiotis a ouvert sa conférence...

...avant d'évoquer, en préambule, les liens tissés dans les premiers siècles, à la faveur des événements et des circonstances, entre Besançon et l'orthodoxie orientale par quelques grandes figures chrétiennes de l'église des premiers siècles :

Les premiers martyrs bisontins saint Féréol et saint Ferjeux, disciples de saint Polycarpe de Smyrne.

Irénée, originaire d'Asie mineure, hellénophone devenu évêque de Lyon au II^e siècle.

Et Athanase d'Alexandrie, défenseur de la foi orthodoxe catholique (orthodoxe et catholique étant synonymes à cette époque), exilé par Constantin le Grand à Trèves, aux confins de l'Empire romain.

Après une traversée de la méditerranée qui s'acheva au port de Marseille, il emprunta les voies romaines des vallées rhodanienne, jurassienne, rhénane et mosellane jusqu'à la Porta Nigra de la ville de garnison romaine, sise sur le limes du nord.

Entre Lugdunum et le Rhin, Vesontio s'était sans doute imposée comme ville étape...

Si vous ouvrez un dictionnaire, en France, ou en Occident, et y cherchez le terme « orthodoxie », vous lirez : « l'Église d'Orient, séparée de Rome et qui ne reconnaît pas le pape ». Bien évidemment, dans les pays orthodoxes, vous trouverez une tout autre définition...

APERÇU HISTORIQUE.

L'Église orthodoxe – « l'orthodoxie » –, c'est l'Église qui se situe dans la continuité ininterrompue de l'Église des Apôtres, et dont la foi est définie par les sept conciles œcuméniques du premier millénaire.

En réalité, l'orthodoxie est une famille d'Églises locales plus ou moins auto-administrées et unies dans la même foi, confessée dans le Credo de Nicée-Constantinople.

Chacune de ces Églises locales jouit d'une autonomie interne, sous la primauté (d'honneur) du patriarcat œcuménique d'Istanbul, lequel est « *primus inter pares* » – premier parmi les égaux.

Les trois familles d'Églises orthodoxes

• **Première famille** : les Églises patriarcales anciennes :

le patriarcat œcuménique de Constantinople, alias la Nouvelle Rome,

le patriarcat d'Alexandrie, le patriarcat d'Antioche et le patriarcat de Jérusalem. C'est la Pentarchie initiale, dont Rome faisait partie. Mais après la séparation de 1054 – la division entre Rome et Constantinople – des cinq Églises, il en est resté quatre. Ces quatre Églises jouissent d'une place importante au sein du monde orthodoxe. Elles constituent l'« Ancien Patriarcat ». Elles sont totalement indépendantes du point de vue de leur administration.

• **Deuxième famille** : les onze Églises autocéphales.

Il s'agit des Églises patriarcales du deuxième millénaire, principalement : Russie, Serbie, Roumanie, Bulgarie, Géorgie ; des Églises autocéphales, de Chypre, de Grèce, de Pologne, d'Albanie, de Tchéquie, de Slovaquie et tout récemment d'Ukraine. En décembre dernier, le patriarcat œcuménique a proclamé, comme c'est son rôle, l'autocéphalie de l'Église orthodoxe d'Ukraine, ce qui a causé la rupture des relations entre le patriarcat de Moscou et le patriarcat de Constantinople.

• **Troisième famille** : les Églises autonomes.

J'énumérerai ici les Églises du Mont Sinaï, d'Estonie, de Finlande, du Japon et de Chine. Inutile de compliquer avec les sous-catégories...

Une « fédération » d'Églises

Les Églises patriarcales élisent leur Primat, sans référence à une autre Église.

Les Églises autocéphales ont une dépendance spirituelle vis-à-vis de l'Église-mère, à laquelle peut s'adresser, comme recours ultime, un évêque qui juge avoir été injustement déposé.

Les Églises autonomes jouissent d'une autonomie interne mais leur primat est élu par l'une des Églises patriarcales.



Leur unité n'est pas le résultat du pouvoir d'un évêque unique sur tout le corps ecclésial, ni d'une institution centralisée, mais d'une unité dans la foi : le Symbole de Nicée-Constantinople, canon des sept conciles œcuméniques, des conciles locaux et de la communion sacramentelle.

L'organe ultime de l'administration est le système synodal. Chaque Église orthodoxe patriarcale, autocéphale ou autonome est constituée autour d'un synode d'évêques. Le patriarche de Constantinople est le seul à porter le titre « œcuménique », depuis le 4^e concile œcuménique de 451.

Le schisme Rome-Constantinople de 1051 se résume à convoquer un Concile panorthodoxe afin de résoudre un problème qui dépasse les limites canoniques d'une Église orthodoxe. Dans tous les cas, le Patriarche œcuménique ne peut pas intervenir en tant que personne dans les affaires des autres Églises.

Pour mieux comprendre le monde orthodoxe, on peut le décrire comme une sorte de fédération d'Églises locales, qui parfois se comportent comme des Églises nationales.

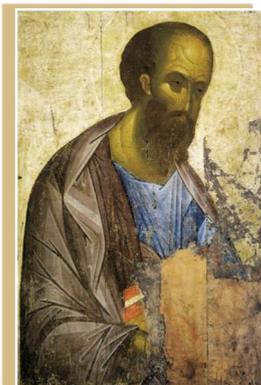
Du point de vue de la culture, les Églises se répartissent en 4 catégories :

Les Églises hellénophones (Grèce, Chypre), les Églises slaves (le monde slave, avec en son cœur, la Russie), les Églises arabophones (Syrie, Palestine) et les Églises latines (Roumanie, Moldavie)

ENTRE TRADITION ET MODERNITÉ

L'Église orthodoxe est souvent qualifiée d'« Église des Pères », ou d'« Église de la Tradition ».

Selon les orthodoxes, les Écritures n'étaient pas séparées de la Tradition. La Bible ne peut être lue indépendamment de la Tradition.



Quand l'apôtre Paul est venu à Thessalonique, il n'est pas venu avec une Bible, il a cherché la synagogue, il voulait voir ceux qui avaient une tradition, une histoire commune.

Et il est venu en disant : le Messie que nous attendons, nous les Juifs, est venu en la personne du Christ, et moi je suis témoin, je l'ai vu après sa résurrection. Paul porte témoignage de la résurrection, et les Juifs qui ont cru à son témoignage l'ont suivi ; c'est l'origine de la première Église de Thessalonique.

Paul leur a appris comment on baptise et comment on conduit la célébration eucharistique. Dans ses lettres, il a répondu aux questions que se posaient les chrétiens de Thessalonique.

L'évangile de Marc est une « épître » à l'Église d'Alexandrie.

C'est l'Église qui a réuni ces textes et en a fait un corpus – ce qu'on appelle « les canons » du Nouveau Testament. Ils constituent le témoignage, à l'adresse des premiers chrétiens, des disciples du Christ et de leur communion avec le Dieu de l'univers.



Dans les églises orthodoxes, la Bible est placée sur l'autel où se déroule la célébration eucharistique.

La Bible, livre ecclésial et liturgique

Un jour, un protestant m'a interpellé : « Père Christos, quand je vais dans une église orthodoxe, je vois plein d'icônes, mais jamais la Bible. Vous n'avez pas la Bible ? »

Nous n'avons pas développé de groupes de lecture biblique, mais toutes les prières liturgiques font référence à la Bible. Même si quelqu'un n'a jamais lu la Bible, s'il fréquente les offices orthodoxes, matines, vêpres, etc., il connaîtra la Bible.

La Bible est aussi un livre liturgique ; elle appartient à la vie de l'Église. On ne peut pas dissocier la Bible de la liturgie, de la prière, car nos prières sont faites sur la base des textes bibliques. La Bible devient prière, liturgie.

La Bible tient son autorité de l'Église, qui à l'origine a décidé des canons. Nous avons 27 livres dans le Nouveau Testament. C'est un concile, au IV^e siècle, qui a décidé de distinguer ce qui fait partie des canons, et ce que l'on a appelé les livres « apocryphes ».

La Bible fait partie de la tradition vivante de l'Église. Les Pères ne répètent pas les versets bibliques, mais ils se réfèrent aux différents événements de l'histoire d'un peuple, aux prophètes et à tous les témoins du mystère du salut.

Entre tradition prophétique, apostolique et patristique, il y a unité. Prophètes, apôtres et saints de l'Église partagent en réalité la même expérience de la grâce vivifiante, de la présence du Seigneur comme « Verbe de Dieu », dans l'Ancien Testament, et, comme « Logos incarné », dans le Nouveau Testament et dans la vie de l'Église.

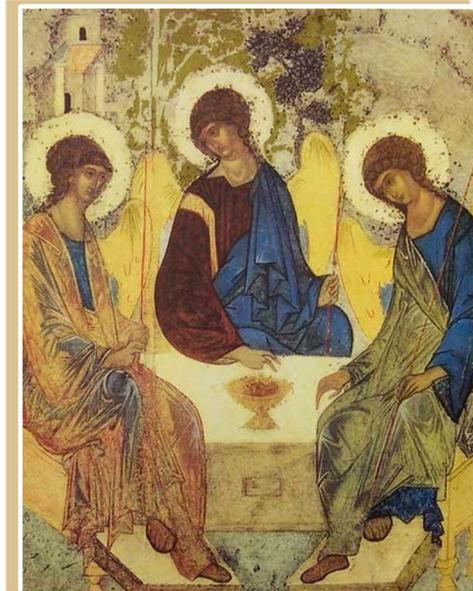
Dans le calendrier orthodoxe, on peut faire le même jour mémoire d'un prophète et d'un saint de l'Église : ils partagent la même expérience et la même foi.

Théologie orthodoxe

Chez les orthodoxes, la théologie commence par une triple distinction : entre Dieu incréé et réalité créée, entre essence divine et énergie divine, et entre théologie et économie.

Le Dieu trinitaire

Le point de départ de la théologie orthodoxe est le Dieu trinitaire, créateur de toutes choses. Le développement du dogme trinitaire n'est pas une simple approche philosophique. Il s'agit de l'expérience du corps de l'Église, l'expérience du Dieu trinitaire, tel qu'il se révèle lui-même dans la Création et dans l'Histoire.



La contribution de la théologie patristique ne repose pas sur le fait de parler de Dieu – ce qui était déjà un sujet de la philosophie – mais sur le fait que Dieu « se révèle » comme trinitaire.

La parole biblique « Dieu est Amour », (première épître de Jean 4,8) est comprise comme « Dieu est communion entre trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit ». Car si Dieu était un être d'une simple personne, il ne pourrait pas s'identifier à l'Amour.

Le Dieu trinitaire et le monde constituent deux réalités ontologiquement différentes. Le monde est la réalité créée, du fait qu'il tire son origine du néant grâce aux énergies divines, et d'un autre côté, le Dieu trinitaire est la réalité incréée. Entre le Dieu trinitaire incréé et le monde créé, il existe une altérité ontologique fondée sur le fait que l'être du monde est basé sur la *volonté* de Dieu et non sur la *substance* de Dieu.

Cela exclut toute nécessité ontologique. Il n'y a pas de panthéisme, seuls la volonté et l'amour de Dieu constituent la source de notre existence. Cette vérité donne une nouvelle morale à la vie de l'Église. Notre existence est un don de liberté et une grâce. Création et grâce, dans cette perspective, constituent un défi.

Le fait que notre existence est un don remplit notre cœur de reconnaissance. Ainsi, l'ontologie devient extrêmement eucharistique. Ce qui dans la vie liturgique a été appelé *eucharistie* était indissolublement lié à la création du monde à partir du néant.

Une double approche théologique

Une double approche théologique, que l'Occident a du mal à concevoir : comment les apôtres, qui étaient des pêcheurs, sont devenus les théologiens de l'Église.

À la base de la distinction patristique entre les deux réalités, créée / incréée, la théologie patristique, à laquelle est fidèle l'orthodoxie, a mis en avant la double démarche théologique : la théologie « scientifique », qui se réfère à la réalité créée, et la théologie « charismatique », qui se réfère à la réalité incréée.

• La théologie charismatique

est l'expérience de la vie de l'Église grâce à la présence de l'Esprit Saint, qui conduit le corps de l'Église vers le Royaume de Dieu. Selon le vécu ecclésial, un théologien est celui qui prie vraiment, et

celui qui prie vraiment, et qui prie en esprit et en vérité est un théologien.

Un saint de l'Église orthodoxe récente grecque, saint Grégoire (deuxième millénaire) souligne l'importance d'une vie de prière et de sanctification pour que s'éveille en l'homme ce sens spirituel qui lui permette d'obtenir une certaine expérience des réalités divines. Tous les Pères de l'Église sont unanimes : l'homme ne peut connaître Dieu et ses mystères que dans la mesure où Dieu se révèle à lui, en l'arrachant aux limites de ses facultés humaines.

Mais de ce point de vue, « θεολογία », théologie, est d'abord « θεωρία », contemplation, et celui qui n'a pas vu Dieu ne peut pas parler de lui. Ou encore : la science du Christ n'a pas besoin d'une âme philosophique ou dialectique, mais d'une âme « diorétique », c'est-à-dire d'une âme qui peut prier et qui peut aimer.

• La théologie scientifique

est la recherche scientifique des sources de la foi chrétienne, de l'art, des textes, et de tous les monuments de l'attitude chrétienne, le dialogue avec les autres sciences...

Elle exprime la foi vécue de l'Église d'une manière systématique, en dialogue permanent avec la société.



L'épicentre du salut

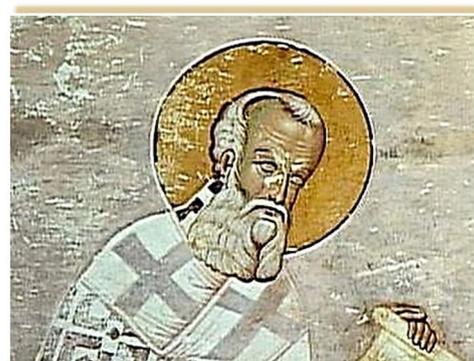
Le péché originel n'est pas au centre de l'histoire. L'épicentre du mystère du salut ne se focalise pas sur l'évènement de la chute, qui reste un simple accident, mais sur la « re-création » de l'homme en Christ.

L'incarnation n'a pas eu lieu pour inverser uniquement les conséquences de la chute, mais pour le redémarrage de

l'homme vers le chemin de la déification et du Royaume de Dieu.

Le salut est compris comme « déification ». Pour beaucoup de Pères de l'Église parlant du Salut, l'homme puise le sens de son existence dans la relation personnelle avec le Dieu trinitaire, et non dans sa propre nature créée et mortelle. Cette relation, loin d'être psychologique ou morale, est avant tout une communion au Corps et au Sang du Christ, à son existence divine et humaine, dans la dimension historique du corps eucharistique qui est l'Église.

Le Fils de Dieu est devenu homme, pour que l'homme puisse communier avec Dieu, nous rappelle saint Athanase d'Alexandrie dans un très beau texte : « Sur l'incarnation du Verbe ».



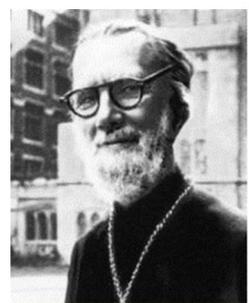
L'orthodoxie en tension entre le retour aux Pères de l'Église et la relation à la modernité

Cette question divise les orthodoxes de la diaspora et les orthodoxes des pays d'origine.

Un théologien de la diaspora, d'origine russe, le père Georges Florovski – passé en France puis aux États-Unis et devenu professeur de l'histoire de l'Église ancienne à l'université de Harvard – lors d'un colloque panorthodoxe à Athènes en 1936, a insisté sur la fidélité de l'orthodoxie aux Pères de l'Église.

Son invitation à un « retour aux Pères » a sans doute joué un rôle important pour le renouveau de la théologie orthodoxe. Pourtant, certains théologiens orthodoxes ont critiqué,

parfois sévèrement, cette tendance. La redécouverte de l'esprit patristique n'a pas pu devenir uniquement une force qui libère, une force



créative, dans les domaines de la théologie et de la vie de l'Église, regrettent certains intellectuels orthodoxes. Selon ces derniers, le retour aux Pères a été reçu d'une manière qui favorise le fondamentalisme et la fuite vers le passé plutôt que le regard vers l'avenir. Ils lancent un appel à oser dépasser la théologie orthodoxe de ce retour aux Pères et à la tradition, et à s'en émanciper.

Des critiques se sont élevées à l'encontre d'un esprit anti-occidental et anti-œcuménique, qui a marqué un grand nombre de travaux de théologiens orthodoxes, notamment après les années 60.

L'appel de Florovski pour le retour aux Pères et son attachement à un hellénisme chrétien – pour comprendre le christianisme, il faut d'abord connaître la pensée et la philosophie grecques – a conduit à un rejet sans précédent de l'Occident.

Les conséquences

Cet esprit anti-occidental et anti-œcuménique a fonctionné comme une sorte de digue empêchant un dialogue serein avec les chrétiens d'Occident. Il a privé la plupart des théologiens orthodoxes d'une connaissance approfondie de la pensée théologique occidentale. Des intellectuels grecs ont critiqué sévèrement ce mouvement du retour aux Pères et à la Tradition en pointant ses conséquences négatives pour la théologie orthodoxe.

• Première conséquence :

La dévaluation des études bibliques. Dans l'orthodoxie, les études patristiques ont monopolisé la théologie orthodoxe, à tel point que tous les sujets de la théologie biblique sont traités sous le prisme de l'herméneutique patristique.

• Deuxième conséquence :

Une approche anhistorique de la théologie patristique et la dérive de la Tradition en traditionalisme.

• Troisième conséquence :

Le repli et l'isolement de la théologie orthodoxe, qui reste à l'écart des développements majeurs et des grands courants théologiques du XX^e siècle.

• Cinquième conséquence :

L'incompréhension des défis posés par le monde moderne et la fuite devant les questions cruciales ayant trait au rapport entre l'orthodoxie et la modernité.

L'orthodoxie grecque n'a pas pu trouver son chemin dans le monde moderne et post-moderne. Ces intellectuels posent la question de savoir si le christianisme orthodoxe et la théologie patristique (ou plutôt néo-patristique) ont pris fin avant la modernité, en donnant en même temps la réponse.

Le père Georges Florovsky et le « feu créatif »

Pourtant, le père G. Florovsyi (rejoint par d'autres théologiens de la diaspora), afin d'anticiper de manière prophétique toute déviation possible, a lui-même expliqué que le retour aux Pères ne signifie pas le retour à un passé glorieux, ni une imitation du passé aux formes sclérosées. Il ne s'agit pas d'un immobilisme pour la théologie orthodoxe, mais d'un retour créatif qui ouvre une véritable perspective pour l'avenir.

Le retour aux Pères ne signifie pas chercher la lettre morte dans les documents anciens, mais chercher l'esprit des Pères. Le principe de la pensée patristique se discerne dans leurs écrits et dans leurs vies.

Le « feu créatif » – le terme est du P. Florovsky – tel un vrai carburant, anime le corps de l'Église à chaque époque afin de développer une théologie qui, en se nourrissant toujours des Pères, évolue pourtant, mais dans la même perspective. L'autorité des Pères est fondée sur la qualité de leur témoignage et sur la catholicité de la foi.

Le P. Florovsky a toujours souligné que retourner aux Pères n'est pas un moyen de fuir l'histoire, de nier le présent et d'ignorer l'avenir. Il s'est nourri des grandes œuvres de la théologie occidentale contemporaine, tels Henri de Lubac, Hans Urs von Balthazar, Karl Barth, Paul Tillich et d'autres, et il n'a jamais cautionné l'idée d'une polarisation entre Orient et Occident.

Pourtant, il est tenu pour responsable des conséquences négatives de la théologie orthodoxe au même titre que ses disciples. A la fin, il pose cependant la question tant attendue : est-il possible d'avoir une théologie orthodoxe et une tradition qui ne soient pas patristique ? Est-il possible, au sein de l'orthodoxie, de parler d'une théologie post-patristique ?

Débat et Combat

Si la question posée reste ouverte, elle n'en est pas moins source d'une grande tension dans le monde théologique.

Ainsi, en Grèce, en 2010, l'académie d'études théologiques Avolos, qui s'efforce de renouer avec la modernité, a organisé un colloque intitulé « *Synthèse néo-patristique ou théologie post-patristique ? La théologie orthodoxe peut-elle être contextuelle ?* » Les actes, à ma connaissance, n'en sont pas encore publiés.

Les organisateurs de ce colloque ont lancé un appel pour la recherche d'une nouvelle voie dans la théologie orthodoxe contemporaine, qui la libère du passé et passe par un esprit autocritique. La théologie orthodoxe doit s'ouvrir à l'avenir et au défi d'une société multiculturelle, sans pourtant nier la Tradition.

Il y a 4 ans, cependant, dans un esprit d'inquiétude, un autre colloque a été organisé en Grèce, intitulé « *Théologie patristique et hérésie post-patristique* » accusant le précédent colloque. Les théologiens, universitaires et ecclésiastiques, y ont en effet défendu la théologie dite traditionnelle et ont rejeté le nouveau terme de « post-patristique » qui constitue, à leurs yeux, une déviation de l'esprit des Pères.

Le côté paradoxal de ce débat est que le retour à « l'ancien » ouvre parfois une voie solide vers l'avenir. Le débat ancien peut paraître novateur, qui bouleverse parfois nos certitudes.

Il ne faut pas oublier qu'un problème théologique est un problème d'interprétation. Si la tradition est la vie des croyants en Christ, elle reste toujours un point novateur pour l'Église, en commentaire d'une marche continue, dynamique et eschatologique.



Ange gardien - icône originale

D'un autre côté, si la tradition est conçue comme une référence au passé, afin d'échapper aux défis posés par la société actuelle, à cause de notre insuffisance théologique, elle devient une source tarie d'une eau vivante.

Pour la théologie orthodoxe, l'âge des Pères ne se termine pas à une certaine période. C'est une erreur de considérer les écrits patristiques comme un cycle fermé qui appartient au passé. Dire que notre époque ne peut plus avoir de « Pères », équivaut à dire que l'Esprit Saint a déserté l'Église, souligne un autre intellectuel orthodoxe contemporain, Mgr Kallistos Ware, évêque orthodoxe d'Angleterre.

Les Pères de l'Église sont les témoins du souffle du même Esprit Saint qui a soufflé sur les Apôtres et les prophètes. C'est pour cela qu'il constitue le critère sine qua non d'une herméneutique « orthodoxe » de la Bible, au sens étymologique du terme, souligne mon mentor à l'Université, Mme Despo Lialiou, ancienne vice-présidente de l'université Aristote de Thessalonique.

On ne peut pas exclure la Tradition et effacer tout ce qui a été fait, juste pour se dire moderne. Quelquefois des choses peuvent paraître modernes, qui ont une origine beaucoup plus ancienne.

Exemple, le mariage des homosexuels : on dit que les Églises sont trop traditionnelles, trop ancrées dans le passé et ne peuvent pas comprendre la modernité. Pourquoi ne pas accepter le mariage des homosexuels ? Mais dans le passé, à l'époque du Christ, le mariage des homosexuels existait.



Ce sont les chrétiens de l'époque qui ont décidé qu'ils ne pouvaient pas continuer à accepter ce type d'union.

Le débat entre le retour aux Pères de l'Église et à la Tradition et la modernité reste donc ouvert. La diaspora orthodoxe peut jouer là un rôle important et constituer un espoir pour le cheminement des orthodoxes vers la modernité.

LE DIALOGUE ENTRE ORTHODOXES ET CATHOLIQUES

Les racines du dialogue de l'orthodoxie avec les autres confessions chrétiennes sont à chercher au début du XX^e siècle.

L'initiative du patriarcat œcuménique marquée par les deux encycliques de 1902 et 1920 concernant le « dépassement mutuel des deux missions de la chrétienté » et de la « recherche commune de l'unité » a abouti à un élan œcuménique.

Les initiatives de rapprochements

En 1902, Jérémie III, patriarche de Constantinople a lancé aux chrétiens d'Occident un appel à s'intéresser aux orthodoxes. Les relations entre orthodoxes grecs et turcs allaient mal tourner – On a vu les génocides arménien (1,5 million de morts en 1915) et grec (déplacement de 2 millions de grecs orthodoxes d'Asie mineure, de Cappadoce et de la mer Pontique - mer Noire -, et génocide de 380.000 personnes).

De son côté, l'Église de Rome, avec l'ouverture aux autres chrétiens à la suite du concile Vatican II, a encouragé clercs et fidèles à participer activement aux efforts pour l'unité désirée des chrétiens. Un des objectifs principaux de ce même concile était d'ailleurs de rétablir l'unité de l'Église.

La rencontre du patriarche de Constantinople Athénagoras et du pape Paul VI à Jérusalem en décembre 1965 avait pour but la levée des excommunications réciproques de juillet 1054, et ouvrait pour les deux Églises,

désormais sœurs, la perspective d'un dialogue de charité.

L'institution d'un dialogue théologique officiel

Depuis, grâce à ces initiatives, une commission mixte internationale a vu le jour pour un dialogue théologique officiel.

Parallèlement, un certain nombre de dialogues ont été noués de façon locale par des comités mixtes : plus de 40 dialogues bilatéraux entre les Églises chrétiennes du globe !



L'assemblée plénière des évêques de France, réunie à Lourdes en octobre 1978 a consacré une séance à la situation du mouvement œcuménique en France. Les observateurs orthodoxes ont proposé aux évêques catholiques l'idée de contacts réguliers entre les Églises, catholique et orthodoxes sur le sol français. Après deux années de réflexion, cette proposition a donné naissance, en février 1980, au *Comité mixte catholique-orthodoxe de France*, sous l'autorité du Conseil Permanent de l'Épiscopat français et de l'Assemblée des Évêques orthodoxes.

Les thèmes du dialogue, leur discussion et une première publication

Durant une décennie, ce Comité, composé de 16 membres (8 catholiques et 8 orthodoxes, a tenu des réunions semestrielles les cinq premières années, puis trimestrielles les cinq années suivantes.

De mai 1985 jusqu'à la fin des années 90, les travaux du Comité se sont concentrés sur les grands thèmes suivants : la primauté (romaine), la collégialité et la communion des Églises.

« Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, à vous aussi, afin que vous aussi, vous soyez en communion avec nous. Et notre communion est communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Et nous vous écrivons cela, pour que notre joie soit complète »
(1 Jean 1, 3-4).

Les résultats de ce travail commun ont été approuvés par l'ensemble de ce Comité mixte et une première publication est parue aux Éditions du Seuil, sous le titre « *La primauté romaine dans la communion des Églises pendant le premier millénaire* ».

La présentation du livre par les deux coprésidents du Comité, Mgr André Thiellen pour la partie catholique, et le métropolitain Jérémie pour la partie orthodoxe, est suivie d'une introduction, rédigée par les membres du Comité. Cette contribution particulière développe divers aspects de cette thématique. Des conclusions intéressantes posent les fondements d'un examen plus approfondi de cette question.

Toutes les contributions sont des réflexions historiques, qui concernent le temps du premier concile œcuménique. Les membres du Comité mixte ont privilégié la période de l'Église indivise, la période edificatrice de l'Église, au temps où l'Église, sous la conduite de l'Esprit Saint, a formulé sa foi, élaboré ses liturgies, mis en place les institutions indispensables à sa vie de communion, en même temps qu'elle réagissait aux dangers qui la menaçaient. Elle s'est ainsi inscrite dans le contexte historique, politique et culturel de son temps, pour y être témoin et porte-parole de l'Évangile.

Cette période demeure indiscutablement un temps de référence, pour les catholiques et pour les orthodoxes, et la tradition commune inclut ce qui a été dit ensemble sur la primauté et la manière dont elle a été concrètement appliquée. Les membres du Comité avaient à juste titre conscience qu'ils devaient éviter deux écueils : considérer cette période avec nostalgie comme une sorte d'âge d'or idéalisé, auquel les Églises devaient revenir ; et considérer cette période comme contenant déjà en germe ce que seront les formes ultérieures d'exercice et de légitimation de la primauté qui s'y trouvait ainsi fondée.

L'histoire commune ne doit pas être lue sous l'angle idéologique, mais plutôt dans un sens qui aide les Églises à juger de façon réaliste la situation contemporaine et à préparer au rétablissement de l'unité.

Concernant la primauté, il est intéressant de signaler que les membres du Comité se sont accordés sur trois points importants, qui ressortent de la complexité de l'histoire :

- La primauté de l'Église de Rome s'inscrivait dans un réseau de primautés régionales, de centres de communion, en Orient et en Occident.
- Concernant l'évêque de Rome, l'Église ancienne distinguait, la plupart du temps, sa sollicitude pour la communion de toutes les Églises dans la même foi, et sa responsabilité plus directe sur les Églises de son ressort (l'Occident).
- La primauté de Rome n'est pas légitimée de la même manière en Orient et en Occident, sans que ce fait entraîne la rupture de la communion.

Dans tous les cas, malgré les tensions ou les conflits concernant l'exercice concret de la primauté de l'Église de Rome, qui affleuraient parfois, celle-ci n'a pas été mise en cause dans son principe.

La question épineuse de l'uniatisme

Le Comité mixte du Dialogue Catholiques-Orthodoxes en France a consacré ensuite ses travaux à la question épineuse de l'uniatisme, sous la présidence de Mgr Bernard Nicolas Aubertin, évêque de Chartres, et du métropolitain Jérémie, du Patriarcat œcuménique.

Les Églises Uniates sont les Églises gréco-catholiques dans les pays orthodoxes. Vers le XVI^e siècle, le Vatican a essayé d'entrer dans les pays orthodoxes, en convertissant au catholicisme les orthodoxes, sans qu'ils passent au rite latin. Les uniates reconnaissent le pape. Cela dans les pays slaves, surtout, en Ukraine, par exemple. L'Ukraine occidentale est passée au catholicisme, (en réaction à l'invasion russe) ; l'Ukraine orientale est restée orthodoxe.

Le Comité a essayé de suivre et d'approfondir les travaux de la Commission mixte internationale. Elle a abouti en juin 1993, à Balamand, au Liban, à une déclaration commune intitulée « *L'Uniatisme, méthode d'union du passé, et la recherche actuelle de la pleine communion* ».

L'uniatisme est condamné par les catholiques, d'abord en tant que méthode d'union. Les deux Églises se reconnaissent comme sœurs. Les orthodoxes, de leur côté, s'engagent, dans l'exercice de la charité, à respecter les communautés gréco-catholiques

dans les pays orthodoxes où elles existent.

En 2003, le Comité a publié ses travaux dans un livre contenant 24 contributions particulières – des textes de spécialistes n'appartenant pas au Comité. Olivier CLEMENT, théologien orthodoxe, introduit l'ouvrage et félicite le Comité mixte d'avoir tenté d'élucider le problème de l'uniatisme, qui apparaît comme le principal obstacle à la poursuite du dialogue entre les Églises orthodoxe et catholique.

Les diverses contributions sont divisées en trois parties thématiques :

1. l'histoire de l'uniatisme.
2. le développement et les vicissitudes de l'Église Unie à l'époque moderne.
3. le message de Balamand : se découvrir comme Églises sœurs.

Le Comité mixte, co-présidé par le métropolitain Emmanuel, du patriarcat œcuménique, et Mgr Roland Minnerath, archevêque de Dijon, poursuit ses travaux sur des questions d'intérêt ecclésiologique.

La question du mariage interconfessionnel ou mariage mixte

Il y a pourtant des demandes pour examiner des questions pratiques, comme par exemple celle du mariage interconfessionnel (8 sur 10 des mariages que nous célébrons sont interconfessionnels, et nous n'avons, à ce sujet, aucune instruction de nos autorités ecclésiastiques). A partir de septembre prochain, les travaux du Comité seront consacrés à cette question du mariage mixte.

En France, le terrain avait été préparé par des théologiens orthodoxes, autour de l'Institut orthodoxe Saint Serge, à Paris – Institut fondé en 1927 par des exilés russes – 70 000 opposants au régime communiste exilés entre 1917 et 1930, et dont la moitié a ensuite émigré aux États-Unis.

Cet évènement a contribué à la découverte en France de la théologie orthodoxe, et occasionné nombre de mariages mixtes. En 1932, une deuxième immigration a relancé la question, celle des Grecs de Cappadoce, chassés par les Turcs – 2 millions de personnes qui ont émigré principalement aux USA et en Australie.

Le Groupe de Marseille, constitué en 1976 sur une initiative pastorale et pratique, prise par l'archimandrite Stéphanos (actuellement évêque orthodoxe d'Estonie) et le Père Cyrille Argenti, a fait des propositions concrètes concernant la célébration liturgique des mariages mixtes – des propositions conçues comme un service d'Église, accompli dans un climat d'écoute fraternelle, au bénéfice des foyers mixtes et dans l'espérance de l'unité.

Du côté catholique, cette initiative s'inscrivait dans la ligne de Vatican II sur l'œcuménisme.

Les membres de ce groupe voulaient rester fidèles à la théologie et à la discipline de leurs Églises respectives.

Les couples mixtes interrogent de façon constante les responsables des Églises sur les divisions et le schisme. Ils les poussent à prendre conscience de leur souffrance et de la nécessité de refaire l'unité du tissu ecclésial.

Le dialogue – un dialogue de vérité – est aussi l'affaire des fidèles

Le cas des couples mixtes nous montre que le dépassement des divisions n'est pas une simple affaire extérieure au corps ecclésial, ou de dialogue formel et officiel plus ou moins sincère, mais un problème vital de vie concrète et d'unité intérieure des familles. Etant baptisés au nom du Dieu trinitaire, par le mariage, ils placent le Christ au centre de leur vie et ils veulent vivre dans une Église devenue à nouveau indivise en Lui. Ces couples portent ensemble le souci de l'Église, et leur vécu authentique est très fécond pour l'évolution des choses.

Le dialogue théologique n'est pas uniquement une affaire de professionnels, de spécialistes déconnectés de la réalité ecclésiale de tous les jours. Le dialogue théologique devient un dialogue de vérité uniquement dans le cas où il garde le contact avec la réalité de l'Église de tous les jours. C'est pour cela que participent au Comité mixte, comme membres mandatés par les deux Églises, des personnes qui assument des responsabilités dans la vie pratique de l'Église.

Pour que le message passe...

Une question cependant demeure : quelle est l'importance de ces initiatives pour la vie de chaque Église ? Comment les

textes de ce dialogue sont-ils reçus dans nos Églises ?

Nous constatons que, à maintes reprises, le message ne passe pas. Par exemple, sur le plan pastoral, nous n'avons, comme nous l'avons dit, aucune instruction sur la manière de célébrer les mariages mixtes. Il y a cependant des initiatives, des textes qui proposent quelques solutions. Souvent, dans les pratiques ecclésiales, nous rencontrons des difficultés ; nous ne pouvons pas prendre individuellement des initiatives qui risquent d'être mal vues s'il n'y a pas un consensus plus général.

Nous sommes en effet devant un paradoxe : les deux Églises ont inauguré une nouvelle ère concernant leurs relations. L'Église catholique a modifié sa position sur le problème de l'uniatisme, mais la méfiance règne des deux côtés. Notre art de pasteurs consiste à expliquer à nos fidèles que l'attitude d'une méfiance permanente va à l'encontre de la demande de N.S. Jésus-Christ qui dit « Je prie pour tous soit Un » (Jn 17, 21).

Pour ceux qui conçoivent l'Église comme une sorte d'idéologie, nous devons leur rappeler que les efforts vers l'unité concernent la perspective du salut du monde entier pour lequel nous prions à chaque début de liturgie.

La division prolongée rend moins efficace le message évangélique et salutaire envers le monde qui nous entoure.

Que ceux qui rejettent ce document élaboré en commun comprennent que ce texte ouvre la voie de la réconciliation et prépare le schéma de l'unité chrétienne. S'ils n'ont pas le souffle de l'Esprit, ils resteront dans l'Histoire, sans évidemment remplacer les textes bibliques.

CONCLUSION UNE ÉTHIQUE DU DIALOGUE

▪ **La foi chrétienne n'est pas une idéologie** : le dialogue entre chrétiens repose non pas sur une idée mais sur une expérience vitale : celle de la vie en Christ qui nous emmène vers le Dieu trinitaire dans la vie en communion.

L'Église invite les gens non pas à respecter des commandements mais bien plutôt à participer au mystère du Christ.

▪ **Cultiver une honnêteté intellectuelle** rigoureuse par un travail inlassable. Ce principe doit caractériser tout dialogue œcuménique.

▪ **Apprendre à revivre en commun notre histoire**, commune et séparée. Il s'agit d'une véritable ascèse qui consiste, pour les orthodoxes, à voir l'Église catholique comme elle se voit elle-même, et à voir l'Église orthodoxe avec les yeux de l'Église catholique. De leur côté, les catholiques peuvent faire la démarche symétrique.

▪ **Reconnaître mutuellement nos fautes** et les dépasser par la conversion. Reconnaître les fautes commises dans les situations de conflit, qui ont entraîné et entraînent encore des divisions.

▪ **La conversion nous appelle à écouter** avec respect les frères chrétiens de l'Église sœur qui nous adressent la parole. L'essence du dialogue entre chrétiens consiste à ne pas condamner l'autre, mais à voir avec respect ce qui nous divise, et essayer de le comprendre. Nous devons porter le fardeau, le *sang* des autres.

▪ **Se soumettre à la vérité, ensemble, plutôt que séparément**. Le patriarche Athénagoras et le pape Paul VI nous ont montré le chemin : le dialogue de la charité doit précéder celui de la vérité et l'accompagner constamment.

Orthodoxes et catholiques doivent se mettre d'accord sur le fait que l'unité ne pourra se réaliser que dans l'adhésion commune à la plénitude de la foi. Sur la question difficile de la primauté, nous pouvons ensemble étudier et mettre en œuvre la synodalité fondamentale de l'Église, en articulation avec les primautés qui doivent être à son service.

▪ **Développer une éthique, et même des codes de conduite communs**, concernant le passage d'une Église à l'autre. Toute forme de prosélytisme doit être évitée, selon la déclaration commune du patriarche Démétrios et du pape Jean-Paul II en 1987.

▪ **Réaliser dès maintenant, en chacune de nos Églises**, tout ce qui est homogène à l'unité et qui nous est demandé. Étant donné que le but du dialogue est la communion, les deux Églises doivent reconstituer le tissu conciliaire à tous les niveaux de la vie ecclésiale, concernant la primauté et la conciliarité, mettre en pratique le canon 34 des apôtres, appartenant à la tradition catholique commune des deux Églises, et très cher à la théologie orthodoxe.

▪ **Le dialogue n'est pas une affaire de spécialistes**, il concerne tout le corps ecclésial. Les responsables doivent

trouver des solutions pour être en contact permanent avec le peuple de Dieu et avec la vie ecclésiale.

▪ **Mettre les différences en périphérie**, et ce qui nous est commun au centre : telle était la proposition du théologien grec Nikos Matsoukas, mon professeur à l'université, qui connaissait profondément la tradition occidentale. Nous proclamons le même Évangile, nous célébrons les mêmes sacrements, nous recevons les sept conciles œcuméniques, catholiques et orthodoxes, nous vénérons ensemble la personne de la Vierge Marie et un très grand nombre de saints, nous récitons le même crédo de Nicée-Constantinople à nos offices, et nous y adressons la même prière à notre Père commun, dans le Fils et dans l'Esprit Saint.

Discerner les signes des temps

Catholiques et orthodoxes, nous devons discerner les signes des temps et comprendre que nos divisions restent un obstacle majeur pour le témoignage de l'Évangile. N'oublions pas ce qu'un évêque grec, Marc d'Éphèse, avait dit au pape Eugène IV, lors du concile de Florence en 1438-39 : « Notre Seigneur et Sauveur, Jésus-Christ, ne peut pas accepter que son Corps soit divisé ».

« Notre Seigneur et Sauveur, Jésus-Christ, ne peut pas accepter que son Corps soit divisé »

Marc d'Ephèse, évêque, au pape Eugène IV Concile de Florence 1438-1439

P. Sébastien MOINE

En étude à Rome

P. Pierre IMBERT

*Responsable Vocations
Accompagnateur
du Service diocésain pour
l'Évangélisation des
Jeunes et des Vocations
et des jeunes résidents
de l'Escale*



P. Joseph TRAN HOANG THIEN

En étude du français au CLA



Sr Thérèse LIU

Travaille à l'école Notre-Dame de Besançon

Communauté des sœurs de la Charité

Sr Claude Marie FRANKHAUSER

*Service formation
Tutelle enseignement catholique*

Sr Laura AMICO

*Responsable aumônerie étudiante
Équipe Vocations*



La famille BARTZEN SPRAUER

*Agnès : Mère au foyer
Gestion de l'accueil*

Antoine : Militaire

Victoire, Marin et Agathe

*Membre de l'équipe d'animation de la
Communauté des résidents*



Kevin FARLA
LLCER anglais
2ème année

Océane DATÉ
Eco Gestion
1ère année

Damien BONNEMAIN
Art du spectacle
1ère année

Priscille RAGALDO
Orthophonie
2ème année

Hugues KABATO
Master 1 Sociologie

Louise TAILLANDIER
Licence Sciences de la vie

Valère de SINEY
Licence Histoire
Prépa Sciences-po

Quoi de neuf à l'Escale ? Une « maison diocésaine des Jeunes »

À partir de cette année, l'Escale s'inscrit dans un projet plus global autour du monde des jeunes dans notre diocèse.



Au 1^{er} septembre 2019, en effet, a été créé le « Service diocésain de l'évangélisation des jeunes et des vocations », intégrant dorénavant la maison diocésaine de l'Escale Jeunes et 5 départements :

- Département des collégiens et des lycéens (AEP des collèges et lycées, groupes ados).
- Département des aumôneries Étudiantes.
- Département des jeunes professionnels
- Département des rassemblements (Taizé, JMJ, et rassemblements diocésains proprement dits).
- Département des vocations.
Ce nouveau service est domicilié à l'Escale Jeunes.

Au-delà des résidents et des groupes habituels, l'objectif est vraiment de penser davantage cette maison comme un lieu diocésain pour les jeunes.

Quelques changements donc avec l'arrivée de Guillaume Cordellier, laïque, responsable de ce nouveau service diocésain. Il sera entouré de Pierre Imbert prêtre accompagnateur du service et responsable du département Vocations et de moi-même, Aline Pernin, responsable administrative et financière du service et de la gestion plus particulière de la maison.

Les communautés de résidents

Concernant l'ensemble des résidents de la maison, beaucoup de changements également avec une Escale multi-culturelle, où sont représentés quelques pays d'Afrique (Sénégal, Côte d'Ivoire, Madagascar), la Chine, le Vietnam, l'Italie, encore une fois une belle diversité dans cette maison ! Quelle chance !

Les jeunes résidents : Ils sont au nombre de 7, 3 filles et 4 garçons, de 18 à 25 ans, tous étudiants.

La communauté des sœurs de la Charité : Sr Thérèse, une sœur chinoise, a rejoint Sr Laura et Sr Claude-Marie après le départ de Sr Pascale, appelée à d'autres responsabilités dans sa congrégation.

Les prêtres : Le père Pierre Imbert sera entouré du père Joseph, prêtre vietnamien en étude à Besançon et du père Sébastien Moine, présent de manière plus ponctuelle ; ordonné le 29 juin dernier celui-ci termine ses études au séminaire de Rome cette année encore.

Le père Pascal Perroux Hummel a été nommé curé de la paroisse de Pontarlier, et le père Sébastien Girard a repris des études loin de Besançon.

La famille Bartzen s'est agrandie avec la naissance de leur 3^{ème} enfant, Agathe née le 8 novembre 2019.

Les séminaristes : Guillaume, prof d'histoire géo dans l'enseignement catholique et en formation au séminaire GFU (groupe de formation universitaire), occupe l'appartement.

Ouverture, Diversité, Partages

Les groupes accueillis sont de plus en plus nombreux à venir faire escale au 9 rue de la convention, pour une rencontre, un week-end (scouts de France et d'Europe, MEJ, MRJC, groupes de confirmands, groupes ados...).

La vie des groupes plus réguliers (jeunes pros, étudiants, lycéens, groupe bible...) est également riche de partages, de rencontres et de diversités par les jeunes qui les constituent.

De gauche à droite :

Guillaume CORDELIER, P. Pierre IMBERT
Aline PERNIN

Merci à l'Association

Je profite de ces lignes pour remercier l'ensemble des membres de l'association des anciens élèves et professeurs de la Maitrise pour leur attachement à cette maison.

Votre soutien est précieux, vos dons nous ont permis cette année le financement :

- de formations ThéoFil et ThéoFor pour plusieurs de nos jeunes,
- du projet Escale Verte avec la labellisation de la maison,
- le projet d'améliorer la visibilité de la maison, aménagement intérieur et signalétique pour les mois à venir.

Merci à tous, pour votre aide !

Pour l'équipe ESCALE JEUNES
Aline PERNIN

L'an passé, nous vous avons présenté notre projet d'année liée à l'écologie avec « Escale Verte » ; nous poursuivons nos projets dans ce sens. Notre objectif était de faire labelliser notre maison « Église Verte », c'est chose faite à présent. Merci aux jeunes et félicitations pour leur engagement dans cette belle aventure.



Mananjary, le 19 Janvier 2020

La Lettre annuelle du Père Jean-Yves Lhomme



Une année vient de se terminer et j'ai à peine eu le temps de m'en rendre compte tant elle fut, comme les autres d'ailleurs, intense en activités, en rencontres et parfois en difficultés sur le site du futur Hôpital Sainte-Anne.

Nous sommes donc à l'aube d'une année nouvelle qui, sans nul doute, sera tout aussi pleine, à la fois dans la continuité des précédentes en ce qui concerne le travail qu'il reste à faire, et l'évènement que sera enfin l'ouverture de l'Hôpital et la mise en œuvre de son fonctionnement.

Le 14 janvier a été marqué par notre rencontre dans la capitale avec le ministre de la Santé de Madagascar, le professeur Julio Rakotonirina qui nous a accordé près d'une heure d'entretien.

Avec Mgr José Alfredo Caires de Nobrega, l'évêque du diocèse de Mananjary, nous avons pu présenter le projet de l'hôpital avant de pouvoir « boucler » le dossier de demande d'ouverture dans les prochains mois, après avoir rassemblé les nombreuses pièces nécessaires. Une date a été prise avec notre ministre qui pourrait se situer dans la seconde quinzaine du mois de juillet afin qu'il puisse honorer le diocèse de Mananjary de sa présence pour l'inauguration.



Vers l'ouverture de l'hôpital...

L'activité de l'hôpital commencera-t-elle à partir de ce moment ou un peu avant ? Je ne le sais pas encore ! En tout cas, le personnel recruté commencera à travailler au moins un mois avant l'ouverture officielle afin que tout soit mis en place.

Si j'ai déjà commencé le recrutement - une autre étape importante - il n'est pas encore terminé, car il y a des professions paramédicales comme les infirmier(es) spécialisés(es), infirmier(e) de bloc par exemple, qu'il n'est pas aisé de trouver, sinon sur

place, du moins dans la région proche. Nous sommes loin de la capitale...

Cela se fait de façon fort différente des procédures que nous connaissons habituellement. Il s'agit plutôt de bouche à oreille ou de personnes qui savent que l'hôpital va bientôt ouvrir et qui cherchent un emploi. Je ne désespère pas d'y arriver avant les dates que nous nous sommes fixées.

Il devient urgent d'ouvrir l'hôpital au plus tôt désormais tant les besoins sanitaires sont immenses, et l'hôpital public n'y suffit pas.

Deux bâtiments restent à construire

Si c'est une réalité pour cette année, dès que l'hôpital sera ouvert, nous n'en aurons pas pour autant terminé avec les constructions puisqu'il restera encore à faire le bâtiment pôle mère/enfant (gynéco-obstétrique, maternité, pédiatrie) et celui des coopérants.

■ Le pôle mère-enfant

En ce qui concerne le pôle mère/enfant, tout ce qui en relève sera traité au niveau des structures déjà ouvertes. J'espère vivement que ce ne sera « l'affaire » que d'une année. Si l'hôpital aura, de fait, tout le personnel nécessaire à son bon

fonctionnement même si nous ne souhaitons pas dès le début une dotation en personnel excessive, nous n'hésiterons pas à renforcer rapidement les équipes. Je pense que l'activité de l'hôpital nous le dira très vite.



■ Le bâtiment des coopérants

Les coopérants venus de France nous sont nécessaires pour tenir une saine comptabilité et être responsables de tous les aspects financiers de l'hôpital. Nous envisageons au moins deux personnes, un couple ou des garçons ou des filles qui sont prêts à donner au moins une année de leur vie. Il va me falloir sans trop tarder prendre contact avec le service des volontaires des Missions Étrangères, et s'il s'avérait qu'il soit difficile de trouver des jeunes qui acceptent un service d'une relative longue durée (un an ou mieux encore, deux ans) ou qui n'auraient pas le profil que nous souhaitons, ce pourrait être, pourquoi pas, un couple de retraités avec le statut de « volontaires » MEP, par exemple.

Il est nécessaire que ces personnes, qui seraient présentes pour un temps relativement long, soient plus libres sur le site de l'hôpital et n'habitent pas dans la maison du directeur, qui est aussi une maison d'accueil, mais destinée davantage aux missions médico-chirurgicales de courte durée (15 jours-3 semaines) avec des médecins spécialistes venant de l'extérieur. Dans les plans originaux de l'hôpital, une construction de type « studio » a été prévue. Là aussi, il est nécessaire d'envisager cette construction au plus vite.

L'hôpital va bientôt ouvrir, c'est l'affaire de quelques mois... même s'il reste pas mal de choses à faire pour terminer les infrastructures. Il me faudra être un peu au four et au moulin, mais je commence à avoir l'habitude et l'expérience après toutes ces années, d'autant plus que, depuis le mois de septembre dernier, j'habite sur le site de l'hôpital dans la maison du directeur et d'accueil, une construction financée par les Missions Étrangères de Paris.

Les « finitions »

En attendant, nous sommes sur ce que nous appelons les « finitions » depuis plus de deux ans. Il s'agit de plomberie, de



Le carreleur finit les joints

peinture, du carrelage, d'isolation des murs d'une grande partie du plateau technique (blocs), de la couverture des sols en pvc de la partie

aseptisée, d'aménagements intérieurs et mobiliers et quantité d'autres choses et de tout ce qui est nécessaire pour que tous les bâtiments soient opérationnels selon leur destination.

C'est une tâche longue, parfois compliquée (il faut chercher et trouver dans la capitale des compétences avec, heureusement, de nombreux amis de France ou de La Réunion qui viennent nous offrir les leurs) et qui demeure coûteuse (achat par nous-

mêmes des machines pour climatiser, renouveler et mettre en surpression l'air de la moitié du plateau technique soit environ 200 m²) mais, encore une fois, possible grâce à votre fidélité et au fruit de votre générosité.

Inestimables solidarités

Les associations que sont l'Alehsam, l'Arehsam, l'Athasam, l'Adrar, ATM, Électriciens sans Frontières, le Rotary Club, PHI Anjou, et d'autres encore, apportent leurs contributions considérables pour tel ou tel aspect de l'hôpital et sans lesquelles rien n'aurait été possible.

Ces dernières années, nous avons reçu beaucoup de matériel par container, offert et venu de toutes les régions de France par les bons soins de nos amis de l'association ATM du Nord.

Là encore, votre générosité nous a permis de faire face aux frais d'acheminement. Un calcul rapide, avec l'habitude, montre qu'il demeure très intéressant de recevoir des dons en matériel ciblé. À quelques mois de l'ouverture, je me rends compte que nous n'avons pas encore tout ce qui nous sera nécessaire voire indispensable. De belles opportunités se sont présentées au fil des années...

Malgré les restrictions dans les hôpitaux de France, il me semble qu'il y a néanmoins de l'excellent matériel renouvelé pour différentes raisons, soit de nouvelles normes européennes (tel cet appareil de stérilisation à chaleur sèche reçu neuf et réformé pour justement cette raison), soit d'appareils plus performants.

Nous avons besoin par exemple de respirateurs à soufflets (seconde génération, je crois) qui n'appartiennent pas à la génération de ceux utilisés aujourd'hui dans les hôpitaux de France, dont l'électronique actuelle ne résisterait pas suffisamment dans le temps à la chaleur et à la forte humidité de notre région ainsi qu'à l'air salé de la mer qui n'est pas très loin.

Il est possible d'obtenir des lits hospitaliers...mais électriques ! Là aussi, le climat ne sera pas favorable au moteur. Si nous avons reçu gracieusement du beau mobilier médical d'une entreprise tourangelle, il nous manque quelques lits à pédales hydrauliques, quelques tables de nuit, fauteuils ou table à repas... etc.

J'ose à peine l'écrire, mais si des opportunités se présentent à vous, à vos amis ou à des connaissances, n'hésitez pas à nous contacter, moi-même ou le docteur Pascal Petitmengin, président de l'Alehsam avec son épouse qui, deux fois par an, sont présents sur le site de l'hôpital pour nous prêter main-forte et connaissent parfaitement l'hôpital et ses besoins.



Salle de radiologie

Me voilà au terme de ce que je souhaitais partager avec vous. Je vais donc terminer en reprenant la réflexion tout à fait juste d'un confrère des Missions Étrangères venu de Paris nous visiter en novembre dernier :

« Des collaborations et des solidarités absolument extraordinaires »

« Un confrère, Jean-Yves, construit un hôpital à Mananjary, sur la côte est de Madagascar. J'ai eu l'occasion de visiter l'hôpital qui devrait ouvrir ses portes au début de l'année prochaine, après plus de 10 ans de travaux. Il fallait beaucoup de courage, et aussi sans doute une bonne dose d'inconscience – l'auteur lui-même en convient – pour s'engager dans une entreprise pareille.

Cela a pris beaucoup de temps, car il a choisi de construire cet hôpital en s'appuyant sur une main-d'œuvre locale, sans faire appel à une grande entreprise. C'était un projet risqué, car il n'avait absolument pas les compétences pour construire une telle structure. Mais il a su fédérer autour de lui tout un réseau de compétences, en France, à La Réunion (architectes, ingénieurs, techniciens, docteurs, etc...), qui ont permis de venir à bout de toutes les difficultés. Les uns et les autres se sont relayés à Madagascar pour apporter leurs conseils et leurs compétences, et vérifier au fur et à mesure la viabilité du projet. Je trouve cette collaboration et cette solidarité absolument extraordinaires ».

Une mission au service des plus pauvres

Merci à ce confrère pour sa venue et ses encouragements ! De fait, quelle charge pour un seul homme qui pourrait se sentir tout aussi seul avec ses ouvriers locaux. Nous n'avons jamais fait le choix d'une entreprise pour la raison que le devis aurait été majoré d'au moins 30% pour un même résultat voire moindre, majoration non justifiée qui m'aurait mis mal à l'aise vis-à-vis de tous ceux qui ne ménagent ni leur générosité ni leur peine pour nous aider. Mais l'amitié et justement la solidarité de vous tous font que nous y parvenons !

Je fus donc inconscient...d'avoir répondu aussi rapidement (je m'étais donné 24 heures) à la demande de mon évêque qui voulait me charger de ce projet d'un hôpital pour et d'abord pour les plus pauvres... il y a des années déjà...



La profonde humanité que sont la bienveillance, la bonté et la compassion de l'un et de l'autre, je crois, devant les plus

souffrants que porte cette terre, fait qu'il aurait été difficile de refuser un tel appel face à des situations souvent terribles et parfois difficilement imaginables.

Le missionnaire que je suis ne pouvait pas se soustraire à cette demande même si elle m'a fait un peu (voire beaucoup et sans le dire) peur. Dans le fond, ce sont les pauvres qui souffrent, qui n'ont rien et ne peuvent pas grand-chose qui, sans trop me poser de questions, m'ont permis d'aller jusqu'au bout d'une vocation missionnaire... commencée dans ce pays il y a plus de 33 ans maintenant.



Je ne sais pas quand vous recevrez cette lettre confiée à un ami, frère Renaud de l'abbaye de Mondaye en Normandie et qui se charge depuis de nombreuses années de l'expédier à tous et que je remercie vivement pour sa fidélité !

Néanmoins, en ce dimanche 19 janvier d'une nouvelle année, permettez-moi de vous souhaiter une belle et bonne année telle que vous la désirez et autant que faire se peut dans un pays dont nous espérons qu'il retrouve un peu de paix et de sérénité.

Je vous redis une fois encore ma profonde gratitude de pouvoir mener à bien et jusqu'au bout, grâce à vous, le projet de l'Hôpital Sainte-Anne. Je n'attendrai sûrement pas la prochaine année pour vous donner des nouvelles lorsqu'il fonctionnera tant nous attendons ce moment !

Jean-Yves



Si vous avez l'occasion d'accéder par Internet à l'un de nos sites, il vous sera facile de voir à la fois la bonne avancée des travaux et le bon emploi de votre aide.



Il y a l'association tourangelle, l'Atahsam : atahsam.over-blog.com, l'Alehsam de Lorraine : www.alehsam.com et l'Arehсам de l'île de La Réunion : arehsam.over-blog.com. Ces trois sites vous invitent d'ailleurs à vous abonner à la newsletter. À l'intention des amis qui souhaitent toujours nous aider, votre envoi se fait à : **Procure Centrale des Missions Étrangères de Paris - 128, rue du Bac - 75341 Paris cedex 07** à l'ordre de : **Séminaire des Missions Étrangères avec un petit mot « Hôpital Sainte-Anne de Mananjary - P. Jean-Yves »**

Juillet - octobre 2019 Images des travaux

Avant l'ouverture prochaine, l'achèvement des grands chantiers

Les deux bassins de la station d'épuration. Le premier est terminé



Le deuxième bassin a été repris, les bords s'étant affaissés. Ils ont été repositionnés et le remplissage a pu s'effectuer avec des gravillons provenant des rivières et extraits à la main (les fortes pluies avaient ralenti les livraisons).



Nettoyage des rizières. Les ouvriers enlèvent le bois mort et en font un tas impressionnant : il faut une échelle pour accéder en haut du tas. Tout ce bois sera ensuite brûlé.



La construction du clocher qui se situera près du château d'eau



La déforestation qui sévit à Madagascar rend l'approvisionnement en bois difficile



*Pose des buses
Installées à la base du mur bordant le chemin d'accès à la maison du directeur. Travaux terminés fin juillet 2019*





La pose d'une vasque aux abords de la salle d'attente, pour boire ou se laver les mains



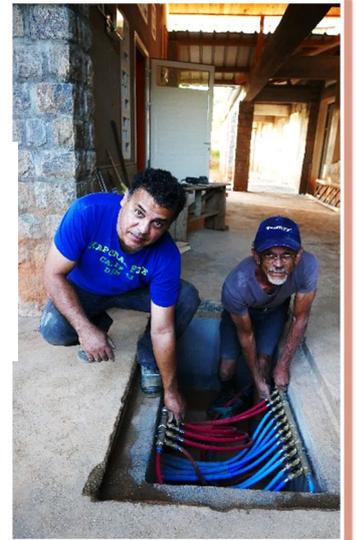
Confection du dernier gabion qui permettra de délimiter un plateau pour la méthanisation



Carrelage et peinture de la salle de stérilisation.
La salle terminée



Installation du réseau d'eau par Yannick et Paris, son employé, tous deux venus de La Réunion



Les locaux d'admission hospitalière



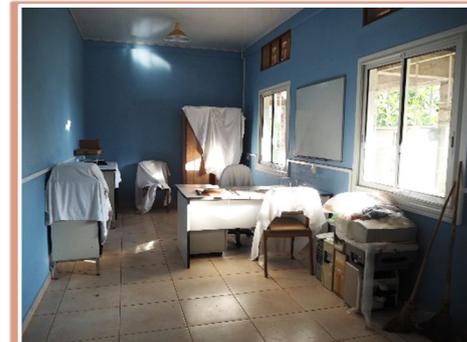
Laboratoire et salle de prélèvements



L'accueil de l'hôpital



La comptabilité



Pour en assurer la maintenance, Sr Stella, indienne, fait régulièrement fonctionner les appareils, dans l'attente de l'ouverture



Salle de réunion de l'équipe soignante



Plate-forme permettant aux ambulances de se présenter aux urgences

Entrée des urgences de nuit.
L'éclairage se déclenche au moindre mouvement, ce qui facilite le travail du veilleur de nuit



Entrée du bloc et de la radio - de nuit

« Venez et vous verrez... »

Une des phrases favorites du P. Jean-Yves Lhomme...

Une invitation à se porter travailleur bénévole sur un chantier qui ne s'achèvera pas avec l'ouverture de l'hôpital.

De Paris Charles de Gaulle, avec Air austral, - compagnie française basée à La Réunion – à « Tana », avec escale d'une heure à Saint-Denis.

Puis 550 km à parcourir en taxi de Tana à Mananjary, en 2 étapes, par les hauts-plateaux malgaches...



*Dimanche 6 octobre 2019
célébration
de la première messe*



Au cœur de l'hôpital Sainte-Anne, la chapelle

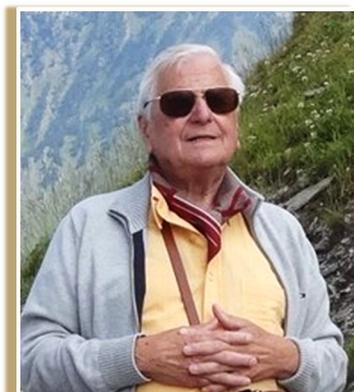


Beaucoup d'émotion, lors de cette première messe célébrée par le P. Jean-Yves Lhomme dans la toute nouvelle chapelle située dans un des pavillons de l'hôpital

et à laquelle participaient une petite assemblée de membres des associations ATAHSAM (Touraine) et ALEHSAM (Lorraine) : le docteur Pascal Petitmengin et son épouse Marie Renée et trois montlouisiens (Montlouis en Touraine) Pascal Deschamps, Guillemette Thuillier et Jean-Marc Gimenez.



A midi, Mgr Alfredo de Caires rejoint la maison du responsable de l'hôpital où a lieu le déjeuner.



Une vie professionnelle et familiale ardente

Henri EMONIN

Né le 9 juin 1930

Décédé le 18 décembre 2018

Né le 9 juin 1930 à Dampierre-sur-Salon, Henri Emonin a fait ses études primaires et secondaires en Franche-Comté (Nous ne connaissons pas les dates de ses "années Maîtrise"). Après l'obtention de son baccalauréat en sciences, il est parti comme surveillant de lycée en Algérie pour financer ses études à la faculté d'Alger.

Devenu géologue, il occupa des postes de responsabilité chez Elf (pétrole), au Sahara d'abord, puis en Espagne et en France

Remarié avec notre mère, à la suite du décès de sa première épouse, il s'installa à Dijon et travailla au CEA de Valduc jusqu'à sa retraite en 1989.

Notre père était en tout point un homme exceptionnel, qui cherchait toujours à améliorer les choses.

Il possédait un savoir très étendu, allant des sciences de la terre (géologie) aux sciences pures (mathématiques, physique, chimie) en passant par les sciences de la nature et les sciences humaines (histoire et géographie).

Un savoir et des compétences qu'il mit, dès les années soixante, au service de la défense de son pays, au CEA de Valduc.

Très curieux de nature, il s'intéressait à tout. À ma sœur et moi, il a tout appris, fait connaître et partager, en particulier sa grande passion pour la musique classique et surtout l'opéra.

Durant toute sa vie, il s'est dévoué à sa famille, à ses deux épouses aujourd'hui disparues, et à ses deux filles sans jamais faiblir ni désespérer. Jamais nous ne pourrions l'oublier.

Véronique et Stéphanie Emonin,
ses filles

L'engagement et le service

Camille MOUCHET

Né le 19 novembre 1928

Décédé le 20 septembre 2019

Camille est né à Sombacour, jumeau de Lucienne. Il passe son enfance au village puis rejoint la Maîtrise de Besançon (1942). Revenu à la ferme, il y travaille avec ses parents jusqu'au service militaire en Autriche, un moment fort de sa vie.

En 1954, il épouse Monique Toubin avec qui il travaille sur la ferme. Leurs quatre enfants, Edwige, Véronique, Jean et Pierre-Marie, s'associent à cette vie de travail.

Humainement et socialement, il s'engage dans les organismes agricoles, au sein de sa commune (il est conseiller municipal de 1947 à 1953 puis de nouveau de 1983 à 1995), et au sein de la paroisse, où il est membre de la confrérie de St Sébastien, fondée en 1604, et dont le rôle religieux et social vise à resserrer les liens entre habitants.



La retraite venue, il continue à épauler son fils Pierre-Marie, et sa satisfaction est de constater que le travail

accompli n'est pas vain.

Après le décès de son épouse Monique en 2018, il vit chez lui, entouré de ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants qui parviennent à le faire sourire encore lors de leurs visites.

Il laisse le souvenir d'un homme engagé, toujours prêt à rendre service. Ses obsèques ont été célébrées le mardi 24 septembre en l'église de Sombacour.

(D'après l'Est républicain)

Charles DESTAING

Né en 1936

Décédé le 6 décembre 2019

Originaire d'Éternoz, Charles fut élève de la Maîtrise de 1948 à 1953 – dans la classe de Marcel Chopard, Pierre Labarre, Camille Belot, Guy Dubreuil et Gérard Laithier. Sa vie active se déroula à Eschentzwiller (Haut-Rhin, couronne périurbaine de Mulhouse) dans l'entreprise publique RTE (Réseau de transport d'électricité).

À sa retraite, il revint dans son village natal d'Éternoz, où eut lieu la célébration religieuse de ses obsèques, le 10 décembre 2019.



(Raymond Laithier)

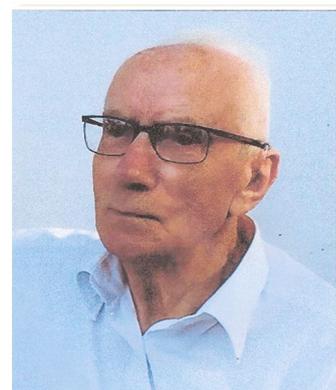
Gaïté naturelle, esprit de service et générosité de cœur

Louis RAVRY

Né le 7 mai 1931

Maitrise 1943-1950

Décédé le 28 février 2019



Louis est né à Leffond (village proche de Champlitte), fils de Georges et de Marie-Rose, huitième d'une fratrie de douze enfants. À l'école du village natal, l'abbé Farine remarque son goût pour l'étude et l'envoie, à 12 ans, au Petit séminaire de Besançon, où il est rejoint l'année suivante par son frère Charles, né en 1932).

Durant la seconde guerre mondiale, la réquisition des locaux par l'autorité allemande oblige élèves et enseignants à déménager temporairement au Val Sainte-Marie (Haut-Doubs). Ce fut pour Louis une période extraordinaire d'entraide et de fraternité qui créa des liens indéfectibles entre élèves et éducateurs, dont le P. Sarrazin.

À l'issue du Petit séminaire, Louis et son frère poursuivent jusqu'au Grand séminaire. Mais tandis que Charles ira jusqu'au sacerdoce, Louis décide de renoncer et ne prend pas la soutane. Il entre alors dans l'entreprise Mischler à Besançon, où il retrouve Claude Ougier, un ancien séminariste et une certaine Marie-Thérèse Milleret, fille d'un marchand de chaussures graylois réputé, chez qui Louis est client.

En 1957, Louis et Marie-Thérèse se

marient et fondent une famille de cinq enfants : Philippe, Fabienne, Cécile, Emmanuel et Damien. Forts de leur foi, ils s'investissent dans la vie de la paroisse bisontine et participent à la création de la paroisse Saint-Pie X des Orchamps.

Mais le « mal du pays » incite Louis à revenir au village natal. La famille y fait l'acquisition de la grande maison « Chez Novali », un café-restaurant proche du pont sur la rivière "Le Salon".

Doté d'une extraordinaire qualité de polyvalence, Louis exercera plusieurs métiers : gérant d'un café-restaurant-épicerie, électricien, vendeur-dépanneur d'appareils ménagers, employé d'entretien et guide au "Musée des Arts et Traditions populaires" de Champlitte, créé en 1957 – bras droit du fondateur du musée, Albert Demard, chargé notamment des visites commentées du patrimoine mobilier (agricole et culturel local)...

Dynamique et dévoué, il s'investit dans la vie de la commune et des environs ; on se rappelle les randonnées pédestres conviviales et les inoubliables jeux inter-villages organisés de concert avec Bernard Angelot. Il fut également

président de l'association "Écologie" et organisateur reconnu et apprécié de l'église de Champlitte.

En dépit de lourds soucis de santé, son inégalable optimisme lui permit de relever les défis de la vie et d'éduquer ses enfants à son image, avec enthousiasme et humilité dans la foi chrétienne et le respect du prochain. Passionné de musique, il en écoutait régulièrement en famille et en sifflotait souvent des airs. Chaque année, il mettait un point d'honneur à emmener sa famille en vacances.

Quels mots pour le qualifier ? Les nombreux témoignages de sympathie reçus par la famille de la part de celles et ceux qui l'ont côtoyé égrenent : joie de vivre, optimisme, dévouement, humour, gentillesse, simplicité et d'autres encore...

Tu ne connaissais, Louis, que des amis. Nous sommes heureux et fiers d'avoir croisé ta route ; le temps passait toujours trop vite en ta compagnie. Nous ne te remercierons jamais assez pour l'œuvre de ta vie. Tu as rejoint ta maman qui fut rappelée à Dieu le jour de ton 10^{ème} anniversaire. Tu restes à jamais dans nos cœurs.

Le "mot d'accueil" de la famille de Louis

Denis est né le 18 juillet 1941 à Randevillers. Après avoir été élève du Petit séminaire de la Maîtrise durant quelques années, il travaille dans l'entreprise Vuillemin Frères à Sancey. Il effectue son service militaire en Allemagne puis en Algérie, ce qui lui vaut plusieurs médailles et l'adhésion à l'UNC. Il effectue ensuite toute sa carrière professionnelle aux Établissements Thiébaud, à Rosières. Mais quelques années avant l'âge de la retraite, il devra, pour raisons de santé, cesser son activité.

Le 18 septembre 1965, il épouse Marie-Thérèse Moureaux, de Randevillers, qui lui donne trois enfants. Cinq petits-enfants agrandiront ensuite le cercle familial.

Il s'investit dans les associations locales : le Comité des fêtes, dont il sera durant plusieurs années le président, les donneurs de sang, le football, le Secours catholique et la paroisse (pour les opérations caritatives).

Il laisse le souvenir d'une personne tranquille et profondément dévouée.

Denis QUINNEZ

Né le 18 juillet 1941

Maitrise 1953-1955

Décédé le 23 janvier 2020



Ses obsèques ont eu lieu le 25 janvier 2020 en l'église de Sancey.

(D'après l'E.R.)

Une immense joie de vivre, une soif de transmettre et beaucoup d'amour

Claude RIGAUD

Né le 5 mars 1940

Maîtrise 1951-1958

Décédé le 15 novembre 2019



Claude Rigaud naît le 5 mars 1940 à Arc-et-Senans. Il est le petit dernier d'une famille de 7 enfants.

La prime enfance de Claude se passe à la ferme familiale, à une époque de dur labeur où, avant l'arrivée des aides mécaniques et chimiques, chacun était mis à contribution. Si le travail était dur, on n'y manquait jamais de rien. Claude évoque des souvenirs heureux de moments en famille et entre amis, les rires, la joie, et la délectable odeur du pain chaud tout juste sorti du four.

Claude entre à l'école maternelle dont, outre l'apprentissage, il testera aussi le "cachot". Après l'école élémentaire, il entre comme pensionnaire au Petit séminaire de la Maîtrise de Besançon, à 35 km de sa famille. C'est au séminaire que Claude grandit et devient jeune homme. De paysan, il découvre un nouveau monde qui l'initie à la littérature et à la musique, lesquelles deviendront ses grandes passions. Il rencontre des camarades et des esprits brillants avec lesquels il forgera de belles et durables amitiés. Particulièrement apprécié pour sa joie de vivre et ses francs éclats de rires, Claude se distingue également au foot grâce à sa rapidité, à sa vivacité et à son intensité dans le jeu.

Au service militaire, ses capacités sportives font merveille, l'ordre et la rigueur apprises au séminaire lui sont aussi fort utiles. Il est rapidement promu officier d'artillerie. Lorsqu'on lui propose une nomination à Constance, il choisit Belfort pour rester proche de sa famille à laquelle il est et restera très attaché. De l'armée, il apprécie particulièrement la mixité où les hommes se côtoient et où chacun est traité en égal quelle que soit sa condition, son éducation, sa couleur de peau ou son origine.

Il échappe de justesse à un départ pour la guerre d'Algérie tout juste terminée. Il quitte alors l'armée, trouve sa vocation et intègre la faculté des Lettres, où il réussit le concours des IPES et prépare le CAPES de philosophie. Ses années d'étudiant à Besançon sont insouciantes

et joyeuses. Il prend son premier poste de professeur de philosophie à Dole.

D'un premier mariage, Claude a la joie d'avoir un fils, Olivier, né en 1966 dont il obtiendra la garde après son divorce. Puis Claude a le coup de cœur pour Edith au hasard d'une rencontre lors d'un voyage de classe dont ils sont tous deux accompagnateurs. Leur idylle naissante se révèle solide et durable, ils se marient un an plus tard. Leur bonheur grandit encore avec la naissance d'Anne-Claire en 1975 puis de Loïc en 1977. Avec Olivier, toute la famille s'installe dans la nouvelle maison de Poligny à la construction de laquelle Claude a beaucoup contribué.

Aux côtés d'Edith, il élève ses enfants avec amour et tolérance ; il bricole, jardine, joue du piano, profite de la vie en famille et entre amis. Professeur passionné, il enseigne la philosophie aux élèves de terminale, puis les sciences humaines aux BTS d'Économie Sociale et Familiale.

À 60 ans, vient le temps bien mérité de la retraite, le bonheur de cultiver son jardin, comme le disait Voltaire. Le temps de prendre le temps, de prendre soin de sa première petite-fille, née en 2004, de profiter avec Edith d'une vie associative et culturelle riche et intense, et de continuer de s'enthousiasmer, de s'enrichir et de faire partager aux autres ses nouvelles lectures.

Profondément humain, Claude est toujours prêt à s'émerveiller, avec une immense joie de vivre et des rires tonitruants. Attentif aux autres, jamais il ne refuse de rendre service, sans oublier ses frères et sœurs dont il prend soin jusqu'à leur mort. Claude a toujours attribué plus de crédit aux valeurs humaines qu'aux valeurs financières ou à l'attrait de ce qui brille.

Travailleur, Claude est très impliqué et

engagé dans chacune de ses actions. Il estime tout particulièrement la loyauté, le respect de la parole donnée, l'engagement de chacun.

Cultivé, érudit, il a une soif impérieuse de transmettre, ce dont témoignent les mots élogieux de ses anciennes élèves lors de son départ en retraite. Combien de fois ne nous a-t-il pas également conseillé une lecture, un texte, un auteur !

Il faisait tout avec passion, conjuguant harmonieusement enseignement et vie de famille. Il est passionnément époux, père, et grand-père.

Dans sa lutte contre la maladie et sa lente détérioration physique, Claude a été très courageux, et rien n'aurait été possible sans le profond soutien, endurant, inconditionnel et infaillible d'Edith, avec qui il aura partagé sa vie pendant 48 belles années.

Je ne veux pas terminer sans citer un extrait d'un texte récent de Claude, dans lequel il exprime sa pensée à propos de la mort

« J'ai fait l'expérience de la tripartition de notre être. Nous sommes, chacun d'entre nous, à l'image de Dieu, trois en un, un seul être en trois personnes : un corps, un esprit, une âme. La mort corporelle fait partie des lois imposées par le principe de vie même. Si l'esprit est en nous la faculté de parler, de penser, notre âme est, de notre naissance à notre mort, notre besoin, notre faculté, notre puissance d'aimer et d'être aimé. Et ce besoin et cette puissance ne s'éteignent jamais. À la fin, il reste à chacun l'âme. »

Merci, Claude, d'avoir enrichi et ensoleillé nos vies. Tout le bien que tu as fait autour de toi et semé en chacun de nous continuera de grandir et de se transmettre même au-delà de nous. Tu restes avec nous. Adieu papa !

Loïc, fils de Claude

à l'été 2012,

Michel Gentilhomme se racontait...

Chapitre I

« Un tiers de siècle... »

A l'automne 2012, Michel Gentilhomme faisait parvenir au Rédacteur de cette revue 32 pages, dactylographiées en petit corps de caractères et divisées en 8 "chapitres" d'inégale longueur (allant d'une à treize pages), qu'il accompagnait de ces quelques lignes manuscrites :
*« Avec mon bon souvenir...
Ce document n'est pas fait pour être publié dans la revue ;
il reprend cependant en partie [deux mots indéchiffrables] écrit naguère ».*

Mais on n'écrit pas – et on ne communique pas ses écrits – pour ne pas être lu... La prétention dont usait Michel dans le billet accompagnant l'envoi de cette "rétrospective" n'était à l'évidence que l'expression de sa profonde modestie naturelle.

Aussi est-ce sans trahir sa confiance que je partage ici aux lecteurs ces pages au fil desquelles on aura plaisir à retrouver leur auteur...

tel qu'en lui-même enfin l'éternité l'a changé, le 14 février 2017.

Au début du premier chapitre, à la fin d'un premier paragraphe, il écrivait : *« Dans la rétrospective qui va suivre, et qui n'est pas forcément dans l'ordre chronologique, il faut considérer, entre les lignes, plutôt les principes qui m'ont guidé, les pistes que j'ai suivies, les idéaux que j'ai tenté d'atteindre. »*

Par fidélité à son génie d'artiste, nous lirons donc ces pages en suivant leur chronologie d'écriture, c'est-à-dire en commençant par le chapitre I – premier – en forme d' "ouverture" musicale...

JMG

J'étais prof d'éducation musicale dans un lycée de Strasbourg. Je fréquentais le Mouvement A Cœur joie et ses chefs historiques, dans un idéal d'éducation populaire de qualité, par la pratique du chant polyphonique.

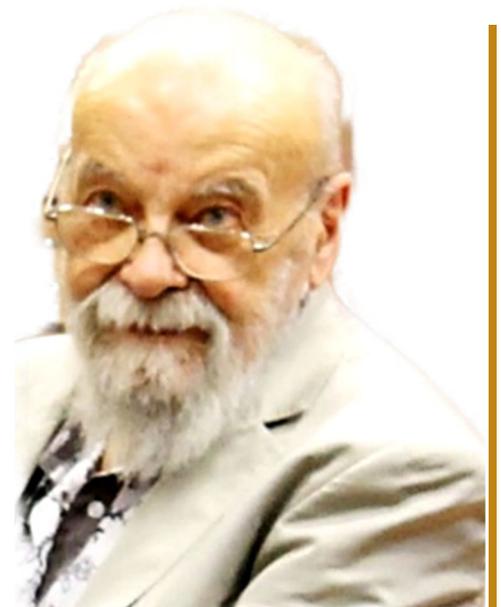
L'association organisait chaque année, aux vacances, des stages de 8 jours, souvent dans un CREPS, pour apprendre à chanter et à diriger un groupe chantant.

On se souvient encore du haut niveau des enseignements, de la richesse des contacts, de la qualité de l'ambiance, merveilleux moments de ressourcement, véritable école de cadres, où maint chef a trouvé ou affermi sa vocation. Je me suis dit : *« Pourquoi pas créer aussi des sessions plus courtes en séries de week-ends, pour une formation en continu ? »*

Et c'est ainsi qu'en équipe régionale, nous avons mis sur pied les sessions appelées Z'ob (et Superob pour un deuxième degré), car elles se déroulaient à Obernai, dans une maison familiale au château de Hell dans le vignoble alsacien.

Il y venait des chanteurs de chœur de tout l'Est. Ce fut le cas d'Annie Laroque, chef de la chorale À Cœur joie de Besançon, qui en a conclu : *« Il faut faire la même chose en Franche-Comté »*. Elle a alors invité le CTP (Conseiller technique et pédagogique) de Grenoble, Jacques Fombonne, et m'a demandé d'en être l'assistant. C'est ainsi que plusieurs fois par an, je participais aux week-ends bisontins. Quand je reprenais le train, tout chantait dans ma p'tite tête.

Au bout de quelques années, avec l'aide de l'assistant Jeunesse et Sports André Parrend, et devant, je crois, le succès et



les résultats de ces sessions, Annie Laroque a interpellé le directeur départemental de Jeunesse et Sports :

« Il faut créer un poste de permanent, un CTP (Conseiller technique et pédagogique) permanent en résidence à Besançon ». Je me portai candidat, exposai mon programme au regretté Monsieur Smolikovski, Directeur régional de Jeunesse et Sports – service qui était alors rattaché à l'Éducation nationale. En 1971, j'ai obtenu mon détachement ... pour une année.

N.B. Les intertitres principaux sont également de Michel Gentilhomme

« Tant aime-t-on le chant spontané, qui est expression, souvent, de la joie de vivre, tant, s'agissant des répertoires, afin de les découvrir sous tous les aspects, les approfondir et en tirer tout le suc, faut-il s'astreindre à une discipline vraie, un travail, en somme... » M.G.



Le Jura, la Haute-Saône... et Besançon

C'est avec quelques chefs de chœur du Jura très motivés que je me suis lancé, fort de l'appui de l'assistant départemental de Jeunesse et Sports, Yves Ayats. En plus des chorales, je rencontrai dans les MJC (Maisons des Jeunes et de la Culture) des « folkeux ». Nous étions alors en 1971, pas très loin de 1968, dans le bouillonnement des idées, avec une expression culturelle en pleine révolution. Qu'on se rappelle la remise en cause des valeurs classiques, un désir de vivre d'une manière libérée, et dans la même mouvance, la dynamique de groupe, un retour à la simplicité, le *bio*, le Larzac, les Lip, *l'auto-gestion*...

Pour certains, c'était un "tohu-bohu", *la chienlit*, a-t-on dit ! Dans ce contexte, le folk, version moderne du folklore, était parfois qualifié de sauvage. J'ai beaucoup appris à musiquer dans cet état d'esprit : dans des conditions non conventionnelles, sans le support du livre... et sans sono ! Et je garderai des liens avec cette expression musicale.

En même temps, je nouais des contacts indéfectibles avec la Haute-Saône par des week-ends et des stages de Pâques. On y invitait comme instructeurs de grosses pointures, tel Philippe Caillard.

Chaleureuse Haute-Saône

« Chaleureuse, la Haute-Saône profonde n'a été qualifiée de "désert culturel" que par rapport aux critères des ministères parisiens. Mesuré à cette aune, le département, peu peuplé et sans grande ville, ne peut aligner conservatoires, musiciens professionnels, opéras, auditoriums ou centres culturels qui servent de référence. En revanche, on y trouve des pratiques musicales populaires, de nombreux orchestres d'harmonie et fanfares parfois excellents, comme à Héricourt, des chorales, y compris dans les collèges, des musiciens amateurs dotés d'une solide culture.

Sur ce terreau, quelques animateurs, professionnels ou non, ont dû mettre en place des actions de développement à caractère durable (avant que ce mot n'existe !). Ainsi le regretté Moïse Baux, assistant d'Éducation populaire à la direction départementale de Jeunesse et Sports, avec les week-ends de Port-sur-

Saône pour les animateurs musicaux ; Nicole Haber, IPR de musique pour la formation des profs de collèges à la direction de chœur ; la fédération des sociétés de musique pour les directeurs d'harmonie ; le centre liturgique pour la formation s'organistes et de chefs de chorales ; Serge Bernard et le centre social de Luxeuil-les-Bains, pour la musique traditionnelle.

L'intervention du CTP, relayé dans le Val de Saône par R. Carchon et son association, *Le Temps de vivre*, prenait alors tout son sens : former des cadres et des musiciens, bien sûr, mais surtout préparer la voie et les esprits pour des structures officielles, pérennes, souples et parfaitement adaptées au terrain.

C'est ainsi que les stages de Gy, à Pâques, dans une école privée, et les *Printemps musicaux*, en Val de Saône et dans les Vosges saônoises, ont contribué à la prise en compte par le Conseil général de l'urgente nécessité d'une politique ambitieuse et bien pensée en faveur de la musique.

Il en est résulté, en 1983, la création d'une ADDIM (*Association départementale pour le développement et l'initiative de la musique et de la danse en Haute-Saône*), seule et unique en Franche-Comté, dont le président, le futur sénateur B. Joly, était le premier vice-président du Conseil général, puis en 1985, d'une école départementale de Musique » (*)

Structures

La région de Franche-Comté chantait dans de nombreuses chorales, toutes différentes en qualité et en mode de vie.

À Besançon, il n'y avait plus de chorale universitaire. Quelques mordus m'ont demandé de la ressusciter. C'est alors le début d'une belle histoire, celle de la *chorale à l'université*, appelée *Choral'U*, qui admettait aussi des non-étudiants, et qui, malgré son partiel renouvellement annuel, a même chanté une opérette à Freiburg im Breisgau, ville jumelée avec Besançon.

Pour mener toutes ces actions, il fallait un support : ce fut, avec une poignée de militants, dont Jean-Claude Roussel, la

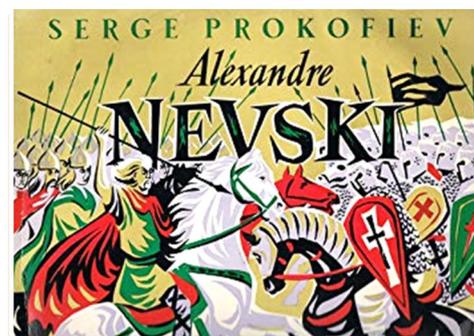
fondation de l'ARREM (*association régionale de recherche d'expression musicale*) et du *Contrepoint de Besançon* qui en était le fer de lance, le bras séculier, en somme, l'outil du CTP, comme chorale pilote. Le nom même de cet ensemble vocal n'est pas innocent : il désigne une forme musicale en laquelle chaque pupitre a son « *indépendance dans l'interdépendance* ». Tout un programme, selon la formule historique !...

L'Ensemble vocal de Besançon, au décès de son chef, Roger Pernette, m'a proposé la baguette. Il était d'un bon niveau, mais la manière de chanter, les méthodes d'apprentissage, la conception qu'on s'y faisait du chant choral ne me convenaient pas.

Nous avons cependant chanté l'*Oratorio de Noël* avec d'autres chorales à Chalon, la *Symphonie de Psaumes* de Stravinski et les *Sirènes* de Debussy avec l'orchestre municipal, participé au Festival de Wallonie avec le *Stabat* de Poulenc, et produit un récital à l'invitation de Pavie, ville jumelée. Pour la traditionnelle messe du Festival, j'ai dit non : c'est une manifestation mondaine, et de plus, payante. Cela me semblait une aberration !

C'est par quelques-uns de ce groupe (cf. chapitre II) et quelques nouveaux – des jeunes que j'avais eus récemment comme élèves au Conservatoire, ainsi que des étudiants de la Fac que le regretté Jean Farine, aumônier de lycée à Vesoul, m'apportait comme sur un plateau – que fut fondé le *Contrepoint de Besançon*, avec un triple souci : justesse, rythme, expression musicale.

On n'a pas recruté sur audition sélective : le nouvel arrivant sentait bien qu'il était à sa place dans ce groupe. L'amalgame des âges a puissamment contribué à la qualité de vie du groupe, dans une sorte de communauté.



(*) « ... » : paragraphe rédigé par R. Carchon)



La formation

Nous avons aussi créé pour les nouveaux des cours de *solfège intégré* (cf. chapitre V) et nous avons mis l'accent sur la formation collective et personnelle. Au lieu de se lancer dans de grandes œuvres chéries du public, mais dépassant notre niveau, nous avons fait un humble travail hebdomadaire à partir du folklore harmonisé et avons puisé notre répertoire dans l'admirable patrimoine de la Renaissance avec ses textes littéraires savoureux et ses musiques qui sonnent agréablement, œuvres bien faites pour apprendre à chanter.

Une manière originale de travailler a consisté également à chanter parfois un par voix, en quatuor vocal, soit au hasard lors des répétitions, soit en quatuors fixes, constitués par un choix mutuel. Ces quatuors avaient aussi le rôle d'organiser eux-mêmes des séances pour un public.

Les musiques de la Renaissance, à cet égard, conviennent parfaitement, qui ont été composées pour un tel effectif autour d'une table (tel le contreténor Alfred Deller et son *Consort*).



Quelques grandes opérations

L'aventure fut belle

Ce travail de formation a tant et si bien fonctionné que l'ensemble vocal a pu agréger autour de lui de nombreuses chorales pour réaliser des concerts mémorables, sur le modèle des rassemblements d'À Cœur Joie.

Il s'agit en fait de participer à un travail bien défini de formation, sur un an, au rythme propre de chaque chorale, avec les visites du CTP, et des rencontres périodiques de chefs, pour l'étude d'une partition, qu'on espère pouvoir donner en concert *in fine*.

C'est ainsi que fut montée la cantate de Prokofiev *Alexandre Newski*. Pour son concert annuel, la société des concerts symphoniques m'avait sollicité pour monter la *Symphonie des Mille* ; rien que ça ! Mahler devenait un compositeur à la mode. J'ai fait une contreproposition : *Alexandre Newski*, ce qui a été mal vu, parce que Prokofiev était soviétique !

J'ai alors rassemblé une douzaine de chorales de différents niveaux, comme À Cœur Joie sait le faire, pour étudier sur un temps assez long, avec des week-ends dédiés, la partition à 8 voix en latin et en russe. Et surtout apprendre à chanter. Mes fonctions m'ont permis d'en être le pèlerin et de rencontrer souvent les chorales, de Genève à l'Alsace.

Cette grande fresque sonore est devenue un concert sur la place Saint-Pierre, en présence du maire nouvellement élu en 1977, avec l'orchestre municipal, dont les musiciens avaient peur de la pluie

pour leurs instruments. Le *Contrepoint* en était le moteur, le noyau dur, autour duquel s'agrégeaient les chorales de la Région.

A la même époque, le Recteur d'Académie, dans une naïveté touchante, m'a demandé de monter l'*Orfeo* de Monteverdi que les mélomanes étaient en train de découvrir grâce au microsillon, avec 500 scolaires (ça fait bien, le nombre !). Il ne soupçonnait pas l'immense fossé entre l'œuvre et les possibilités des collégiens.



Mentionnons aussi les *musiques vénitienes* à la collégiale de Dole, en présence du ministre de la Culture, Jacques Duhamel, le *Vespro* de Monteverdi à la cathédrale de Besançon, dont le portail était coincé par la foule des auditeurs. La ferveur des artistes, ce soir d'avril 1978, a été ressentie comme jamais et s'est répandue dans l'assistance.

Même atmosphère lors de la *Passion selon Saint Jean*, en 1982, avec une brochette de solistes et d'instrumentistes

internationaux de top niveau. C'est là aussi l'un de nos principes auquel je tiens beaucoup : la collaboration systématique, à part égale, des professionnels et des amateurs.

Mais le *Contrepoint* savait aussi assumer seul sa présence et son rayonnement. Exemples : la musique polychorale pour donner une âme aux espaces et aux volumes du musée de Besançon (proprement : les « animer »). *Noces* de Stravinski, mis en mouvement au Palais des sports ; la création, à Besançon, de *Lux aeterna* de Ligeti, sans doute une première française ; l'opération Bach père et fils... et la mémorable année Bach (1981-1982).

À partir de ces efforts, le *Contrepoint* est allé cueillir un troisième prix au concours international de Spittal an der Donau et s'est fait remarquer : en attendant le verdict du jury, il faisait danser au son du folklore français tous les auditeurs. C'est ça aussi, l'Europe !

La vie de groupe étant importante, j'ai toujours pensé qu'il était indispensable que l'Ensemble vocal fût piloté par un binôme : le chef de chœur (technicien) et le président, lui-même animateur, sorte d'ingénieur culturel. Tant que ce binôme a fonctionné, l'aventure était belle !





Les PPPP

Petites productions partielles publiques



Si les grands concerts attiraient parfois jusqu'à 2000 auditeurs, l'essentiel de notre action de rayonnement culturel reposait bien aussi sur les prestations à petit effectif dans les villages et dans les MJC (*Maisons des Jeunes et de la Culture*), les MPT (*Maisons pour tous*). C'étaient les PPPP ou *Petites productions partielles publiques*.

Plusieurs étaient interprétées en quatuor vocal, dont l'organisation était laissée à l'initiative d'un ou plusieurs choristes. Ce procédé n'a pas peu contribué à créer une vie de groupe intense et citoyenne. Dans de nombreux cas ensuite, le public local s'est évidemment déplacé comme un seul homme, pour la production finale en concert.



On s'en allait par groupes d'une dizaine de chanteurs, à tour de rôle, mettre à la disposition d'un public tout-venant à la campagne ou dans les maisons de quartier, après les avoir présentées à la manière des JMF (*Jeunesses musicales de France*), les musiques que notre sensibilité et notre ferveur avaient retenues.

Une action qui a surpris tout le monde, ce fut notre participation à la kermesse du *Travailleur bisontin*, organisé par *L'Huma*. Et que pensez-vous qu'on ait chanté ? Certes, du folklore harmonisé, mais aussi des extraits de la cantate n° 4 de Bach, dans un silence impressionnant ! Vous eussiez entendu le recueillement !

Évolution des chorales

Pour ce travail de formation des chefs et des membres des associations, on a senti le besoin d'une structure permanente. C'est ainsi que fut créé le *Centre polyphonique*. À la différence d'autres régions où le centre dépendait de la DRAC, nous avons voulu lui donner une forme associative, où le pouvoir était confié aux chefs de chœur.

Ce travail collectif a pris le relais de l'ARREM, s'est appelé *Confluences*, mais n'a pas vraiment répondu à ce qu'on en attendait. Cependant, parmi ses réalisations sous les directeurs successifs, notons les cours de chant et de direction de chœur, un atelier de travail rythmique pour voix de femmes, qui a abouti à la production de *Trois petites liturgies de la présence divine*, de Messiaen au Festival de 1988, un atelier de madrigaux à Dole, et le travail collectif sur une grande œuvre, les célèbres *Carmina burana* – jouées 7 fois et précédées d'une étude sur le Moyen Âge. Il y aura plus tard l'Oratorio *La Damnation de Faust* avec Serge Baudot, partition gigantesque, où l'on doit aussi maîtriser l'expression scénique.

La belle aventure ne s'est pas poursuivie sous sa forme initiale. Après la prodigieuse *Passion selon Saint Jean*, en

1982, la pression est retombée comme un soufflé qui a trop attendu. Je n'ai pas su prendre assez de recul pour prévoir à long terme les recrutements et les programmes.

Il y eut aussi, en plus de cette absence de projet, "la mort du père" et la bataille des "ego". Le *Contrepoint* est passé aux mains d'autres chefs, avec une philosophie parfois différente.

Cependant, pendant plusieurs années, la série de concerts sous le nom de *Choros* a présenté aux auditeurs de grandes œuvres de la musique classique. D'autre part, plusieurs anciens ont fondé leur propre groupe. Parmi eux, l'Ensemble vocal *Contrastes*, avec Brigitte Rose, semble suivre la politique de rayonnement régional de l'ARREM.

Heurs et malheurs, c'est bien là la vie associative dans toute sa splendeur, « *telle qu'en elle-même l'éternité la change...* »

Ces quelques années de grâce, jalonnées de concerts mémorables avec le *Contrepoint* et ses partenaires, ont vu un rayonnement dans les quartiers et les villages. Il eût fallu alors un sang neuf ! D'autre part, ai-je observé, les belles aventures durent 7 ans !

Noël au pays



Durant 7 ans, à Ornans, puis à Baume-les-Dames, une demi-douzaine de chefs, notamment de chorales de villages, se mettent d'accord pour célébrer Noël par des chants traditionnels.

Chacun dirige deux chants de son choix, qui seront enchaînés par un interlude instrumental, et l'ensemble des chanteurs chante une œuvre plus importante. Ce sera une activité continue de formation, durant au moins un trimestre, mais quelle fête pour les gens de la contrée !





Musique instrumentale

La musique pour tous

La ville de Besançon, jumelée avec Dewsbury en Angleterre, devait répondre à une invitation à rencontrer des orchestres de jeunes. Or il n'y avait pas de classe d'orchestre au Conservatoire. La présidente des parents d'élèves, la regrettée Renée Rose, est venue me trouver, afin qu'on constituât un ensemble de jeunes pour répondre à l'invitation.

Ce fut si performant que nous avons fondé l'association OJB, *Orchestre de jeunes de Besançon*. Et voilà la présidente, Nelly Milan qui sème la musique sous les pas de 60 jeunes, en ville et aux quatre coins de l'Europe : en Angleterre, en Allemagne, en Italie. Des aventures merveilleuses dont se souviennent encore ceux que l'on croise aujourd'hui !

J'ai en mémoire une rencontre, à Besançon, de jeunes de trois villes jumelées... Après la production en commun de la suite *Pelléas et Mélisande* de Fauré, il fut distribué aux 200 musiciens une clochette spécialement fondue par une fonderie du Haut-Doubs. Vous les auriez vu se répandre dans tous

les coins du Kursaal, en faisant tinter à qui mieux mieux chacun sa clochette – sorte de cluster gigantesque. C'était un mégacarillon qui sourdait de partout, et qui sonnait en un air de fête, une nappe sonore, une féérie, vous dis-je !

Le piano à l'usine

Quelques temps après 1981, le ministre du Temps libre, André Henry, demanda au directeur régional Roger Reneaux de mettre au point une action culturelle en milieu populaire, en organisant une tournée pour le pianiste argentin Miguel-Angel Estrella, sorti des geôles de la dictature. Je n'ai pas hésité une seconde : ce serait Alstom-Belfort où j'avais travaillé sept ans comme ouvrier OS2.

Ce fut ainsi l'opération "le piano à l'usine" pendant une semaine, c'est-à-dire la musique à la disposition de tous. Grâce au relais des élus du comité d'entreprise, ce fut un succès. On y avait aussi associé des élèves du Conservatoire de Belfort : ils ont pu comprendre que leur futur métier, ce n'est pas seulement le concert formel et prestigieux, c'est aussi la musique pour tous, dans des conditions sans cesse à réinventer.

Tous azimuts

L'action culturelle à partir de la formation, tel était le but de la MAFPEN (*Mission académique pour la Formation des personnels de l'Éducation nationale*), qui hélas n'existe plus, par des stages pour professeurs de collège.

C'est ainsi qu'on m'a envoyé en diverses académies, jusqu'en Guadeloupe. Mais peut-on apprendre en 8 jours le métier de professeur de collège ? Il existait également des stages nationaux, pour les enseignants du second degré, et des stages pour professeurs de conservatoire organisés par le CNFPT (*Centre national de Formation des personnels territoriaux*). S'y sont ajoutés, dans le privé, les stages de formation à Sochaux pour les chefs d'orchestre d'harmonie, cette expression musicale étant très répandue en milieu industriel et populaire.

Le projet concocté avec le GARE (Groupe d'action et de recherche sur l'Exclusion) visant à créer une chorale d'hommes à la prison de La Butte, n'a pas pu voir le jour, le directeur étant trop rivé à son règlement. En revanche, avec les moniales de l'abbaye de la Grâce Dieu, on a pu faire un travail où la voix et le corps revendiquent toute leur place.

Par ailleurs, j'ai beaucoup appris en faisant une intervention mensuelle d'éveil musical dans une école maternelle, durant quelques années, en collaboration avec une remarquable directrice, excellente pédagogue. J'ai profité de la proximité pour nouer des relations avec la Maison de la Culture de Chalon, dirigée par F. Janson. Tout en faisant quelques interventions avec des chorales locales, j'ai appris beaucoup sur l'organisation de l'action culturelle.

Paris

À l'INJEP (Institut national de la Jeunesse et de l'Éducation populaire) de Marly-le-Roy, on avait l'occasion de rencontrer les collègues CTP (Conseillers techniques et pédagogiques) et d'échanger nos réalisations... et nos échecs.

Le ministère y organisait aussi en été des stages de 3 semaines, notamment pour animateurs étrangers. C'est ainsi que j'ai eu le bonheur de diriger une session consacrée à la musique italienne (Monteverdi) avec conférences, présentations de disques, travaux pratiques. J'avais ma voiture pleine d'ouvrages généraux et spécialisés, de partitions, de microsillons. Heures d'une densité fabuleuse !

À la Direction de la Musique, au ministère de la Culture, je faisais partie de plusieurs commissions. Pour ces séances, je prenais le TGV du matin, flèche orange qui avalait des kilomètres dans la campagne fleurie, j'y côtoyais parfois Joseph Pinard, qui avait la réputation d'être le député le plus assidu de l'Assemblée nationale !

J'ai été aussi invité rue de Grenelle, à la commission sur l'Enseignement de la musique, présidée par Claude Henry Joubert (Institut de Pédagogie musicale et chorégraphique - la Villette) avec l'Inspectrice générale de l'Éducation nationale. Nous tenions nos séances mensuelles dans la bibliothèque du ministre, et j'avais dans mon dos les tomes luxueusement reliés des J.O. de 1889. Parfois, Jospin pointait sa tête dans l'entrebâillement de la porte, et c'est ainsi qu'en l'espace d'un an, je l'ai vue, petit à petit, devenir chenue.

L'ANCOLI (Association nationale des chorales liturgiques) m'a invité à être l'un des meneurs du rassemblement du stade de Bercy, en 1985... Faire chanter plusieurs milliers de choristes, comme aux choralies *À Cœur Joie* de Vaison-la-Romaine, je vous laisse deviner l'émotion.





Déplier la musique

A l'instar des JMF, dont j'étais membre co-fondateur, lorsque j'étais à l'usine, il s'agit de présenter la musique dite classique à un public tout-venant, de faire partager ce que j'aime.

On a commencé dans le but de former des animateurs ruraux dans la région d'Ornans, puis avec la fondation de l'association éponyme, ce furent des soirées régulières dans une salle d'une école de danse, avec un équipement minimal, puis dans les locaux du Conservatoire avec chaîne haut de gamme, technicien maison gratuit à notre

disposition et piano à queue pour les exemples. D'autres séances ont eu lieu à Gray, à Thise...

« Pourquoi « déplier » ? Comme on déplie le papier d'un paquet pour le découvrir, faire apparaître les structures mélodiques, les groupes rythmiques, les accords, les choix instrumentaux, leur construction qui fait l'œuvre, mais aussi le retour d'un thème, un contrechant intérieur, une modulation qui oriente ailleurs le discours musical, etc... Pour les œuvres vocales, mélodies, oratorios, opéras, on précise comment la musique porte le texte.

Les exemples ou analyses sont aussi présentés au tableau schématiquement, car la musique écrite, de manière simplifiée, peut aider l'écoute et devenir accessible à tous. Il s'agit donc de réveiller amoureusement la belle au bois dormant qui attend le prince charmant. On laisse ensuite chacun au plaisir de goûter à son gré » (Yves Calais).

J'ai essayé la discussion, genre ciné-club, mais je n'ai pas trouvé le ton juste. Chaque auditeur pouvait recevoir plusieurs fiches techniques, résumé de la séance. Cela constitue aujourd'hui un corpus non négligeable.



« Chapeau cornu »

C'est le nom d'un château sur la commune de Vigneu dans l'Isère, converti en maison familiale, qui nous accueille en juillet durant sept ans, pour l'organisation de stages appelés « Actualité de la musique ancienne ».

La conjonction de trois CTP, Grenoble, Strasbourg, Besançon, fit vivre aux stagiaires la vie du Moyen Âge jusqu'à la Renaissance. Non pas dans une reproduction muséologique, mais par la pratique de la musique dans le contexte du quotidien, musique incarnée dans la vie de tous les jours, comme c'était le cas vraisemblablement autrefois : musique de chambre, musique d'église, musiques de danse, où la finesse, associée à la liberté d'ornementation, est préférée au volume sonore.

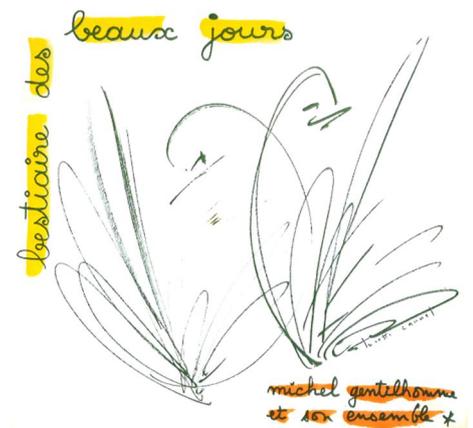
Quand je vous dirai que le directeur de la maison, André Grange, avait banni les appareils de télé et la machine à laver la vaisselle, vous aurez compris l'atmosphère de cette communauté, qui

cohabitait d'ailleurs avec un stage équestre.

Mais pour la pratique de la musique, conduite par des animateurs de grande classe, dont certains sortaient de la célèbre *schola* de Bâle, ou de Wien, dans le sillage d'Harnoncourt, nous étions guidés par des instructeurs tels Alizon, Zosso, Clemencic, Hopkinson Smith...

Les exigences ont permis à certains stagiaires, par la suite, de devenir professionnels.

L'originalité de ces stages était une approche de la musique médiévale sous deux formes : orale, comme le folk, avec improvisation spontanée d'une deuxième voix non écrite ; musicologique, avec des conférences sur la vie et les pratiques médiévales et étude des sources, lecture de *fac simile*.





Chapitre II

Je me raconte...

« Ce chapitre II raconte mon itinéraire, chaotique autant que cahoteux. Certains passages font doublon avec le chapitre I, d'autres sont plutôt anecdotiques. »

Lorsque j'étais à la communale, tout près du dépôt PLM, beaucoup de mes copains étaient fils de cheminots, et je rêvais, moi aussi, de pouvoir un jour conduire ces monstres d'acier qui rythmaient nos journées à deux pas de la cour de récré.

On s'extasiait - et on en rêvait - au passage du *Calais-Bâle* sous les murs de l'école. Je revois les baies vitrées des voitures de la compagnie du Nord qui étaient de forme ovale. Et à neuf ans, je dessinais des réseaux.

L'itinéraire d'un père, d'apprenti devenu musicien

Je faisais aussi un peu de musique (deux ans de piano au conservatoire municipal) mais mon père me disait : « N'en fais pas ton métier, on n'y gagne pas sa vie. » Cependant, j'ai devant moi l'image d'un homme qui a traversé le siècle, droit dans ses bottes : à 12 ans, il était apprenti. Imaginez : que faire avec une mère veuve, sans ressources en 1900 ?...

À force de ténacité, après bien des péripéties, il a terminé sa carrière comme prof au Conservatoire national de région. À la suite d'une chute d'un pommier et d'une fracture au bras, à 70 ans, pour sa rééducation, il a acheté un piano et s'est mis à faire des exercices. Apprendre le clavier à cet âge, quelle gageure !

La maîtrise, la liturgie et le chant

Mais je voulais aussi être prêtre, la liturgie m'attirait, qui me semblait un véritable théâtre. À la maîtrise, il y avait un cours de chant chaque jour. La scolarité était rythmée par les offices à la cathédrale, comme dans l'Église anglicane. C'était pour moi une magie.

De nombreux souvenirs jalonnent pour moi cette période. Ainsi l'office des Ténèbres des jours saints, où il fallait faire du bruit pour qu'on rapporte le cierge caché lors du dernier psaume. Alors, on y allait dare-dare en tapant le gros missel sur le pupitre. On y ajoutait la frappe des pieds sur le dallage !

Aux matines de la nuit de Noël, imaginez un gamin au milieu du chœur, tremblant de peur et d'émotion dans son aube blanche, à qui on demande de cantiler en

solo la lecture *Consolamini, consolamini, popule meus*, et qui entend sa voix s'envoler dans le noir, où l'on ne distingue aucun visage ! J'avais l'impression que tous les chanoines du chapitre, en grand uniforme dans leur arène, ainsi que le monde entier guettaient la mise à mort du toro ! Mais quel souvenir !

En été, c'étaient les colos des petits chanteurs du Grand Saint-Jean, dans la vallée de la Loue, où quelques maîtrisiens, les chouchous du maître de chapelle, étaient invités. C'est lui, le chanoine Blanc, qui m'a mis au banc d'orgue. Mes pieds n'arrivaient pas au pédalier. Et les pontificaux, les répons de la semaine sainte en polyphonie, les messes à quatre voix, l'*Alleluja* de Haendel, le *Pastores*, les motets d'Ingegneri attribués à Palestrina, le plain chant... tout cela, bien gravé, me chante encore dans la mémoire et dans le cœur !

En 4^{ème}, j'ai commencé l'algèbre et le grec (j'avais sauté la 5^{ème}) et j'aimais ça !

En 3^{ème}, en 3^{ème}, le collège était replié à la campagne, et le maître de chapelle aux armées. Les copains m'ont dit : « *Toi qui t'y connais, dirige-nous.* »... Ce fut ainsi le début de mes sengeries au pupitre !!

C'est en classe de 1^{ère}, appelée "rhéto", que le P. Verchot, ancien poilu de 14 et grand pédagogue devant l'Éternel, nous a fait aimer la langue française et les Humanités.

Faverney, puis la rue Mégevand

En philo, à Faverney, succursale de l'Institut catholique de Paris, il fallait répondre au prof en latin : *dic amice, responde mihi in lingua latina!* Mon diplôme de philo est signé Pie XII.

Puis ce fut la théologie, rue Mégevand à Besançon. J'y ai aussi appris un regard sur les autres, un engagement dans une vie de militant. C'était le début des prêtres ouvriers. J'étais attiré par cette forme d'action. Las moi ! On sait ce qu'est devenue cette belle aventure : les bien-pensants dont le président du Conseil soi-même, catho notoire, ont eu peur des

curés rouges et ont fait pression sur le pape pour arrêter l'entreprise !

Cependant, le plus important pour moi, peut-être, c'était l'orgue. J'avais la clef de la tribune du grand orgue de la cathédrale, et la permission d'aller après déjeuner, m'exercer quelques instants ; il fallait que je revienne pour le cours de 14h00. Je restais parfois jusqu'à 17h00. Bah ! Qu'est-ce que vous croyez, à côté de l'orgue, un cours de droit ou de dogme, est-ce que ça fait le poids ?

Un septénaire

1948-1955

Comme je n'avais pas fait de service militaire, étant en vase clos au séminaire, je suis parti pour un an dans une usine. Ce fut en 1948, après un stage de formation accélérée et un CAP de tôlier-formeur, l'atelier de montage des locomotives chez Alsthom, travail aux pièces (et au SMIG !) avec beaucoup d'aventures que je pourrais vous raconter.

A Belfort, changement complet : la vie à l'usine dans tout ce qu'elle a de plus déshumanisant et même sordide (voyez les définitions). On n'en était certes plus au Zola de 1900, mais pas loin !

J'ai connu la vie associative, le scoutisme, le syndicat, l'élection au comité d'entreprise, le mandat de la commission vacances, la vie paroissiale (on me prenait parfois pour le quatrième vicaire en civil) ainsi que la hantise, à l'instar des familles prolétariennes, de devoir toujours vivre cette vie-là, sans voir le bout du tunnel, la sortie n'étant pas fléchée !

Et la musique dans tout ça ? La chorale des scouts, un peu d'orgue à la paroisse, et dans le petit village de Gromagny, aux « grandes orgues » du modeste harmonium de mon copain, le curé Fesselet, ancien déporté de Dachau, militant du PSU, affecté à ce trou perdu aux confins de l'Alsace, à cause de son esprit frondeur.



Mais j'ai vécu aussi la fondation des JMF (*Jeunesses musicales de France*), l'orchestre de jazz à l'usine, avec ses composantes : le courant rythmique, l'improvisation non-écrite, l'expression musicale. C'était une équipe d'une dizaine de jeunes ouvriers, musiciens très doués, formés à l'orchestre de l'Harmonie de l'usine.

Un double septénaire 1955-1971

J'ai galéré 7 ans, mais une opportunité m'a fait partir comme pianiste d'une boîte de nuit à Strasbourg ; je n'ai pas hésité une minute !

Or, il fallait taper sur le clavier mal accordé, faire une musique de fond, toute la nuit, en solo, sans batterie ni sono. Si la musique s'interrompait, ne fût-ce qu'un instant, la patronne surgissait comme un diable de sa boîte, et aboyait : « *Michel, un tango !* » J'ai failli y laisser ma santé. J'ai quitté la boîte. Mais accompagner au cabaret les chanteuses ou les danseuses nues, c'est pour moi, comme accompagner un chanteur baroque à l'église : même combat. Ces partenariats me sont un régal !

Devenu chômeur, je suis parti sur un chantier à Saint-Ouen, construire les coffrages des immeubles qui jouxtent le périphérique. C'était la « zone ». J'ai vu parfois sur le chantier des rats gros comme des chats !

L'Opéra de Strasbourg

Mais dès que j'ai su qu'il y avait une place de choriste professionnel à l'Opéra de Strasbourg, laissée vacante par un départ au service militaire, je me suis inscrit à l'audition et fus engagé *subito presto*.

Dans les chœurs de l'opéra, j'ai vu défiler les grandes pièces du répertoire, et quelques créations. Mon besoin de scène était comblé, et croyez-vous que j'allais pouvoir suivre les cours au conservatoire ? « Non, trop vieux ! » me dit le directeur. « *Mais préparez le professorat de l'Éducation nationale (CAEM, Certificat d'aptitude à l'Éducation musicale, ancêtre du CAPES) on vous aidera.* »

Eh oui, on m'a aidé ; oh combien ! Munch soi-même, Mme Dommel, Mlle Sigwalt, dite tante Marie, géniale et brouillonne, disciple de Vincent d'Indy, la soprano Marcelle Bunlet, l'organiste Michel Chapuis, etc. J'ai donc pu quand même faire du chant, du clavier, de la percussion avec les Percussions de Strasbourg, de l'écriture, de l'analyse, de la direction d'orchestre, de l'histoire de la musique, de la littérature, et obtenir le CAPES – deuxième de promotion...

"Fustel" et l'univers de la musique

Je suis alors nommé au prestigieux lycée Fustel-de-Coulanges à Strasbourg, où la bourgeoisie scolarisait ses garçons. Et là, c'est merveilleux : au milieu des collègues, de grosses pointures ; il y en a qui sortent de Normal'Sup, un collègue qui fait ses cours en toge et néanmoins se fait chahuter, nous ne sommes que trois non-agrégés : le dessin, la musique, l'éducation physique ! Le mercredi, je peux aussi suivre des cours à la *Schola cantorum* de Bâle, pour le clavecin et la Basse continue.

Cependant, je n'oublierai pas ce que j'ai appris chez les moines de Solesmes avec Dom Gajard et l'étude de l'ouvrage fondamental de Dom Mocquereau, *Le nombre musical*.

J'ai aussi beaucoup appris à Neuilly, avec ce génial pédagogue qu'était Maurice Martenot, disciple de Montessori, sur la philosophie de l'éducation. J'ai bénéficié des cours d'été de direction d'orchestre de Boulez à Bâle, ainsi que des exemples et des conseils du fondateur du mouvement choral *A Cœur Joie*, César Geoffroy, qui aurait fait chanter, dit-on, même des pierres !

Comme j'étais instructeur national du mouvement, j'ai fréquenté les grands chefs : Geoffroy, Caillat, Caillard, Passaquet... Parfois, j'allais à Lyon, et rentrais par le train de nuit pour mes cours du lundi au lycée.

J'ai vécu les grands rassemblements de chorales, dans la tradition des jamborees du scoutisme, les contacts avec la EFJC (*Europäische Föderation Junger Chöre*) à laquelle était affilié mon ensemble vocal, la *Psallette de Strasbourg* (présidée par

Michel Daune), qui eut ses moments de notoriété, par exemple en Belgique, en Italie, en Hongrie, à *Europa cantat* à Graz et Nevers... ; à Strasbourg avec l'orchestre de l'ORTF, notamment des musiques contemporaines et des créations : Caplet, Ohana, Dallapiccola, Kabelac... Et je suis allé voir comment travaillent les grands chefs : Martorell à Barcelone, Wolters à Hamburg, etc.

En 1962, je jouais comme supplémentaire à l'orchestre municipal de Strasbourg, en plus de mon activité chorale. Mais ne pouvant tout cumuler, il a fallu choisir.

Besançon

En 1971, je suis revenu à Besançon, avec le regret de quitter les élèves et un milieu musical de grande classe, mais aussi avec la satisfaction de retrouver mes racines.

J'ai aussitôt acheté une Renault-Rodéo pour y loger mon clavecin, et j'ai sillonné la région avec ladite Rodéo et trois motivations : la musique, l'enseignement, la liberté... J'y ai rencontré des militants convaincus et dynamiques, tels la famille Rose, la famille Gauthier, et combien d'autres !

Faisant la tournée des instances en place, je suis allé me présenter au directeur du Conservatoire, André Cauvin. Entretien formel, sans plus. Je lui décrivis le profil d'un Conseiller technique et pédagogique, dont il ignorait l'existence et la fonction. Au moment de le quitter, je ne sais pas pourquoi, je lui citai quelques-uns de mes diplômes. « *Ah ! Parce que vous êtes aussi musicien ?* » Il change de voix et me fait rasseoir ; et du coup me propose une classe de collège vacante mais que je ne pouvais pas accepter.

Au chapitre précédent, j'ai décrit assez abondamment les différents secteurs où je me suis senti bien. En cumul, je pouvais garder des contacts avec le Conservatoire et la profession, pour quelques heures de chant choral qui étaient vacantes, dans l'attente d'un titulaire, et aussi faire, à Lyon II, quelques cours de préparation à l'agrégation de musique. Quel paradoxe, alors que je ne suis qu'un petit certifié !



Chapitre III

Quelques facteurs déterminants

*Un tiers de siècle, regard sur le passé ?
Il est possible, avec le recul du temps, que la description s'en soit embellie ;
mais analysant les causes et conditions d'un certain accomplissement,
je voudrais dire à quoi et à qui on doit ces moments d'une belle aventure*



L'air du temps

Comme on le verra dans la brève rétrospective du chapitre IV, durant la guerre, les activités étaient plus ou moins tolérées par l'occupant : groupes de théâtre, chorales, scoutisme, pratique du sport...

L'essor de la vie associative

Dès 1945, c'est une véritable effervescence, c'est la soif de vivre, de revivre, l'essor de la vie associative, le désir de culture. Je reste ébahi devant ce besoin que nous avons de nous ressouder dans un groupe.

Les associations se multiplient : MJC (*Maisons des Jeunes et de la Culture*), MPT (*Maisons pour tous*), VVF (*Villages vacances famille*), plusieurs fédérations des AJ (*Auberges de jeunesse*), *Peuple et culture*, foyers ruraux, Ligue de l'enseignement, ciné-clubs, etc... Vu avec le recul du temps, cela paraît un foisonnement de vie citoyenne, avec un souci éducatif (et aussi un dur désir d'antidote, vis-à-vis de la consommation : presse, radio, scooters, cinéma, puis bientôt télé, car dans le loisir, c'est comme dans la fable d'Ésope : il y a le meilleur et le pire !

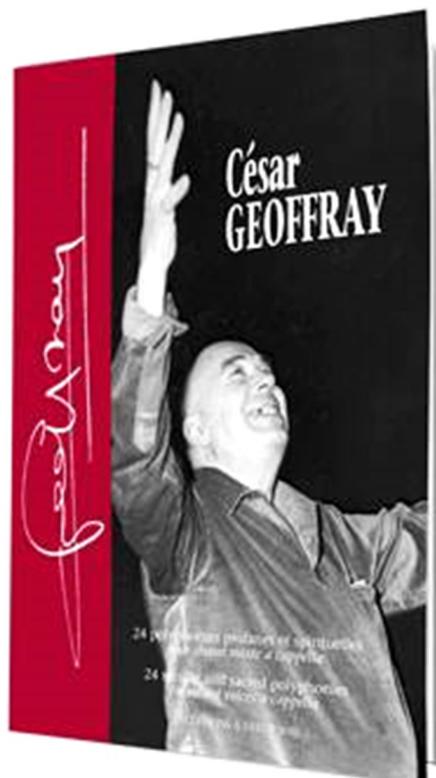
Rien que dans ma ville : l'AFC (*Association franc-comtoise de culture*) et le CCPPO (*Centre culturel populaire de Palente et des Orchamps*), dans une banlieue nouvelle de Besançon, sont topiques. Les archives de cette association emblématique sont au Département du Doubs.

Les réalisations

Les JMF : *Jeunesses musicales de France*, fondées par Nicolý dès 1942 : l'artiste venait sur place avec son instrument jusque dans les petites villes ; il présentait une pièce du patrimoine musical : une musique, un auteur, une forme musicale.

Les centres musicaux ruraux

A cœur Joie héritière du scoutisme, dont César Geoffroy était le "maître de chœur". Son postulat de génie : faire s'exprimer par le chant à plusieurs voix des personnes qui n'ont pas forcément de connaissances musicales, faire de la musique par l'instrument à l'accès le plus immédiat et le moins cher, son propre corps, par un travail de l'oreille... sans passer au départ par le rébarbatif solfège. En quelques années, l'essor de ces chorales fut prodigieux.



Les organisations

Les comités d'entreprises, dont l'ordonnance du 22 février 1945 définit les attributions : « œuvres sociales ayant pour objet l'utilisation des loisirs et l'organisation sportive, institutions d'ordre professionnel et éducatif... bibliothèques, les cours de culture générale... »

La création des Centres dramatiques de province : les Dasté, Planchon, Gignoux... et un peu plus tard les Maisons de la Culture, les orchestres régionaux, les CNR (conservatoires de région) avec des classes à horaire aménagés. Il a fallu attendre l'après-guerre pour reconnaître la qualité de prof. à part entière à l'enseignant de musique au lycée, par le diplôme du CAEM ; mais ce ne sera qu'en 1974 que sera créée l'agrégation de musique.

Mais plus généralement, on observe surtout une appétence pour la musique : le renouveau de l'opéra qui se préoccupe d'une mise en scène non figée, aussi dynamique que celle de la comédie... Le goût pour la voix : de nombreux profs privés, et dans les conservatoires, bientôt des cours de chorales – ce qui n'existait pas auparavant, oh paradoxe ! Et puis le jazz vocal.



Le succès des Frères Jacques, des Compagnons de la chanson, des Quatre barbus, etc... avec une expression vivante du chant à plusieurs voix, non pas statique, mais mis en scène et en mouvement...





Une certaine conception de l'art vocal

Une certaine conception de la pratique chorale, que je partage d'ailleurs avec de nombreux collègues. Voyez ici seulement le témoignage de ce qui a paru réussir :

▪ **Chant collectif par la vie collective, vie collective par le chant collectif** : on est conscient de la présence de l'autre, on en tient compte, on fait de la musique avec d'autres. Le groupe est une sorte de phalanstère, en tout cas un microcosme avec ses bonheurs et ses tensions. Cette vie de groupe avait frappé le journaliste de la *Kärntner Zeitung* en Autriche, qui admirait, avec des âges si différents, une démarche très conviviale. La vie du groupe est apparue comme un paramètre essentiel.

▪ **l'objectif** : le chant choral envisagé d'abord comme formation globale, comme ascèse : formation concertée et intégrée ; individuelle et collective, en

amont de la production en concert ; formation vocale, technique, culturelle, esthétique, et je dirais éthique !

▪ **le répertoire** : l'ensemble vocal non-professionnel ne s'est pas d'abord attaqué à des grandes œuvres dont l'exécution assure le prestige, voire le triomphe des interprètes, et pas forcément bien mises au point, mais à des œuvres à la mesure du niveau actuel et réel des chanteurs, par un long travail de questionnement et de mise au point.

▪ **la collaboration amateurs-professionnels**. J'ai pu observer, comme je l'avais fait déjà avec la Psalette de Strasbourg, ce que chaque partie peut y gagner.

▪ **ce que je dois au folk** : une musique vivante, que *Le Robert* qualifie de *musique traditionnelle populaire modernisée*, un esprit de joie, de danse et de fête. On ne lit pas la musique, on la communique !

▪ **les exigences fondamentales** : assiduité, ponctualité précision, écoute.

▪ **on chante avec son oreille** : l'écoute des partenaires et de la musique qu'on a en soi.

▪ **une approche globale de la musique** : les sons, les nuances, les phrasés, les accents, l'expression, l'intelligence du texte et de sa projection, et en tout premier lieu, le rythme.

▪ **le travail en quatuor vocal pour une autonomie concertée**.

▪ **on cherche le sens** : on questionne la partition et le texte littéraire qu'elle supporte.

▪ **un souci de mise à la disposition des auditeurs** : les PPPP (cf. chapitre I).

Il appartiendra à d'autres observateurs de constater les faiblesses et les limites de cette attitude et de ces méthodes.

Ce que je dois à...

Je n'aurai garde d'oublier ce que je dois à mes maîtres du Conservatoire de Strasbourg, qui m'ont fait prendre conscience de ce qu'est la musique.

Et il serait injuste - oh combien ! - de passer sous silence la part de succès que

je dois à la rencontre d'un quateron de militants avec qui j'ai fait équipe.

Mais je n'omets pas ce qu'on doit au soutien des instances, en tout premier lieu, la Direction régionale de Jeunesse et Sports qui, dans la limite de ses moyens, a toujours favorisé l'action, et laissé libres

les choix esthétiques, techniques et pédagogiques.

Et aussi la Ville de Besançon, notamment par deux adjoints successifs à la Culture : Kohler et Devalière, ainsi que par les services techniques pour nos concerts. ■





Marie-Claire Alain

Jehan Alain et l'orgue de Saint-Ferjeux à Besançon



Lors de mon premier récital à la cathédrale de Besançon, l'abbé Gabet m'emmena fort gentiment visiter le chanoine Tissot, fidèle ami de ma famille. Ce fut mon premier contact avec l'orgue de la basilique St-Ferjeux, et ma dernière rencontre avec le cher chanoine, qui devait disparaître dans les années suivantes.

Hélas, la visite de l'orgue fut plutôt décevante. Nous étions en pleine période de croisade... pour l'orgue mécanique, et un orgue de ce type était unanimement décrié. Le pauvre instrument avait beaucoup souffert des ans et de la poussière : la moitié des jeux étaient muets, l'autre moitié fausse !

A la demande du chanoine, je jouai les « *Litanies* », bienheureuse d'arriver à l'accord final ! Le chanoine, fort ému, me dit ne jamais les avoir entendues jouées aussi vite depuis la mort de Jehan. Mais le troisième clavier avait déjà cessé de parler... Je ne pus donc juger de l'apport "Jehan Alain" sur l'orgue de Ghys. J'ignorais au reste que Jehan eût été, d'une façon aussi active, à l'origine de la construction de ce troisième plan sonore.

C'est la chronique locale qui me donna quelques lumières sur cette période, m'expliquant du même coup l'intérêt porté par Jehan à St-Ferjeux, et ses nombreuses visites à celui qu'il appelait « mon oncle le chanoine ».

Cet article sera incomplet : il me faudrait, pour préciser les faits et les dates avec sécurité, consulter des archives familiales dont je ne dispose pas actuellement. Ce que je sais avec certitude, c'est que le chanoine Tissot, musicien inspiré mais fantaisiste, se faisait donner par mon père des leçons de composition par correspondance. Mon père, Albert Alain (1880-1971), révisait ses manuscrits avant les exécutions et les publications. Cette correspondance fut le prélude d'une longue amitié entre Albert Alain et le Chanoine.

En 1930, allant visiter son ami, mon père emmena son fils aîné. Jehan fut séduit

par la campagne franc-comtoise - la basilique St-Ferjeux était alors au milieu des prés et des bois et non dans l'univers de béton qui a envahi les faubourgs de Besançon -, par une ambiance sympathique et bon enfant, où il se fit de suite de bons amis, par la passion musicale qui animait le chanoine, et surtout par la merveilleuse acoustique de la basilique, où l'orgue de Ghys sonnait avec chaleur et moelleux. Jehan y restait des heures à improviser, comme il improvisait aussi et jouait tout son répertoire sur les pianos de rencontre partout où il était invité, pour la plus grande joie de son ami le chanoine, et de leurs hôtes.

Il est émouvant de constater combien est resté vivace, après tant d'années, le souvenir de ce très jeune homme qui passait sa vie en musique. Certains de ces témoignages sont de première main, comme celui, très émouvant, de M. Alphonse Courtois, pour qui fut écrit le motet « *O quam suavis est* ». D'autres me sont parvenus par écrit (articles de l'*Est républicain*, 5 novembre 1983, non signé ; de l'Abbé Maury, Pentecôte 1942 - documents détenus par la paroisse) ou par les enfants et petits-enfants des témoins d'époque.

L'appartement du chanoine Tissot a disparu, mais l'on m'a parlé de la tonnelle où Jehan Alain s'installait pour composer. Le souvenir de sa motocyclette est resté dans toutes les mémoires (il faut dire qu'elle était inoubliable), de même que son amour pour les orgues anciens (celui d'Ornans, notamment) et sa souriante gentillesse.

Il semble bien que mon père ne fit qu'une brève apparition à St-Ferjeux, mais Jehan, lui, y resta plus longtemps. Il y revint ensuite pour de nombreux séjours. Le père et le fils rêvant d'éclaircir — à la manière néo-classique — l'ensemble sonore un peu épais conçu par Ghys, conçurent un troisième plan, dont le fils (âgé de dix-neuf ans) se fit le responsable.

Rappelons-nous que nous sommes alors en 1930, au plus bas de la vague descendante en France...

On ne peut agrandir l'instrument qu'avec un système pneumatique... « Pourquoi pas ? » se dit Jehan, « Les progrès sont possibles, on arrivera peut-être à rendre ce système fiable. ». Et il brosse cette ambitieuse composition d'un Positif expressif de 13 jeux. Par raison d'économie, celui-ci sera placé au-dessus du Récit, à la console des claviers, et le jeu des deux boîtes expressives permettra de doser l'un ou l'autre plan sonore.

D'où vient l'idée de ces jeux nommés Montre-Viola et Clarabella ? Je l'ignore. Peut-être de Bossier lui-même ?

Mais les autres jeux de ce troisième clavier montrent bien les orientations de Jehan Alain telles qu'elles se manifestent ou se manifesteront dans les années à venir sur l'orgue "Alain" de Saint-Germain-en-Laye :

- Quintaton 16, Hautbois, Cromorne sur le Clavier supérieur (dit « de solo » à Saint-Germain-en-Laye).

- Cornet décomposé du 8 pieds au Larigot (8 pieds, 4 pieds, 2 pieds, Nazard, Tierce, Larigot) qui sera bientôt achevé à Saint-Germain-en-Laye.

- La Voix Humaine sur ce nouveau clavier reste un phénomène unique et vient, à point nommé, pour expliquer les indications de jeux des pièces écrites de 1930 à 1935. (Il n'y a pas de Voix Humaine sur l'orgue "Alain").

- La batterie d'Anches (16', 8', 4') au Récit était aussi en projet à Saint-Germain-en-Laye. Elle sera terminée par Albert Alain dans les années 40.

- La Cymbale correspondait aussi aux vœux de Jehan, puisque mon père en acheta une chez Gonzalez en 1945. Il la divisa ensuite en rangs séparés afin d'obtenir un second 8 pieds et un Piccolo 1 pied.

Du coup, le jeune Alain passe de nombreuses vacances à St-Ferjeux pour voir où en sont les travaux réalisés par Bossier.

Et le 10 juillet 1932, il inaugure le nouveau « trois claviers ».

Besançon lui procurait cette occasion unique de pouvoir jouer en récital. Il avait 21 ans, était jeune et inconnu. Il lui faudra attendre 1936, et même 1938, pour commencer de jouer en soliste à Paris.

Il revient régulièrement surveiller « son » orgue dans les années suivantes. Le réparer aussi, car il ne semble pas que Bossier ait livré un travail bien satisfaisant. Excellent bricoleur, très au courant des problèmes de facture, Jehan réparait, accordait, réglait la mécanique défectueuse, et jouait des nuits entières pour la plus grande joie de ses amis.

Certaines de ses œuvres de jeunesse ont pu être composées à Besançon-St-Ferjeux : le « Lamento » (1930), le « Grave » (1932), dont le manuscrit (à la Bibliothèque nationale) porte en exergue la mention « St-Ferjeux », avec une registration, et est signé « Les Ragots, Besançon, août 32. Alain ». La « Petite Pièce » aussi, et le « Prélude » (du Prélude et Fugue).

Toutes les copies de ces œuvres sont déposées à la B. N. de Paris. J'ignore la provenance de ces manuscrits, mais la mention « St-Ferjeux » me fait penser qu'ils pourraient représenter la collection personnelle du chanoine Tissot. Dans ce lot de manuscrits, se trouve également un exemplaire des « Variations » de la « Suite pour Orgue ».

D'autres œuvres ont été adaptées à St-Ferjeux : « Ballade en mode phrygien », « Choral Phrygien ».

Certaines, beaucoup plus tardives, « Variations sur un thème de Clément Janequin », « Litanies », ont été jouées à St-Ferjeux lors des passages de Jehan Alain sur la route de Haute-Savoie (nous avions notre maison à Argentière depuis 1933) et sans doute données en première audition au public bisontin. Rappelons que, de 1935 à 1939, Jehan, élève chez Dupré, au Conservatoire de Paris, n'avait pas le droit, en principe, de se produire en public, et que ces concerts devaient avoir un caractère privé, sous peine pour l'interprète de se voir rayer des cadres du Conservatoire.

Qu'il me soit permis de rendre hommage à l'abbé Nappéz, curé de la basilique, qui a su comprendre l'intérêt de ce mal aimé des orgues bisontins qu'était St-Ferjeux. Sans aucune subvention, soutenu par un grand élan venu de tous les anciens amis de Jehan Alain, il a osé entreprendre la remise en l'état original de ce touchant témoignage : l'orgue qu'un jeune compositeur avait aimé et qui lui avait servi de source d'inspiration. Qu'il soit remercié de nous avoir sauvé ce monument musical. Ajoutons que J.M. Cicchero a réalisé avec humilité et compétence une restauration exemplaire.

Marie-Claire ALAIN,
Mai 1988

Jehan ALAIN

Né à Saint-Germain-en-Laye, le 3 février 1911, il commence son apprentissage avec son père (piano, orgue, harmonie), puis auprès d'Augustin Pierson, à l'orgue de la cathédrale Saint-Louis de Versailles.

Il entre au Conservatoire de Paris en 1928. Il obtient le premier prix d'harmonie en 1933 dans la classe d'André Bloch (1873-1960), de fugue et de composition dans la classe de Georges Caussade (1873-1936).

Il étudie également la composition auprès de Paul Dukas (1865-1935) et de Roger Ducasse (1873-1954). En 1939, il obtient le premier prix d'orgue et d'improvisation dans la classe de Marcel Dupré (1886-1971).

Dès 1935 il est organiste de l'église Saint-Nicolas à Maison-Lafitte. Il épouse le 22 avril de la même année Madeleine Payan. Ils ont trois enfants. Il donne des cours de piano et d'orgue.

En 1936 il gagne le prix de l'association « Les amis de l'Orgue » avec une *Suite* pour orgue. Il prend parfois part aux activités du groupe « Jeune France », dont l'âme est Olivier Messiaen.

Il meurt « au champ d'honneur », à 29 ans, au Petit Puy, près de Saumur, le 20 juin 1940.

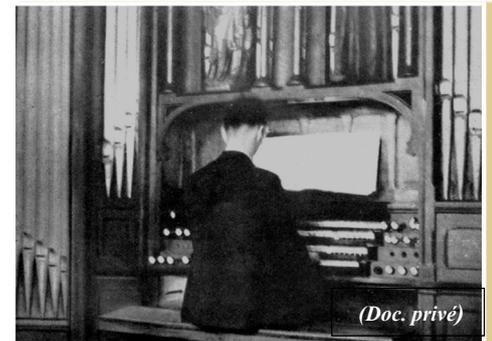


Marie-Claire Alain

Elle est née le 10 août 1926 à Saint-Germain-en-Laye, au sein d'une famille de musiciens. Elle est la fille du compositeur et organiste Albert Alain et de Magdeleine Alberty. Elle est la sœur benjamine du compositeur et organiste Jehan Alain (1911-1940), de Marie-Odile et Olivier Alain, musicologue et compositeur. Mariée à Jacques Gommier en 1950, elle a deux enfants et six petits-enfants. Son époux est mort en 1992. Marie-Claire est morte au Pecq, le 26 février 2013.

En 1999, pour Erato, elle avait enregistré, à Saint-Ferjeux, quatorze œuvres constituant le premier volume d'une nouvelle intégrale de Jehan Alain.

Jehan Alain à l'orgue de son père à Saint-Germain-en-Laye



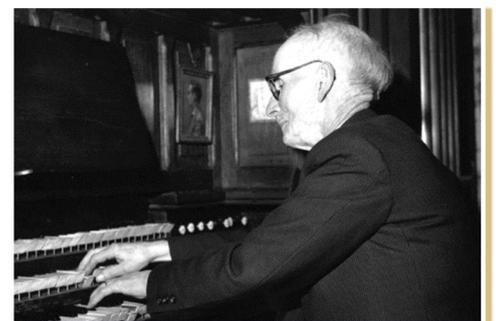
(Doc. privé)

L'orgue de la famille Alain



Albert Alain (1880-1971)

Elève de Gabriel Fauré et de Guillemant au Conservatoire de Paris
Organiste de Saint-Germain-en-Laye





« Le souvenir de sa motocyclette est resté dans toutes les mémoires (il faut dire qu'elle était inoubliable). »



L'orgue de la basilique St Ferjeux à Besançon

Le chanoine Henri TISSOT (1877-1964)

Tout à la fois prêtre, organiste, compositeur et impresario, le chanoine fut maître de chapelle de la basilique Saint-Ferjeux de Besançon durant 44 ans (1920-1964). Il fut élève à Paris du célèbre organiste Louis Vierne (1870-1937) et, au Conservatoire de Maurice Emmanuel (1862-1938). Il est l'auteur de 15 messes à 4 voix, de 7 grands psaumes, de 4 livres d'orgue et d'un grand nombre de motets. Il s'est spécialisé dans le genre de l'Oratorio moderne, drame musical et religieux qui utilise à la fois orchestre, chœurs, solistes et figurants muets, tel le 15^{ème}, « Marcellin Champagnat, l'ami des enfants ».

Une exposition intitulée « A la découverte du Chanoine Tissot » lui fut consacrée durant le mois de juin 2019 au Centre diocésain de Besançon.

À LA DÉCOUVERTE DU Chanoine Tissot

Samedi 01 Juin à 17h
CONCERT ITINÉRANT - HOMMAGE AU CHANOINE TISSOT -
Le Contège d'Orphée
Chapelle - Salle Cana Entrée Libre

Dimanche 02 Juin à 15h30
EVYLAN MIRE-
Nicolas Mourier-Nature, L'Ensemble Ossia et le Théâtre Alcyon
Cour Calot 10€/8€/5€*

Centre Diocésain
20 rue Mégevand Besançon

Tout le mois de Juin
EXPOSITION CHANOINE TISSOT
Bibliothèque
18 rue Mégevand
Mardi et Jeudi 9h-12h / 14h-18h
Entrée Libre

NOTES

(à l'intention des organistes)

PIÈCE REGISTRÉE POUR ST-FERJEUX:

- « Grave »:
Bourdon 16, Bourdon 8 (8ve, à l'octave)
Récit : Gambe Bourdon 8
Pédale : Soubasse - en A, le chant sur le Bourdon 16, Bourdon 8. A = mesure 15

PIÈCES POUVANT ÊTRE REGISTRÉES A ST-FERJEUX:

- « Ballade en mode phrygien » : p. 23, dernière ligne : Voix humaine solo. Hautbois, Cromorne et Voix humaine se trouvant sur le même clavier, les changements deviennent très faciles.

- « Lamento » : (B. N.)

- « Postlude pour l'Office de Complies » : Bien qu'écrite pour l'orgue de Valloires (Somme), cette pièce fut jouée maintes fois à St-Ferjeux. Des auditeurs en témoignent.

- « Petite Pièce » : (B. N.).
Toute la première page cadre avec St-Ferjeux.

- p. 20: Voix humaine et Gambe? Il n'y a pas de Gambe au PO (clavier de Positif). Ce pouvait être la Montre-Viola? Difficile à dire...

- « Variations sur Lucis Creator » :

Le Thème :

Récit : Tutti boîte (expressive) fermée.
Pédale : Clairon (du clavier de Grand Orgue en tirasse)

et Variation 1

Récit : 8, 4 Positif 8, 4 -

Pédale : Soubasse 16

au milieu "ajouter un jeu de 8 pieds".

- La Variation II ne possède aucune indication originale de registration.

- « Choral Phrygien » :

Bien que Jehan Alain ait écrit : Voix humaine et Flûte 4, le mélange Voix humaine et Prestant 4 au 3e clavier sonne très bien à St-Ferjeux.

Avant de confier à l'éditeur ses « Trois Pièces », il est vraisemblable que Jehan les ait vérifiées sur un grand orgue et s'en soit inspiré pour peaufiner les registrations.

- « Variations sur un thème de Cl. Janequin » :

Les trois jeux, Hautbois, Cromorne, Cornet sans 4 p. sur le même clavier facilitent les manœuvres. Mais l'indication « Flûte 8 » de la variation majeure ne correspond pas. Prenait-il le Diapason 8 en fermant la boîte ?

Par contre tout le Fugato se réalise avec une extrême facilité. A noter, à l'avant-dernière ligne, le 2 p., qu'il faut enlever entre deux motifs de croches, se trouve juste situé au-dessus du doigt de l'interprète (bouton en fronton, le 2 p. est placé à l'aplomb du Fa).

- « Jardin suspendu » :

La registration publiée, demeure celle de St-Germain-en-Laye. Notons, sur le manuscrit

de Denise Launay, la phrase: « Comme peu d'orgues contiennent un Gros Nazard bouché, jouer une octave plus bas avec Nazard et Octavin, boîte soigneusement fermée. A St-Ferjeux, la recette était valable.

- « Litanies » :

Sur la 1ère édition : Fonds 8 et 4 et Tutti des Mixtures, Anches 8, 4 du GO.

Les indications de boîte expressive des 2° et 3° pages s'expliquent par les deux boîtes expressives de St-Ferjeux. Cette registration peut très bien venir de là... En effet, son manuscrit personnel porte une tout autre série de mélanges, visiblement adaptés à l'orgue « Alain ».

DES PASSAGES OU FRAGMENTS D'ŒUVRES TROUVENT ÉGALEMENT UNE SOLUTION A L'ORGUE DE ST-FERJEUX.

- « Prélude » (du Prélude et Fugue).

La registration "Cornet décomposé" n'existe que sur le manuscrit de la B. N. Le manuscrit personnel de Jehan indique : Tutti. La registration indiquée pour la Fugue, sur ce manuscrit, cadre avec la disposition des jeux à St-Ferjeux.

- « Deuxième Prélude » (3e Livre).

Même indication de registration, trouvée récemment sur un brouillon.

- « Deuil » (deuxième des « Trois Danses »). p. 21, dernière ligne : laisser Gambe, Voix céleste, Voix Humaine ; ajouter Tierce, Quinte, Cromorne, Hautbois et un 4 pieds clair.

p.23 : Molto Scherzando. Fonds doux 8, 4. Voix Humaine, Nazard. La Voix humaine apparaît aussi dans une des versions du Choral de la « Suite », mais couplée avec Cromorne et Clarinette. Ce mélange serait, selon moi, plutôt inspiré par l'ancien orgue de l'Institution des Jeunes Aveugles à Paris, où Jehan avait joué sa « Suite » pour le Concours des Amis de l'Orgue.

Même remarque pour le Scherzo de la « Suite » p. 7 : Clarinette ou Voix humaine, sans tremblant. Les deux boîtes de St-Ferjeux font merveille dans les trois premières lignes du Scherzo.

(Article paru dans La Tribune de l'Orgue, 1988 et transmis par Jean-Louis Vieille-Girardet, avec l'autorisation de Guy Bovet)

Jean Baptiste Ghys (1840-1923)

Il est né le 25 avril 1840 à Nukerke (Belgique). Sur l'invitation de l'illustre Cavallé-Coll, il se rend d'abord à Paris, où il est ouvrier de la maison Merklin, puis à Dijon, où il s'installe et crée sa propre manufacture.

Les orgues de Ghys sont des instruments "d'essence romantique" et le mécanisme fonctionne au moyen de leviers pneumatiques.

Laïcité 1950

Quand un instituteur syndicaliste de l'école publique se tourne vers l'archevêque du diocèse de Besançon...



12 octobre 1950

Le Bureau académique du S.G.E.N. (C.F.T.C.)

A son Excellence Monseigneur Dubourg
Archevêque de Besançon

Excellence,

Dans la lettre que vous adressiez le 7 mars 1946 aux instituteurs du Doubs, vous nous exhortiez « dans notre Patrie et un monde divisé par la haine » à être toujours des « Artisans de l'Union » et vous nous rappeliez les paroles des cardinaux et archevêques de France : « Nous désirons ardemment la paix scolaire, indispensable au bien du pays et à l'Unité nationale » (lettre du 28 février 1945).

C'est pourquoi nous nous permettons d'attirer respectueusement votre attention sur une question qui risque de troubler dangereusement cette paix scolaire, et que des événements récents, survenus dans votre diocèse ont rendus plus brûlants : la pose des crucifix dans les écoles publiques.

Nous vous rappelons que cette pose d'emblèmes religieux, qui a eu lieu sous le gouvernement de Vichy, à la suite d'une circulaire de l'Amiral Darlan, constitua une violation du statut scolaire défini par les Instructions générales du 9 avril 1903.

Dans notre département, deux cents classes se trouvent actuellement dans cette situation illégale.

Il ne nous a pas échappé que cette pose d'emblèmes religieux avait un caractère politique bien plus que confessionnel : dans nos paroisses « bien-pensantes » du plateau ou de la montagne, tel maire, soucieux de sa popularité, a consolidé sa position municipale en plaçant solennellement, en procession, le Christ à l'École. Ici et là, quelques curés, plus zélés que leur archevêque, ont préconisé de telles initiatives, croyant par là, servir la « Bonne Cause ».

Qu'en est-il résulté ? – Une recrudescence de foi, un regain de christianisme ? – Objectivement, on doit reconnaître que le résultat est le plus souvent contraire au but recherché.

Dans les communes où la population tout entière et l'instituteur lui-même, sont chrétiens, il n'y a pas eu de heurts ; néanmoins, le Statut organique de l'École n'est plus respecté. Et s'il vient à s'établir au pays un maître incroyant ou une famille israélite, quelle situation douloureuse ! En effet, si une partie même peu importante de la population ou l'instituteur ne sont pas croyants, ceux-ci peuvent se sentir gênés et voici que le Christ apparaît comme un emblème guerrier.

« Parce qu'ils sont les plus forts, ils nous imposent leur symboles ».

Que de paroles méprisantes nous avons entendues ! Que de vieilles querelles sectaires se sont rallumées !

Le problème est dramatique. Car le sectarisme engendre le sectarisme : des laïques révoltés, croyant leur École en péril et confondant les catholiques en général et leurs chefs hiérarchiques avec tel maire fanatique ou tel curé maladroit, enfourchant leur cheval de bataille et partant en guerre !

Songez alors, Monseigneur, à la position des chrétiens dans l'école publique et celle des catholiques tout particulièrement : c'est eux qui supportent tout le poids de cet anticléricalisme exaspéré par ces faits qu'ils déplorent plus que quiconque !

Connaissant, Monseigneur, votre désir de paix, nous vous demandons l'appui de votre autorité pour parvenir enfin à une solution pacifique de ce conflit.

Par la voie de notre Bureau national, nous avons alerté (le 20 février 1950) la Direction du Premier Degré. De leur côté, le Syndicat national et la Ligue de l'Enseignement s'émeuvent et s'impatientent pour que force reste à la loi. Faudra-t-il prochainement que la gendarmerie intervienne ?

Nous savons que « le couteau ne vaut rien contre l'esprit » : s'ils croient qu'on veut porter atteinte à leurs convictions religieuses en touchant aux crucifix qu'ils ont placés dans leurs écoles, de nombreux villageois risquent de réagir par la violence.

C'est pourquoi, pensant qu'une parole du Chef spirituel du diocèse convaincrat les hommes capables d'opposer une résistance farouche à la Force publique, nous vous demandons instamment, Monseigneur, de prononcer les mots qu'il faut.

Dites, et permettez-nous de dire, en votre nom, que la pose des crucifix dans votre diocèse n'a jamais été ordonnée ni conseillée par vous et que ce n'est pas en imposant le Christ qu'on peut le faire aimer.

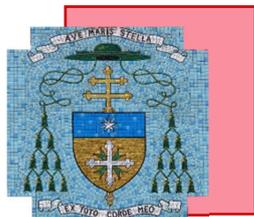
Pour prévenir toute évolution brutale de la situation, n'est-il pas chrétien de préconiser le retrait des emblèmes religieux dans les locaux scolaires puisqu'en définitive ce sont les croyants qui souffrent le plus de voir l'Image qu'ils vénèrent traitée comme objet de guerre et de haine ?



Nous espérons, Monseigneur, que vous pourrez agréer favorablement notre requête, et nous vous en remercions d'avance. S'il vous était possible de nous accorder une audience, nous en serions très reconnaissants.

Veillez agréer, Excellence, l'expression de nos sentiments profondément respectueux.

Pour le Bureau académique du S.G.E.N.
A. Feuvrier
Instituteur à Loray (Doubs)



Archevêché
de
Besançon

le 14 octobre 1950

Monsieur Feuvrier
Instituteur
à LORAY

Cher Monsieur,

Vous avez bien voulu m'écrire au nom du Bureau du S.G.E.N. pour attirer mon attention sur la question de la pose du Crucifix dans un certain nombre d'écoles publiques du diocèse.

Considérant l'illégalité de cette manière de faire et les suites fâcheuses qui peuvent en résulter, du point de vue de la paix scolaire et de la situation des instituteurs publics catholiques, vous me demandez si je puis intervenir dans cette affaire pour empêcher un durcissement des positions prises par plusieurs maires et par de nombreux pères de famille.

Voici ce que je me propose de faire :

1°) Je vous autorise à dire que l'archevêché n'a jamais ordonné ni conseillé la pose du Crucifix dans aucune école publique.

2°) Bien plus, ayant appris récemment qu'un Crucifix avait été scellé au mur de la nouvelle école de Come-la-Motte, j'ai fait savoir au maire de ladite commune que, pour des raisons

supérieures d'intérêt général, je regrettais que le Crucifix ait été placé dans cette école.

Le maire étant venu me voir à ce sujet, je l'ai reçu avec monseigneur Béjot et, après lui avoir renouvelé mes regrets et sa façon d'agir, je lui ai fait envisager les graves conséquences de son intransigeance.

3°) Voilà pour le passé. Pour l'avenir, je ne crois pas opportun de publier dans « Cité Fraternelle » ou même dans « Voix diocésaine » une note officielle. Ce serait, à mon avis, susciter une polémique aussi fâcheuse qu'inévitable autour de cette note.

Mais dès mon retour de Paris, où je serai depuis demain soir jusqu'à vendredi matin, j'écrirai à MM. les Doyens et je leur demanderai d'informer les curés de leur doyenné qu'ils ne doivent laisser prendre aucune initiative en fait de pose du Crucifix à l'école sans m'en référer auparavant. Dès lors qu'il s'agit d'une question de discipline religieuse, l'archevêque est seul juge.

Dans l'espoir que ces mesures contribueront à l'apaisement des esprits, je vous prie de croire, cher Monsieur, à mes sentiments les plus dévoués.

Maurice Dubourg
Archevêque de Besançon

P.S. Vous pouvez communiquer cette lettre à qui vous jugerez bon, mais il ne saurait être question de la publier pour éviter les polémiques dont je parle plus haut.

(Documents aimablement communiqués à la Rédaction de la revue par Joseph Pinard, agrégé d'histoire, ancien député du Doubs)

Une circulaire de novembre 1882 prescrit le retrait des signes religieux de quelque nature qu'ils soient (crucifix, images, statues) dans les établissements scolaires. Cette interdiction est renouvelée par une autre circulaire en 1903, puis par une troisième en 1906.

Après avoir rappelé cette interdiction, la circulaire du 9 avril 1903 renouvelle les recommandations faites antérieurement aux préfets, d'une part, de veiller à ce qu'aucun emblème religieux ne soit introduit dans les bâtiments neufs et dans ceux où des appropriations nouvelles nécessitent un remaniement des locaux ou le changement du matériel de classe, et, d'autre part, de ne procéder à l'enlèvement desdits emblèmes dans les écoles anciennes qu'avec toute la prudence et le respect désirables, là où l'on ne risque pas de choquer ouvertement le sentiment des populations, et en ayant soin de profiter des époques réglementaires des vacances, afin d'éviter toute agitation et tout scandale.

La répétition de ces textes démontre que l'enlèvement des emblèmes religieux s'est effectué avec difficulté et lenteur.

Extrait de Jacqueline LALOUETTE (CNRS)
Expulser Dieu : la laïcisation des écoles, des hôpitaux et des prêtres
Revue MOTS n° du 27 juin 1991 : Laïc, Laïque, Laïcité

Jean-Christophe DEMARD

Histoire de l'abbaye cistercienne de Theuley-lès-Vars

Un livre richement illustré qui fait revivre la mémoire de l'abbaye de Theuley-lès-Vars (XII^{ème}-XVIII^{ème} siècle), que l'on doit à l'abbé Jean-Christophe Demard, âme du terroir chanois et chantre de l'histoire du territoire. Un livre grâce auquel l'abbaye cistercienne n'aura plus de secrets pour ses lecteurs...

Une histoire vivante...

L'abbaye cistercienne de Theuley-lès-Vars, fille de l'abbaye de Morimond (Haute-Marne), a été fondée en 1130. Il faut imaginer les défrichements et les constructions qui ont permis sa fondation !... Un travail immense avant d'inaugurer la première chapelle, qui recevra plus tard les tombeaux des grands seigneurs de la région.

Comme toutes les abbayes, Theuley a connu ses heures de gloire, ses souffrances et ses destructions.

La révolution a détruit l'ensemble de ses bâtiments et les œuvres d'art qui y étaient réunies. Une partie des pierres fut transférée à Gray pour la construction des grands moulins – pierres dernièrement miraculeusement retrouvées.

Cet ouvrage, érudit sans être pesant, témoigne de l'importance d'une abbaye qui a, d'une manière toute particulière, participé à l'économie des confins de la Franche-Comté, ainsi que de la Bourgogne et de la Champagne toutes proches. Des étangs ont été creusés, des moulins ont été construits, et même un haut fourneau.

La passion de l'histoire patrimoniale régionale...

Jean-Christophe Demard, né à Champlitte, le 6 juin 1939, ordonné prêtre en 1966, a d'abord enseigné durant 3 ans au Petit séminaire de Besançon, tout en préparant une maîtrise d'histoire.

Nommé ensuite supérieur du Petit séminaire Saint Coloman de Luxeuil, il poursuivit ses recherches sur la culture populaire des Vosges saônoises, dans le cadre d'un doctorat qu'il soutint en 1980 à l'Université de Franche-Comté. Son bureau de Luxeuil, avait autrefois accueilli Waldolène, disciple de Saint Coloman et fondateur de l'abbaye de Bèze, proche de Theuley.

Dès sa jeunesse, Jean-Christophe Demard avait admiré l'abbaye de Theuley, en y accompagnant son père et l'abbé Froehly, spécialiste de ce secteur. Plus tard, il y retournera régulièrement méditer sur les vestiges imposants de ce monastère.

Ces ruines imposantes ont inspiré l'historien chevronné qu'il est devenu, pour qui l'histoire locale n'a plus de secrets. C'est la « saga » de ce lieu sacré, inauguré en 1130, que le 19 juillet 2018, dans la salle polyvalente de la mairie de Champlitte, l'abbé Demard a présentée - (Éditions Lavières 2018).

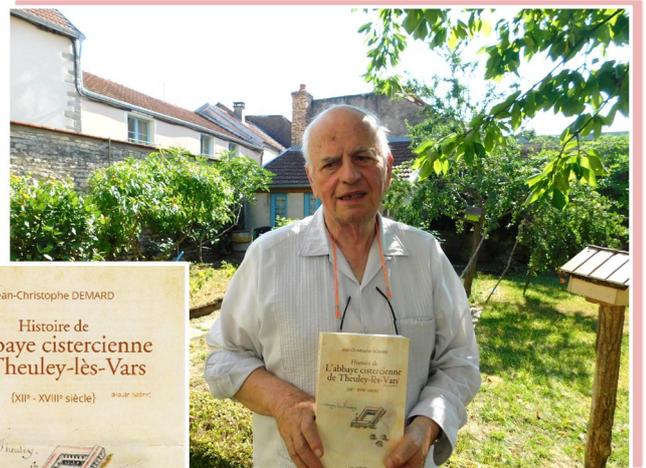
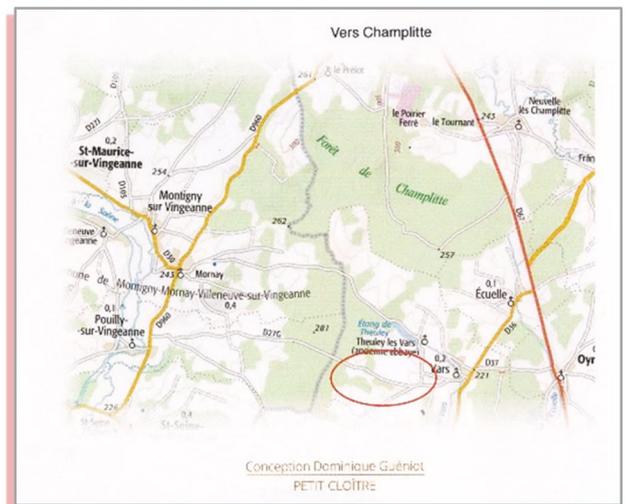
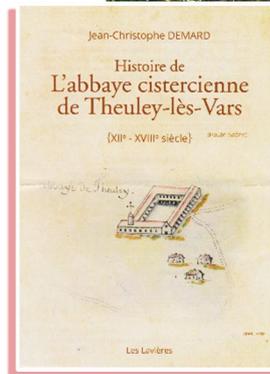


Photo Rémy MONGET La Presse de Gray



COMMANDE

à retourner à Jean-Christophe DEMARD
13 rue des Prêtres – 70600 CHAMPLITTE

NOMPrénom.....

Adresse : rue.....n°.....code postal.....

.....exemplaire(s) à 22 € soit un total de.....€

Joindre un chèque. Frais d'envoi : (1ex) 5,50 € (2 ou 3ex) 7,00 €

224 pages – Format 16x24- Couverture à rabats

Nombreux documents et reproductions d'archives rares
en quadrichromie – Tirage limité

Tas de fumier

Jean-Marie SALOMON

Non, chers lecteurs, je ne souhaite pas du tout vous insulter. Notez bien que j'ai mis tas au pluriel, même si ça ne se voit pas, et fumier au singulier. J'ai, de plus, soigneusement évité le point d'exclamation final qui, de mon titre, aurait pu faire une injure. Je veux simplement réparer un oubli et vous parler des tas de fumier qui occupaient une place importante dans le paysage de nos campagnes jusque dans les années 60.

Dans un village comtois de 300 habitants, on comptait souvent une trentaine de fermes, et donc autant de tas de fumier. Comment tous les chroniqueurs, savants, curieux et passionnés qui ont décrit et raconté nos campagnes d'autrefois ont-ils fait pour ne pas les voir ! Car, à ma connaissance, ce sujet n'a que très rarement été abordé jusqu'ici ; peut-être sent-il mauvais ? Alors, j'ai vraiment beaucoup de chance que le comité de rédaction l'ait laissé passer...

Un tas qui pue comme ça, « c'est bien joli », mais où le mettre ? Fallait-il le cacher ? Chaque ferme, bien sûr, avait le sien, placé le plus près possible des écuries, autant que possible, pas devant les fenêtres des logements, plutôt derrière la ferme, mais dans un endroit accessible quand même, donc souvent près d'une route. Traverser la route pour l'atteindre ne posait pas de problème, la circulation automobile étant alors assez réduite. Et on ne cherchait pas vraiment à le cacher, sauf pour la procession de la Fête-Dieu. Ce jour-là, et ce jour-là seulement, on pensait que ça pouvait être sale, et on le dissimulait derrière quelques branches vertes

D'abord, c'était quoi un tas de fumier ?

C'était un rectangle de 5 à 10 m de côté, d'une hauteur variable selon les périodes de l'année et selon la taille de la ferme. C'était une place sur laquelle on entassait, à même le sol naturel, les déjections des animaux de la ferme. Principalement de la bouse de vache mêlée de la paille de la litière, mais aussi du crottin de cheval, des crottes de poules et de lapin. Le fumier de cochon était le plus désagréable. Aucun de ces éléments ne dégagait le même fumet ! Mais c'est l'ensemble qui donnait au tas de fumier son odeur. Nos tas de fumier campagnards sentaient-ils si fort ?

Pas vraiment, ou peu, sauf quand on en réveillait les émanations en les remuant. Ou peut-être qu'on ne les sentait pas ! Leur parfum se mêlant à d'autres pour créer ce petit air de campagne que nos sensibles narines ne sauraient réveiller ! Peut-être aussi parce qu'ils n'étaient bien alimentés que pendant les froidures de l'hiver.

Le tas de fumier, comme un baba au rhum baignait généralement dans son jus : une petite mare de purin pas très clair, qui s'étalait dans les périodes de pluie. Elle avait ses avantages. D'abord, ne disait-on pas « Si tu veux ton fumier putride, tiens-le toujours assez humide ». Ensuite, dans mon village, le fumier de notre voisin Émile surnageait au bord de la route de l'école, dans une belle « gouille » de purin.

En allant à l'école...

Patinoire idéale par temps de gel, à laquelle nos souliers, même ferrés, ne savaient résister. Il n'y avait bien sûr, pas de meilleure patinoire, du moins dans le village ! Quelques petits tours, entre amis, le cartable sur le dos, totalement gratuits, quel plaisir ! Et si on tombait sur les fesses, on se relevait en posant les mains sur la glace, sans douleur ni dégâts apparents.

Apparents, disais-je, car, arrivés dans l'école, nous posions rapidement notre cartable avant de nous agglutiner autour du poêle à bois, mitaines sur la grille, mains au-dessus. Cet autre petit moment



très convivial, le maître ne l'accordait pas par sympathie, ni pour « gagner » quelques minutes de classe, mais simplement parce que nos mains « gelées » ne pouvaient pas tenir le porte-plume.

C'est là que survenait le drame ! Au dégel, la glace qui imprégnait les mitaines et les fonds de culotte redevenait purin ! Vous sentez cela d'ici ? Ça ne sentait pas la violette ! Et pas de désodorisant ! On feignait simplement, instituteur compris, d'ignorer le problème.

Le cloaque qui entourait nos fumiers avait d'autres inconvénients. Le premier, écologique, ne gênait pas vraiment : ce liquide, bien azoté et plein de gentilles bactéries diverses, s'infiltrait et se retrouvait rapidement à travers nos roches karstiques dans la source la plus proche. Cette évacuation naturelle apparaissait plutôt comme un avantage.

Le "pont à fumier"

Contre le deuxième, c'est à dire la difficulté à traverser cette mare puante pour atteindre l'amas de fumier lui-même, on avait trouvé une solution : le pont à fumier. C'était deux perches de sapin de 10 à 15 cm de largeur et 4 à 5 mètres de long, disposées parallèlement à 50 cm l'une de l'autre. On y clouait, de l'une à l'autre, des planches de sapin de 60 cm de long.

Une extrémité était posée au bord de la route, l'autre sur la partie sèche et solide, en haut du tas. On faisait rouler la brouette dessus et la pente augmentait au fur et à mesure que le tas s'élevait.

Cela marchait bien, mais malheur à qui laissait pourrir une planchette ! Et qui pouvait empêcher une planche de sapin, en contact permanent avec des excréments, de pourrir rapidement ! On n'allait quand même pas la lasurer !

Il fallait réparer rapidement pour ne pas faire comme la Milie B. Son Charles n'avait pas entretenu correctement le « pont ». Elle poussait, penchée en avant, sa brouette bien chargée, quand la roue s'enfonça sur une planche brisée. Sous le choc, la suivante se cassa aussi. Brouette embourbée !

Arrêt brutal. La Milie piqua du nez dans ce que vous devinez ! Mais c'est doux, le fumier, elle dut seulement se débarbouiller. L'histoire ne dit pas si elle a utilisé ce jour de semaine, sa ration d'eau de Cologne du dimanche. En tout cas, la chose a dû se passer, hélas, devant témoin, car on en glosait encore, le soir à la veillée, bien après la mort de la pauvre Milie.



Le tas de fumier était aussi un lieu de vie

Je veux dire que nos cultivateurs d'autrefois avaient aussi souvent les pieds dans le fumier que dans la glaise. D'abord, matin et soir, on « r'tirait » le fumier. Après la distribution du « lécher »⁽¹⁾, pendant que les unes travaillaient, un autre nettoyait l'étable. Il fallait d'abord « râbler », c'est à dire tirer vers la raie les bouses de vache et la litière.

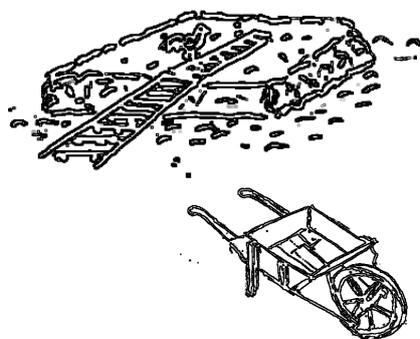
Si on avait une double-raie, les enfants prenaient un plaisir non dissimulé, à déboucher avec la pointe d'un bâton, les petits trous de la raie supérieure qui permettaient au purin de s'écouler dans la raie inférieure, vers la fosse à purin.

Puis on amenait la brouette dans l'allée, on la chargeait lourdement avant d'aller la vider sur le tas. On se lançait ainsi sur les traces d'Hercule nettoyant les écuries d'Augias, mais n'ayant ni sa force ni sa ruse, c'était un travail harassant. Il fallait de plus prendre un peu d'élan pour monter sur le pont à fumier et aller assez loin.

Il fallait enfin, quand on avait fini de soigner les bêtes, mais avant d'enlever la blouse et les sabots d'écurie, aller

ranger le fumier. On étalait l'apport fumant de la journée sur toute la surface du tas, avec une attention particulière pour les bords.

Ces derniers devaient autant que possible rester verticaux. En prenant une fourchée assez compacte de fumier, en la pliant par un geste enroulé difficile à décrire, en la poussant délicatement sur le bord, et avec encore plus d'attention dans les coins, on arrivait à donner aux côtés du tas l'aspect d'un mur composé de moellons. Robert V. – il serait flatté en lisant ces lignes si la mort ne l'avait depuis longtemps emporté – était le champion de cet art délicat.



Cet amas de déjections pouvait, en effet, à la fin de l'hiver, atteindre un mètre cinquante de hauteur. Un bon paysan n'en était pas peu fier et ne disait-on pas que les jeunes gens en quête d'une fille à marier, estimaient la valeur d'une ferme à la hauteur de son tas de fumier ! Cet ingrédient, en effet, c'est de l'argent : il faut montrer qu'on en a, mais il ne sert à rien si l'on ne le répand.

C'est pourquoi le tas diminuait rapidement, en quelques jours au moment des semailles d'automne et surtout de printemps. On faisait aussi quelques prélèvements pour les jardins, et pour « fumer ou parguer » les planches⁽²⁾ au cours de l'hiver, avec le

(1) Lécher : Une petite gâterie que l'on offrait chaque jour aux vaches laitières. Dans une petite caisse en chêne, on mettait du foin, c'est à dire de la graine de foin, de la pousse, de la betterave, du son, de la farine d'orge, de la graine bouillie à la chaudière, et on mélangeait tout ça avec un bâton. Attention aux coups de cornes, car les vaches s'agitaient de plaisir quand on le leur apportait.

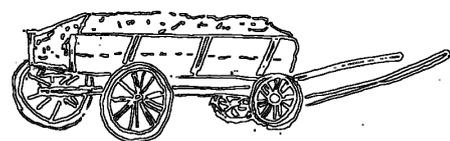
(2) Planches : par opposition aux prés, les planches étaient des pièces de terre assez plates, avec une couche de terre assez épaisse pour être labourables. Mais quand, dans le cadre de l'assolement, on cessait de labourer un champ pour y faire du foin, on le « mettait en planche ». Autrement dit, une planche était un champ labourable, mais pas toujours labouré.

(3) Proverbes et dictons agricoles de France 1872

(4) Proverbe franc-comtois

traîneau, quand le temps le permettait, car « Si tu veux l'employer entier, en hiver, étend ton fumier »⁽³⁾.

Mais le plus souvent, on enlevait les échelles des voitures et on les remplaçait par un plateau flanqué de deux planches en guise de ridelles. La voiture chargée péniblement à la « trident », le paysan « tapait » son chargement avec une planche à fumier, ou « bêtoure » spécialement emmanchée.



Cela évitait de perdre des miettes sur la route, mais n'arrêtait pas les odeurs, moins désagréables toutefois que celles du lisier actuel. Il restait à aménager, à l'avant de la voiture, un petit creux en forme de siège, un vieux sac de jute usagé, mais bien épais, évitait de salir le fond du pantalon.

On pouvait alors s'asseoir confortablement, prendre en main les guides du cheval, et « hue cocotte ». Dans les champs, on tirait le fumier en bas, avec un croc, pour le disposer en petits tas alignés, à quelques mètres l'un de l'autre. Les femmes et les enfants se chargeaient ensuite de l'écartier de façon homogène sur l'ensemble du terrain.

Écologie du fumier

Le fumier n'avait pas de prix ; certes chaque paysan le ramassait et l'entassait comme l'avare son or, mais l'idée d'en vendre ne venait à personne, car « Celui qui vend une voiture de fumier, enlève un mille de paille à son grenier »⁽⁴⁾ On livrait pourtant toujours un peu de fumier, probablement en échange de menus services, aux indigents et aux vieilles personnes qui faisaient du jardin.



Tas de fumier derrière une ferme de Gevresin en août 1942
Dessin de J. Garneret

Le tas de fumier était enfin un maillon important de « l'écosystème » de la ferme. Il digérait gratuitement pas mal de déchets, ceux du moins qui n'avaient pas d'autre utilité.

Bien sûr, en l'absence de ramassage des ordures, on pratiquait avant l'heure le tri sélectif : les journaux allaient au feu ou aux cabinets d'aisance, les « guillottes » ou petites pommes de terre, ainsi que les eaux de vaisselle régalaient les cochons, les épluchures et les légumes non consommables nourrissaient les lapins, les restes de viande, les chats et les chiens ; les poules avec leurs poussins venaient picorer les miettes dans la cuisine avant le passage du balai et leurs plumes finissaient dans les oreillers, leur duvet dans les édredons.

Mais le reste, des jouets cassés, de petits ustensiles usagés et quelques autres bricoles se retrouvaient dans la raie d'écurie, puis dans le fumier. Et où vidait-on discrètement, à votre avis, la « seille » des cabinets quand elle était pleine ? Si enfin une poule ou le chat passait de vie à trépas, l'enterrement n'était pas de première classe : un petit trou dans le tas de fumier, rebouché avec quelques fourchées de la même matière pour décourager les chiens affamés, et l'affaire était réglée.

Cela n'empêchait pas les poules de la ferme, les pigeons des voisins et les oiseaux des champs de trouver là une partie de leur becquetance : des mouches, des vers et peut-être quelques graines égarées.



Quant aux coqs, en bons Gaulois, c'est les pieds dans la m... qu'ils chantaient le mieux, leur orgueil affirmant leur pouvoir sur le cœur de leur territoire et sur leurs poules.

« Le coq est roi sur son fumier », disait déjà Sénèque.



Au début des années 1960, sous la pression, probablement, des autorités sanitaires, la commune donna des subventions aux agriculteurs pour qu'ils posent leur fumier sur une « place » bétonnée, dotée d'une fosse étanche et entourée de murs d'agglos.

Plus propre, c'est sûr. Plus beau ? Ça se discute ; d'autant plus que les non-agriculteurs réclamèrent aussi leur subvention, d'où une multiplication, dans les rues, de ridicules édicules en béton, à vocation de pourrissoir qui ne durèrent, heureusement pas longtemps.

Dans les fermes actuelles, s'il n'a pas été remplacé par une fosse à lisier, il ressemble à un horrible cône, visible de loin, surmonté d'un tapis roulant, extrémité du nettoyeur d'étable qui l'alimente en crachant deux fois par jour ses paquets de bouse et de paille mélangées. C'est plutôt moins beau, mais ils sont posés sur une dalle de béton et le purin qui s'en dégage va désormais dans une fosse étanche. On tend à les bannir de l'enceinte des villages, et c'est tant mieux, mais on peut encore parfois, éviter sur la route, quelques bouses de vache ou quelques crottins. On peut aussi, assez souvent, en trouver en ville, déposées par tonnes devant les grilles de la préfecture par des agriculteurs en colère.

Dans l'album de nos campagnes...

Voilà. Cette auguste matière ne méritait-elle pas une petite réhabilitation ? Les tas de fumier font-ils partie de notre patrimoine ? Certes, ils n'en font plus partie, puisqu'ils n'existent plus.

Mais il faut rappeler qu'ils faisaient partie du paysage et de la vie de nos aïeux. Il faut aussi corriger une vision un peu angélique et aseptisée de notre passé. Oui, nos fermes étaient sales, et tout, autour, était sale ! Il n'en est plus ainsi, tant mieux !

Toutefois, pour vous qui n'avez plus vingt ans, sachez que l'odeur d'un champ fumé, comme l'apparition d'un chevreuil craintif au bout de votre pré dans la brume matinale, cela peut procurer, comme la madeleine de Proust, un petit plaisir fugace, mais aussi délicat que gratuit. Chers lecteurs, j'ai osé aborder un sujet malodorant, mais si vous me croisez, de grâce, ne vous pincez pas le nez ! ■

Jean-Marie SALOMON



Autrefois...



A l'ancienne...



Tas de fumier Écomusée Nancray



Tas de fumier « moderne »

Article publié dans Barbizier n° 45, année 2019. Repris ici avec l'aimable autorisation du Rédacteur et Directeur de la revue culturelle et patrimoniale franc-comtoise, M. Bruno CHATON.



FOLKLORE COMTOIS
Association reconnue d'intérêt général



UN BACH FRANÇAIS A L'ORGUE DE SAINT-PONS AVEC JEAN-LOUIS VIEILLE-GIRARDET

Le 4 février 2019
(Frédéric Muñoz)

Côté Ut dièse

Johann Sebastian Bach (1685-1750) : Concerto en ré majeur BWV 972 ; Adagio BWV 527 ; Fugue sur le magnificat BWV 733 ; Fantaisie en ut mineur BWV 562 ; Contrapunctus I, II et VI extraits de l'Art de la fugue BWV 1080 ; Sicilienne BWV 1031 ; Choral *An den Wasserflüssen Babylon*.

Présenter un récital Bach sur un orgue baroque français relève bien souvent du défi. Par un choix judicieux de pièces inspirées de l'écriture à la française, Jean-Louis Vieille-Girardet démontre une approche possible grâce aux timbres contrastés et lumineux de l'orgue de Saint-Pons.

L'interprétation d'œuvres de Bach sur un orgue classique français n'est pas nouvelle. On se souvient de Pierre Bardou à Saint-Maximin ou de Michel Chapuis à Albi. En général les interprètes choisissent des pièces que Bach lui-même a composées sur différents modèles, inspirés de Nicolas de Grigny ou de François Couperin. C'est le cas ici en partie quand l'organiste construit un programme avec des pièces qui côtoient des transcriptions, dont un concerto de Vivaldi adapté au clavier par Bach lui-même, suivi de divers arrangements réalisés par l'interprète. Comme le fit André Isoir avec les cantates, mine inépuisable, on entend quelques airs confiés à des jeux solistes caractéristiques, comme le cromorne ou le cornet.

La *Fantaisie en Ut mineur* à 5 voix rappelle étrangement les fugues de Grigny, dont Bach avait recopié le livre d'orgue dès sa publication.

Le choral « *Sur les fleuves de Babylone* » écrit comme une tierce en taille trouve ici sa signification sonore grâce à ce mélange purement français.

L'Art de la fugue, représenté ici par trois contrepoints démontre dans la fugue VI « in stile francese » les capacités polyphoniques du grand-jeu d'anches de l'orgue français sur lequel étaient écrites les fugues présentes dans les livres de suites.

Du coup, on se rend compte combien le grand Plein-jeu, autre mélange typique, offre moins de possibilités dans ce domaine, étant traité de manière plus harmonique, correspondant davantage à

la pompe ecclésiastique des grands préludes pour la messe. De même l'absence de jeu de 16 pieds au pédalier ne gêne en rien le rendu de ces pièces, une belle flûte de 8 pieds à la pédale valant largement la sempiternelle Soubasse.

L'orgue de l'ancienne cathédrale de Saint-Pons-de-Thomières, située dans les cantons montagneux de l'arrière-pays héraultais, est l'un des plus beaux

Jean-Louis Vieille-Girardet est un habitué de longue date de cette tribune, partageant ses activités parisiennes d'organiste suppléant à l'église de la Madeleine avec celles d'organiste saint-ponais. On reconnaît son admiration pour Michel Chapuis dont il a transcrit plusieurs des improvisations. Il reprend ici quelques idées de son maître, notamment en rajoutant un continuo dans le Trio en sol mineur et propose une véritable orchestration dans le choral final de la cantate BWV 129.

Il est heureux de saluer ici la naissance d'un nouveau label "Côté Ut dièse", en souvenir de la disposition particulière et diatonique des tuyaux d'orgue dans les grands buffets français. Il nous livre là un travail soigné tant par la prise de son que par l'élégance de la pochette. On espère la naissance prochaine d'autres albums qui viendront faire rayonner encore plus les mérites de l'orgue historique de Saint-Pons-de-Thomières.

Frédéric Muñoz



témoins de ce que l'orgue baroque a pu produire dans notre pays. Miraculeusement conservé et quasiment intact depuis sa construction en 1771 par Jean-Baptiste Micot, il offre toutes les qualités requises pour une interprétation authentique du répertoire couvrant les XVII^e et XVIII^e siècles.

L'ensemble architectural est somptueux, l'orgue rouge et or dans son buffet de style Louis XV repose au-dessus de l'autel sur une grande tribune en marbre rose du pays.

L'opulence du décor n'est pas sans rappeler celui de la chapelle royale de Versailles. Magnifiquement restauré en 1982 par Paul Manuel et Barthélémy Formentelli, il n'a cessé depuis d'exalter la musique ancienne et tous ceux qui la font vivre.

Commande du CD

à adresser, avec règlement à
Amis de l'Orgue de Saint-Pons
10 place du Foirail
34220 St-Pons de Thomières

NOM Prénom :
Adresse :
Je commande ...exemplaire(s) du CD
J.S. Bach – L'Art de la Transcription de la Fugue
au prix unitaire de 15 € - port offert
Ci-joint un chèque de ...€ à l'ordre des
Amis de l'Orgue de St-Pons

- Souhaite recevoir une facture au nom de....
- Souhaite recevoir régulièrement la lettre d'information de l'Orgue de St-Pons :
mon adresse courrielle (e-mail) :

Date et signature

Deux Récitals d'orgue par André Marchal à la Cathédrale Saint-Jean de Besançon

ANDRÉ MARCHAL à BESANÇON



Enregistrements-souvenirs
des récitals donnés en 1956 et 1961
sur le Grand-Orgue Müller
de la Cathédrale Saint-Jean

Compilation privée, hors commerce



1956—1961

ANDRÉ MARCHAL à BESANÇON

CD 1	1/ Samedi 10 mars 1956 (prise de son Raoul MOUGIN)	44'30
1	Pièce romantique (fin) suivie du commentaire de Norbert DUFOURCO.	1'57
2	N.D évoque la fin de L. VIERNE.	Présentation de sa Toccata. 3'55
3	Louis VIERNE (1870 - 1937)	Toccata 3'39
4	N.D. évoque la personnalité de J. ALAIN.	Présentation de l'œuvre. 3'23
5	Jehan ALAIN (1911 – 1940)	Postlude pour l'office de complies 3'52
6	N.D. rend hommage à M. l'abbé A.GABET.	Présentation des Litanies de J. ALAIN. 4'39
7	Jehan-ALAIN (1911 – 1940)	Litanies 4'07
8	N.D. annonce une improvisation.	0'25
9	André MARCHAL (1894 - 1980)	Improvisation sur l'Introït du dimanche de Laetare 7'03
2/ Samedi 16 septembre 1961 au 14^{ème} Festival International de Musique de BESANCON		
10	Présentation du Récital d'A. MARCHAL diffusé sur France-Musique (Archives de l'INA).	0'34
11	Jehan TITELOUZE (v.1563-1633)	4 versets sur l'hymne Ave Maris Stella 10'27
12	Claude NOISETTE de CRAUZAT rappelle le titre de l'œuvre.	0'19
CD 2	Suite du Récital du 16 septembre 1961	53'07
1	Claude NOISETTE de CRAUZAT présente une Suite de L.N. CLERAMBAULT.	0'22
Louis-Nicolas CLERAMBAULT (1676 – 1749) Suite du premier ton :		
2	- Grand plein jeu	« Fort lentement » 2'23
3	- Fugue	« Lentement » 3'29
4	- Duo	« Gayement et gracieusement » 1'32
5	- Trio	« Gracieusement » 2'40
6	- Basse de trompette et Dessus de cornet séparé, en Dialogue	« Gayement » 2'11
7	- Récits de cromorne et de cornet séparé, en Dialogue	« Doucement et gracieusement » 3'38
8	- Dialogue sur les grands jeux	« Fort grave » 2'36
9	Cl. N. de C. rappelle le titre de l'œuvre.	0'14
10	Cl. N. de C. évoque la personnalité d'A. MARCHAL et présente le Choral de C.FRANCK.	4'57
11	César FRANCK (1822 – 1890)	Premier Choral en mi majeur 14'15
12	Cl. N. de C. rappelle le titre de l'œuvre.	0'15
Entretiens de Pierre LUCET avec André MARCHAL diffusés sur France-Musique.		
13	- sur Jean-Sébastien BACH	3'05
14	- sur Louis VIERNE	1'57
15	- sur Jehan ALAIN	1'19
16	- sur les tournées de concert d'André MARCHAL	3'58
17	- sur l'orgue romantique, symphonique et néo-classique	4'07

Association des Anciens de La Maîtrise - L'Escale de Besançon

Commande de la compilation (double CD)

à adresser à Pierre MARGUIER – 37 rue Gauthier 25 530 VERCEL
marguierpierre37@gmail.com
accompagnée d'un chèque de 10 €
à l'ordre de « Association des anciens de la maîtrise »

Ces CD's ont été réalisés à partir de :

Pour l'historique de l'orgue :

- Pierre VALLOTTON "Orgues en Franche Comté" (FFAO 1986),
- plaquette éditée par les Amis de l'Orgue de Besançon (1987).

Pour les photos :

- plaquette éditée par les Amis de l'Orgue de Besançon (1987),
- Association des anciens professeurs, élèves, animateurs et amis de la Maîtrise.

Documents sonores :

Compilation réalisée par Jean-Louis VIEILLE-GIRARDET avec la complicité des Amis de l'Orgue de Saint-Pons de Thomières (34) à partir de :

- la bande magnétique originale confiée personnellement à Jean-Louis VIEILLE-GIRARDET par le Père Raoul MOUGIN en 1990 lors de son récital pour les 150 ans de la Maîtrise,
- d'archives de l'INA (enregistrements du 14^{ème} Festival International de Musique de Besançon et interviews diffusés sur France Musique).

Historique de l'orgue Müller de la cathédrale Saint-Jean de Besançon

C'est dix-huit ans après la construction du grand orgue de St-Bénigne de Dijon par les Frères RIEPP qu'en 1763, le Chapitre reçoit les services de Charles RIEPP pour la construction d'un orgue neuf, utilisant l'ancien, pour le prix de 2.200 livres. En 1764, RIEPP propose d'ajouter deux tourelles pour 1000 livres qui lui seront payées 900 livres. Le neveu de RIEPP répara l'orgue en 1782, Jean-André SILBERMANN, mort en 1783 ayant été empêché de se déplacer, vu son âge.

Joseph RABINY fut chargé en 1782 de quelques réparations. En 1823 fut confié à Joseph CALLINET le soin de reconstruire l'orgue : il le porta à 3 claviers et pédalier avec 30 jeux. Puis il transporta l'instrument sur une tribune latérale où il sonna fort mal, très "en écho". Le fait de le porter à 4 claviers avec 43 jeux n'y changea rien.

Les interventions successives de VERSCHNEIDER en 1866, d'ANNESSENS en 1898, de Georges SCHWENKEDEL : romantisation, pneumatisation lui ôtèrent son caractère, son homogénéité. Erwin MÜLLER de Poissy entre 1951 et 1954 remécánica l'orgue dans un goût plus classique, avec le retour d'un positif de dos. Ce fut l'époque de la création par l'abbé Arsène GABET de l'Association des Amis de l'orgue de Besançon.

Une première tranche de travaux est réalisée, qui concerne les claviers de Grand Orgue et de Positif, et provisoirement la Pédale (celle-ci étant dispersée sur des sommiers électropneumatiques, chacun des jeux ayant son "moteur de notes"). Müller reconstruit les sommiers, rétablit une transmission mécanique, et il étend les claviers à 61 notes. Le clavier de Récit est maintenu en l'état avec sa transmission pneumatique, en attendant une seconde tranche de travaux, dont le financement ne peut alors être assuré. Le Grand Orgue de la Cathédrale Saint Jean, sur lequel, jusqu'à son démontage des années 80, les plus grands organistes se sont fait entendre (André Marchai, dans un cycle de J.S. Bach en 1957-1958 et en de nombreux récitals, Elmut Walcha, Marie Claire Alain, Pierre Cochereau, Jean-Jacques Grunenwald, Gaston Litaize, et d'autres encore, français et étrangers, dont le talent dépasse la renommée...), se présente désormais avec un Positif de dos sans buffet à la tribune et une nouvelle distribution des jeux (6 nouveaux ou modifiés au G.O., 5 au Positif, 3 au Récit expressif, 5 à la pédale), s'élevant théoriquement à 56.

Par manque de moyens financiers, MÜLLER n'avait pas pu terminer une totale restauration. Alors, sous l'émulation de Michel CHAPUIS, et avec les conseils du technicien Claude AUBRY, on inventoria l'orgue, dénombra 2.885 tuyaux de huit facteurs différents. On en classe comme historiques 1.032.

Composition de 1954 / Restauration de E. Müller

G.O.: (16 jeux)	Montre 16 Montre 8 (Diapason) 8 Prestant 4	Bourdon 16 Bourdon 8 Flûte 8 Flûte 4 Doublette 2 Nazard 2 2/3 Tierce 1 3/5	Bombarde 16 Trompette 8 Clairon 4	Fourniture 4 rangs (Cymbale) 3 rangs
Positif: (10 jeux)	Montre 8 Prestant 4 Doublette 2	Bourdon 8 (Flûte) 4 Nazard 2 2/3 Tierce 1 3/5 Larigot 1 1/3	Cromorne 8	Plein Jeu 4 rangs
Récit : expres. (15 jeux)	Gambe 8 Voix céleste 8	Bourdon 16 Cor de nuit 8 Flûte 8 Flûte 4 Quarte 2 Nazard 2 2/3 Tierce 1 3/5 Piccolo 1	Basson 16 Hautbois 8 Trompette 8 Clairon 4	Plein Jeu 3 rangs
Pédale : (13 jeux)	(Principal) 8 (Principal) 4 (Octave) 2	Soubasse 32 Flûte 16 Soubasse 16 Flûte 8 Bourdon 8 Flûte 4	Bombarde 16 Trompette 8 Clairon 4	Cornet 3 rangs

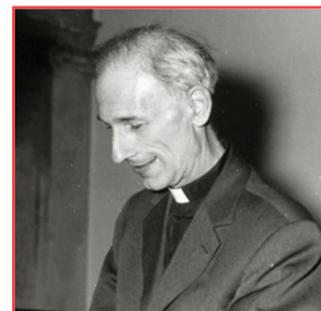
3 trasses; 3 accouplements; appels d'anches G.O., Récit, Pédale; Tutti

Les jeux entre parenthèses n'ont pas eu leurs chapes garnies de tuyaux

En ce temps-là... aux destinées de la musique sacrée de la Cathédrale Saint-Jean et de sa maîtrise...



Colette **AYMONIER**
Organiste



Jean **SARRAZIN**
Maître de Chapelle

N.B. Cet historique de l'orgue s'arrête volontairement aux travaux "Müller" correspondant à l'état de l'instrument utilisé par A. Marchal lors de ces enregistrements. Ultérieurement l'orgue "Müller" fut remplacé par un Grand orgue "Gonzales".



Arsène **GABET**
Délégué
diocésain
à la musique
sacrée

Avec André **MARCHAL**
Colette Aymonier
Arsène Gabet



Gaston **LITAIZE**



Raoul **MOUGIN**
Enregistrements
Technicien du son



L'inauguration en fut assurée par Gaston Litaize au cours du Festival de Besançon, le 7 septembre 1954.

Au programme :
Grigny, Couperin et Bach.
Prélude et fugue en sol mineur de Dupré,
Les Anges de Messiaen
et le *Te deum* de Jean Langlais.
Avec la participation de l'Ensemble
Pro musica antiqua,
dirigé par Safford Cape.

« J'ai choisi de représenter ce qui, dans la vie de Jésus, relève de la majesté, de l'extraordinaire, sans pour autant tenir du miracle »

Christoff Baron



Ἐγώ εἰμι ἡ ὁδὸς καὶ ἡ ἀλήθεια καὶ ἡ ζωή:



Le travail de Christoff Baron s'inscrit sur des planches de palette ou des madriers d'échafaudage, partiellement poncés, puis peints. Le support laisse apparaître les traces aléatoires et anonymes d'ouvriers, sur lesquelles se sur-imprime le geste du peintre, maîtrisé et signé.

C'est dans ce jeu de contrastes que prend sens la démarche de l'artiste : il rend hommage aux métiers humbles et pourtant nécessaires au développement des civilisations modernes.

Les palettes, supports insignifiants de tous les objets, ou les madriers, éléments de l'échafaudage qui sert à bâtir le bien suprême, la maison, sont les déchets invisibles du consumérisme.

En leur donnant le statut d'œuvre d'art, l'artiste invite le spectateur à changer de regard sur le travail de ceux qui les manipulent et leur donne une riche patine.

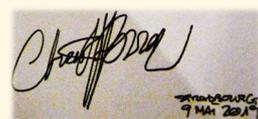
« Les traces aléatoires et anonymes d'ouvriers, sur lesquelles se sur-imprime le geste du peintre, maîtrisé et signé »

Christoff

BARON

Christoff Baron est né à Paris en 1972. Il vit et travaille à Strasbourg, où il exerce la profession d'artiste peintre.

Il est également, depuis 2011, auteur de romans policiers (Éditeur : Gueules de bois éditions)



Marie de Magdala en larmes, reste dehors près du tombeau.

*Elle se baisse en pleurant pour regarder dans le tombeau
et voit deux anges assis vêtus de blanc,
l'un à la tête et l'autre au pied de l'endroit
où avait été couché le corps de Jésus.*

« Femme pourquoi pleures-tu ? » demandent-ils.

*« On a enlevé mon seigneur, répond-elle, et je ne sais pas où on l'a
mis. »*

Sur ce, elle se tourne et voit derrière elle Jésus debout.

Elle ne sait pas que c'est Jésus.

« Femme pourquoi pleures-tu ? dit Jésus.

Qui cherches-tu ? »...

« Marie ! » dit Jésus.

*Elle ne fait qu'un
tour sur elle-même,*

« Rabbouni ! »

dit-elle

(Jn 20, 11-16)



*Fleur Nabert-Valjavec
Christ ressuscité
Église de Schiltigheim (Bas-Rhin)*

*« Il est
ressuscité ! »*

Isabelle Fontana

Roses (céramique)



Va trouver mes frères et dis-leur...

« J'ai vu le Seigneur... »

